

Christus

La paternité Pour tenir debout

Nouveaux visages
Quand le père a manqué
La paternité spirituelle
Abba

ECHOS DU CINQUANTENAIRE
LANZA DEL VASTO

ih̄s

N° 202 - 10 €

Avril 2004

Christus ÉTUDES

Malaise dans la paternité ?

le mercredi 5 mai 2004
de 18 h 30 à 20 h 30

conférence-débat
animée par

FRANÇOISE LE CORRE
rédactrice en chef adjointe d' Études

avec

XAVIER LACROIX
philosophe, théologien
professeur à l'Université Catholique de Lyon

Université Catholique de Lyon - Salle Jean-Paul II
25, rue du Plat - 69002 LYON

Participation aux frais

Christus

*Revue de formation spirituelle
fondée par des pères jésuites en 1954*

TOME 51, N° 202, AVRIL 2004

RÉDACTEUR EN CHEF

CLAUDE FLIPO

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

YVES ROULLIÈRE

COMITÉ DE RÉDACTION

MARIE GUILLET - PAUL LEGAVRE - MARGUERITE LÉNA

BRIGITTE PICQ - BRUNO RÉGENT - JEAN-PIERRE ROSA

SERVICE COMMERCIAL : JEAN-PIERRE ROSA

RÉDACTION GRAPHIQUE : ANNE POMMATAU

PUBLICITÉ : MARTINE COHEN (01 44 35 49 33)

14, RUE D'ASSAS - 75006 PARIS

TÉL ABONNEMENTS 01 44 21 60 99

TÉL RÉDACTION 01 44 39 48 48 - FAX 01 40 49 01 92

INTERNET (site) [http //pro.wanadoo fr/assas-editions/](http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/) , (adresse) yves.roulliere@ser-sa.com

TRIMESTRIEL

Le numéro : 9,5 € (étranger : 10,5 €)

Abonnements : voir encadré en dernière page

Publié avec le concours du Centre National du Livre



Revue d'Assas Editions, association loi 1901

Editée par la SER, société anonyme (principaux actionnaires SPECC, Bayard Presse)

Président du conseil d'administration et directeur de la publication Pierre FAURE S J

Direction générale Jean-Pierre ROSA

La paternité

Pour tenir debout

Éditorial

137

La paternité

138

Xavier LACROIX, Université Catholique de Lyon

Les visages du père

Des traits qui demeurent

148

Marie-Bernard CHICAUD, psychologue, Paris

Quand le père a manqué

Enfants sans racines

157

Jean MAMBRINO, s.j.

Abba

Poème

160

Michel GOURGUES, o.p., Ottawa

Jésus et son Père

Le mystère du nom

168

Bénézet BUJO, Kinshasa-Fribourg (Suisse)

Dire le Notre Père en Afrique noire

A l'heure de la mondialisation

181

Michel BUREAU, s.j., Manrèse, Clamart

La paternité spirituelle

Un enfantement

189

Joseph MARTY, Institut Catholique de Toulouse

Le cinéma en quête de père

Miroir de la société

198

Joseph MOINGT, s.j., Centre Sèvres, Paris

Les Pères de l'Eglise

Quelle paternité ?

- 205 Sylvie GERMAIN, écrivain
Blasons de la paternité
Le silence de Zacharie

211 Services

- 212 Lectures spirituelles pour notre temps

- 220 Sessions de formation pour le semestre à venir

221 Études ignatiennes

- 222 Pierre EMONET, s.j., Choistr, Genève
La pratique des Exercices spirituels
Ses transformations depuis cinquante ans

- 232 Mark ROTSAERT, s j , Bruxelles
Le charisme ignatien
Éléments pour une formation spirituelle

239 Chroniques

- 240 Didier RIMAUD, s.j., (1922-2003)
L'art de l'hymne
In memoriam

- 245 Claude-Henri ROCQUET, écrivain, Paris
Lanza del Vasto et la prophétie
L'Arche et le char de feu

► **Prochains numéros :**

- *La mystique ignatienne (hors série, mai 2004)*
- *Actualité de la sagesse (juillet 2004)*
- *Sortir du mensonge (octobre 2004)*

Éditorial

Les 17 et 18 janvier dernier, *Christus* a célébré ses cinquante ans par un colloque au Centre Sèvres à Paris, sur le thème : « Témoin de la vie spirituelle de notre temps ». Témoin engagé, puisqu'il s'agissait, grâce à la participation d'acteurs qualifiés et d'une assistance motivée, non seulement de relire quelques étapes de la vie spirituelle des chrétiens de France depuis 1954, mais aussi de souligner comment une revue comme la nôtre avait cherché à « accompagner » cette recherche spirituelle, à discerner ses issues et aussi ses impasses.

Un numéro spécial de *Christus* publiera en septembre prochain les principales communications de ce riche colloque. Le 17 janvier, Yves Roullière, rédacteur en chef adjoint, brossait un panorama suggestif de l'évolution des thèmes de la revue au cours de ces cinquante ans, introduisant ainsi la conférence magistrale d'Etienne Fouilloux. Historien bien connu, sa conférence sur « *Christus* dans la vie de l'Eglise » soulignait à quel point la fondation, puis le développement de la revue furent une aventure peu banale, parfois contestée, bien souvent encouragée par les autorités de la Compagnie de Jésus, toujours soutenue par ses lecteurs : en moins de dix ans, la revue n'avait-elle pas atteint les 10.000 abonnés ? Dominique Bertrand devait prolonger le récit de cette histoire mouvementée au long de la période post-conciliaire. Enfin, Claude Flipo, rédacteur en chef, évoquait les enjeux actuels de la revue.

La journée du 18 janvier fut celle des spécialistes : études et réflexions sur le renouveau des Exercices spirituels et leur pratique (Adrien Demoustier et Pierre Emonet), impact de la culture et des sciences humaines sur la foi (Maurice Bellet). Puis ce fut le tour des historiens (Philippe Lécivain et Dominique Salin) qui situèrent les grands auteurs jésuites des XVII^e et XVIII^e siècles, publiés dans la collection « Christus » chez Desclée de Brouwer. Deux directeurs de revues sœurs européennes, Ignacio Iglesias pour *Manresa* (Espagne) et Philip Endean pour *The Way* (Grande-Bretagne), évoquaient avec brio la place de la spiritualité ignatienne dans les pays hispano et anglophones. Le P. Mark Rotsaert, président des provinciaux jésuites européens, pouvait alors conclure sur « le charisme ignatien dans la formation spirituelle aujourd'hui ». On trouvera dans ce numéro le texte de son intervention, ainsi que celui de Pierre Emonet sur la pratique des Exercices.

Aujourd'hui, après une baisse conséquente du tirage au cours des années de crise, puis une remontée très sensible depuis une douzaine d'années, *Christus* poursuit sa marche, soutenue par un nombre de lecteurs, qui, loin de fléchir, manifeste l'intérêt toujours croissant des chrétiens d'aujourd'hui pour un approfondissement spirituel. Entre une spiritualité qui part d'en haut, de la révélation chrétienne, pour chercher à en vivre tous les jours, et une spiritualité qui part d'en bas, de l'expérience humaine et de sa relecture, pour y trouver les signes de l'Esprit, nous refusons de choisir. Tel est le défi : il faut tenir les deux bouts ; bien plus : les croiser et les féconder mutuellement, tant il est vrai que tout ce qui est authentiquement humain a une dimension spirituelle et que tout ce qui est réellement spirituel est humanisant.

Ce numéro a pour thème la paternité.

Chacun reconnaîtra dans son sous-titre, « Pour tenir debout », un extrait de la belle hymne de Didier Rimaud : *Dieu qui nous appelle à vivre*. Pour tenir debout au chemin de la liberté, nous avons besoin, en effet, d'un père sur la Terre, qui nous donne une colonne vertébrale, et d'un Père dans les Cieux, qui fasse jaillir en nous l'Esprit.

C'est cette complémentarité, ce rapport intérieur entre ce père humain, dont Péguy disait qu'il était le grand aventurier des temps modernes, et « Celui de qui toute paternité tire son nom », que visent à éclairer les différents articles du dossier, en ce temps où il est si difficile d'être père. Son rôle, devenu flou, a balancé de l'autoritarisme à l'effacement. Une multitude d'enfants vivent aujourd'hui en l'absence de père ! Albert Camus, dans son roman posthume, *Le premier homme*, l'a souligné : l'enfant doit trop souvent « apprendre seul, grandir seul, trouver seul sa morale et sa vérité, naître enfin comme homme pour naître encore aux autres, dans un monde sans racines et sans foi ».

Cette quête tragique du père, qu'évoque le cinéma contemporain, dit quelque chose de la situation spirituelle de l'homme en quête de Dieu. L'image est brouillée, de Celui dont on devrait apprendre le nom sur les genoux de sa mère. Saint Cyprien l'exprimait à sa manière : « Nul ne peut avoir Dieu pour Père sans avoir l'Eglise pour mère ! » C'est elle qui,

l'ayant appris du Christ, le révèle à ses enfants. Mais quand la fragilité de la figure humaine du père se conjugue avec le sentiment d'une Eglise mauvaise mère, le Père céleste risque de ne plus être que la projection imaginaire des ressentiments.

Jésus nous parle de son Père, « mon Père et votre Père », d'une tout autre façon, inaccessible aux sages et aux intelligents de ce monde. Et nous n'aurons jamais fini de nous ouvrir à cette parole, jusqu'à ce que nous devenions capables de voir en tout homme un frère. « Qu'as-tu fait de ton frère ? » Cette interrogation d'un père douloureux traverse notre histoire de violences et de rivalités. Comment serait-il possible, en effet, de devenir frères sans entendre la question, sans reconnaître la paternité de celui qui la pose, sans vouloir au moins quelque peu lui ressembler ?

C'est à partir de cette source que l'exercice humain de la paternité comme de la maternité, en leurs significations complémentaires de l'unique origine, trouve son sens et sa fécondité. Le père, selon la fine remarque de Xavier Lacroix, est celui qui est capable d'une parole d'appel, et de la tenir, quoi qu'il en coûte : promesse de vie qui suscite la confiance, autorité qui fait grandir, force qui révèle un don toujours maintenu. Notre société est en attente de ces réalités symboliques, pour que s'accomplisse en elle la prophétie de l'ange annonçant à Zacharie la naissance de Jean-Baptiste : « Il ramènera le cœur des pères vers les enfants. » En ce sens, la paternité est d'essence religieuse, l'acte d'espérance radicale.

Christus

Une nouvelle collection « Christus »

Tout en conservant la direction de la collection « Christus » chez Desclée de Brouwer (qui publie des textes-sources de la spiritualité ignatienne), notre revue s'enrichit d'une nouvelle collection chez Bayard.

Cette collection a pour but de publier des études ou des essais d'auteurs contemporains liés à la revue *Christus*. Elle veut ainsi donner un plus large écho à des voix touchant les domaines qu'aborde habituellement la revue : spiritualité, exégèse, psychologie, esthétique...

D'ores et déjà, nous avons eu la joie de faire paraître :

- *L'accueil du temps qui vient. Etudes sur saint Ignace de Loyola*, recueil d'études de Maurice Giuliani, le fondateur de *Christus* ;

- *Passer par le feu. Les années Christus (1965-1985)*, recueil d'essais de Maurice Bellet écrits à l'époque où il était rédacteur permanent à la revue.

Ces deux ouvrages ont fait l'objet de recensions approfondies, œuvres de Pierre Emonet et de Paul Legavre, aux pages 214-219 du présent numéro.

Christus

La paternité

Visages du père

Xavier LACROIX *

La paternité se trouve aujourd'hui confrontée au paradoxe suivant : la génération où la plupart des pères manifestent un souci marqué de présence à la croissance de leurs enfants est aussi celle où la figure du père est devenue incertaine. Rarement le sens de la paternité, de ce qui la caractérise en propre par rapport à d'autres liens a-t-il été aussi flou. Mais le paradoxe n'est peut-être qu'apparent : dès lors que les pères s'engagent davantage dans la vie quotidienne, leurs tâches et leurs rôles tendent à ressembler à ceux de la mère. Si, par hypothèse, la figure classique du père impliquait une certaine distance, nous aurions là une des clés de l'estompement de la différence entre paternité et maternité, sur le fond de tableau plus général des doutes quant à la portée de la différence entre hommes et femmes. D'autres facteurs interviennent dans cette incertitude, car le lien paternel est indissociable d'autres liens : lien conjugal, lien social, lien religieux. Or, à l'évidence, ces derniers sont eux-mêmes devenus précaires. Le sens de la paternité serait-il alors englouti dans les sables mouvants de la culture libérale ?

* Université catholique de Lyon. A récemment publié *Le mariage* (L'Atelier, 1999), *L'avenir, c'est l'autre* (Cerf, 2000), *Passeurs de vie* (Bayard, 2004)

Les transformations ne doivent pas devenir fascinantes au point de faire oublier que la paternité est, par définition, ce qui se transmet de génération en génération. Transgénérationnelle, elle comporte une irréductible part de continuité. Il serait vain de prétendre réinventer la paternité à chaque génération. En deçà des discours tenus sur elle, la figure paternelle habite la mémoire, structure le désir, émerge des histoires personnelles. Une attention à son *apparaître* permet de discerner quelques traits qui, sans être intemporels, n'indiquent pas moins un irréductible. La paternité se dit dans la manière dont un père porte son enfant sur son épaule, dont il tient sa petite main dans la sienne, au timbre de sa voix. J'ai demandé à une quarantaine de personnes, de trois générations différentes, de m'indiquer quelle image de leur père venait spontanément à leur mémoire lors de son évocation « dans l'exercice de ses fonctions », autrement dit en tant que père, dans l'exercice de sa paternité comme telle. Et cela, dans la mesure du possible, avant toute analyse, tout jugement. Il s'agit moins, alors, de décrire des mœurs que de recueillir, à travers un style, un sens : le sens de ce que « père » veut dire. Une certaine forme se dessine alors à travers trois autres figures, celles du tuteur, du passeur, du témoin¹.

Tuteur de la croissance

D'emblée, le père est une stature. La verticalité, l'acte de se tenir droit en est un des signes élémentaires. Avoir une colonne vertébrale, se dresser, telles les sculptures de Giacometti, sous le ciel et face à ce qui arrive, nous voici devant un trait caractéristique de la figure du père. Ce n'est sans doute pas par hasard si le geste rituel par lequel le *paterfamilias* romain reconnaissait et adoptait son fils consistait à saisir celui-ci à terre pour l'élever à bout de bras au-dessus de lui, geste que les pères d'aujourd'hui aiment effectuer par jeu. L'élever (avant de l'« élever »), c'est l'arracher au sol, le faire accéder à sa hauteur. C'est élargir l'horizon : de plus haut, on voit plus loin.

Il semble bien en effet que, lorsque le mot « père » résonne de toutes ses harmoniques, il implique une dimension de hauteur, de grandeur ou, du moins, d'introduction à quelque chose de grand. Il semble aussi qu'il soit en affinité avec le schème de l'espace, de l'éten due, de l'extériorité. Aux sources de notre culture, la figure d'Abraham, fondatrice de la paternité, est associée à l'image de la voûte céleste. « Il

1. J'ai recueilli ces témoignages et j'en propose une analyse plus détaillée dans mon livre *Passeurs de vie Essai sur la paternité*

le conduisit dehors et dit : "lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux les dénombrer. Telle sera ta postérité" » (Gn 15,5-6).

Si la culture occidentale garde mémoire d'un certain *Stabat mater*, il y aurait place aussi pour un *Stabat pater*. Ce qui est l'expression ultime de la maternité dans une situation de détresse extrême serait plutôt une des expressions premières de la paternité dans les situations communes. Selon une formule suggestive de Guy Corneau, « manquer de père, c'est manquer de colonne vertébrale ». Cette image rejoint celle du *tuteur*, qui favorise la droiture, la rectitude. Il donne corps à une direction, qui consiste à être orienté vers le haut. Le père est un « plus grand » qui appelle à devenir plus grand. Le mouvement ascendant est arrachement au repos de l'horizontale, à l'immanence du chaud cocon.

Mais, pour cela, l'axe et la direction ne suffisent pas. L'orientation dont il s'agit n'aura lieu que si la stature est aussi la manifestation d'une certaine force, d'une énergie, si la verticalité est associée à une certaine solidité. Si l'enfant a le sentiment d'une force intérieure. D'une force non seulement physique mais morale, subjective ou, mieux, personnelle. Il serait instructif de se demander pourquoi les enfants aiment tellement être portés sur les épaules de leur père. N'est-ce pas parce qu'ainsi ils éprouvent sa force, en même temps que sa taille ?

La force authentique, comme « vertu », au sens premier du terme, qui est apparenté à celui de « virilité »², est une des premières choses que l'enfant attend de son père. Il compte aussi, évidemment, sur la force de sa mère, mais celle-ci sera éprouvée selon des modalités différentes. Retenons comme un trait significatif la manière dont l'enfant — et tout spécialement le garçon — prend plaisir à éprouver la force physique de son père. Il est un âge où les fils aiment « se battre » avec leur père, lutter avec lui, sur un mode ludique. Ils ont tout particulièrement du goût pour les parties de « bras de fer », dans lesquelles deux forces musculaires s'opposent tout en se révélant mutuellement. Mais ces combats, qu'ils soient ludiques ou non, ne sont pas une fin en soi. S'ils prennent place dans la construction personnelle de l'enfant, c'est comme moments, comme relais vers d'autres combats, initiation à d'autres luttes³.

2. En latin, *vis, viris* force, vigueur. On peut entendre la vertu comme force de la volonté

3. La petite fille attendra d'une autre manière de son père qu'il la conforte dans son identité. Par une certaine forme de tendresse et de reconnaissance de sa féminité notamment (*op cit*, chap 2)

Apparaît ici un nouveau trait de la figure paternelle, celui d'*initiateur aux combats de la vie*. Cette fonction est ritualisée dans les sociétés traditionnelles où demeurent des rites d'initiation. Mis en œuvre par la communauté des pères, ceux-ci comportent le passage par diverses épreuves, non sans souffrances. Pour entrer dans le monde des adultes, celui qui était jusque-là un enfant doit traverser en vainqueur la douleur corporelle, la peur, l'angoisse. De tels rites manquent de nos jours, où ils sont remplacés par des substituts douteux⁴. Toutefois, dans un contexte plus restreint et moins socialisé, les pères, aujourd'hui encore, entrent spontanément dans ce rôle, à travers le jeu par exemple. Une des fonctions intrinsèques de la paternité est bien d'apprendre à l'enfant que la vie est un combat. S'indique ici une corrélation entre la dilution du sens spécifique de la paternité et l'érosion du sens de la vie comme combat. Le modèle d'une vie indolore, dans un monde douillet, au sein d'une société maternante, va de pair avec la montée du modèle matriarcal repéré par plusieurs observateurs⁵.

Il n'est pas d'existence qui ne rencontre l'adversité, des vents contraires, des forces plus grandes qu'elle. Père est celui qui « tient bon ». Il fait face, moins comme ces mères qui trouvent en elles une prodigieuse source d'énergie pour rester gardiennes de la vie au milieu des guerres, des deuils et des tribulations de l'histoire, que comme le capitaine qui *garde le cap* au milieu des vents contraires. Garder le cap : tenir une direction, ne pas être le jouet des circonstances, rester sujet. Tous les pères, certes, ne peuvent pas attester de réussites sociales ou professionnelles éclatantes, mais tous peuvent être témoins de ceci : ils ont « tenu ». Avec vingt ou trente ans d'avance, ils ont traversé le temps, les années, les décennies. Ils ont surmonté les désillusions, les découragements, les échecs, les deuils, les doutes de leur siècle, la tentation du nihilisme, et ils sont toujours *debout*. Ils recommencent chaque matin leur métier d'homme. « Père » est tout simplement celui qui précède sur le chemin de la vie, qui a traversé des combats que ses enfants n'ont pas encore connus. Voir et savoir que cet être avec qui il partage les plus humbles réalités de la vie quotidienne, dont il connaît bien les faiblesses, a eu la capacité d'assumer cette *traversée* est pour le fils ou la fille une source de confiance et de force considérable.

4. Conduites à risques, bizutages, violence et transgressions diverses

5. Voir Michel Schneider, *Big mother*, Odile Jacob, 2002

Passeur de vie

Dès la conception, le père a introduit de la différence. Aux sources intimes de la vie, il a apporté de l'information. Ce que son corps a fait par ses gamètes, sa présence et sa parole le confirment et le relaieront. Il est celui qui *rend présent ce qui vient d'ailleurs*. Aux côtés de la mère — ce qui veut dire aussi à côté d'elle —, il est à la fois proche et à distance. Extérieur à la dyade mère-enfant, il est non seulement le « tiers séparateur » souvent évoqué, mais celui qui ouvre à l'altérité. Un point commun entre la plupart des pères évoqués est d'être situés en des lieux ou des moments *intermédiaires*. Souvent, ils sont aux limites, aux frontières, introduisant à une réalité nouvelle. Quant aux postures et aux actes, voici ces pères racontant, lisant, montrant, faisant visiter, initiant, récitant, enseignant... Entre l'intime et le vaste monde, entre le connu et l'inconnu, entre le proche et le lointain, ils offrent un passage.

« C'est en regardant mon père sous la lampe que j'ai rêvé aux ciels et aux lunes, plus loin que ma rue »⁶, se rappelait Marc Chagall. Tout se passe comme s'il y avait une affinité entre paternité et monde extérieur ou, plus précisément, entre paternité et nouveauté. Le père ouvre au monde, amène à prendre des risques, à innover, à aller de l'avant, alors que la mère assure. « Le père tire, alors que la mère pousse »⁷. L'observation des jeux entre pères et enfants le confirme : « Le père encourage plus et gratifie moins que ne le fait la mère. Il lance davantage de défis. Il se montre volontiers plus déstabilisateur et moins disposé à résoudre le problème à la place de l'enfant. Par là même, il oblige l'enfant à inventer, à trouver des solutions nouvelles, bref, à progresser »⁸.

Récurrente est la figure de l'initiateur. Passeurs, les pères le sont en introduisant fils et filles à un ordre de réalité. Entre paternité et langage, il y a, dès l'origine, un lien spécifique : secret, le lien paternel est connu et nommé grâce à la parole. Or, il s'avère que les pères ont leur manière d'introduire au langage. Des études indiquent qu'ils se montrent « des partenaires langagiers plus difficiles », obligeant l'enfant à parler de telle sorte qu'il soit compris par des interlocuteurs autres que sa mère. Ils jouent le rôle de « ponts linguistiques », manifestant

6. Cité par Eloi Leclerc dans *Chagall, un vitrail pour la paix*, Mame, 2001, p. 12

7. Témoignage d'une mère recueilli par Jacques Arènes, dans *Y a-t-il un père dans la maison ?*, Fleurus, 1997, p. 98

8. Jean Le Camus, « L'invention du paternage », *Nouvel Observateur*, décembre 2002, p. 26

davantage la dimension conventionnelle du langage, c'est-à-dire sa dimension proprement culturelle⁹. Entre paternité et introduction à la culture, il semble exister un lien étroit.

Mais la culture n'est pas une fin en soi. A travers celle-ci, la parole paternelle ouvre à l'histoire, à la fois comme un héritage reçu et comme une tâche à continuer. La parole paternelle est une parole de mémoire et d'appel. A cet égard, il pourrait être instructif de mettre en relation l'affaiblissement actuel de la figure paternelle et celui de la double référence au passé et à l'avenir dans la culture contemporaine. Plusieurs observateurs soulignent que cette dernière est une culture du présent, mais d'un « nu présent »¹⁰, où les sujets sont arrachés au passé et incertains quant à l'avenir. Un temps fragmenté, où des acteurs amnésiques n'envisagent qu'un futur à court terme. Sur ce fond de tableau, la consolidation de la figure paternelle ne pourra advenir qu'en associant ces deux biens fondamentaux que sont la « mémoire vive »¹¹ d'une part, et le sens de la *promesse* d'autre part. Pour la traversée du temps, paternité rime avec fidélité.

Le père n'introduit pas seulement au monde, à la culture ou à l'histoire, mais à la vie au sens plénier, spirituelle. Il est, selon l'expression de Simone Pacot, « passeur de vie ». Cette transmission est parfois comparée au passage de témoin ou de flambeau. Mais le père ne communique pas seulement un objet, et il ne s'arrête pas au moment où il transmet. Il effectue lui-même la traversée, avec ses fils et ses filles. Il passe, lui aussi, sur l'autre rive. La figure de saint Christophe portant sur ses épaules un enfant qui se révèle finalement être le Christ, est une des images de la paternité qui me parlent le plus. L'enfant est de plus en plus lourd, le courant de plus en plus fort. Mais, au moment où il croit sombrer, il aborde sur l'autre rive. Passeur de vie, le père est aussi passeur de foi et d'espérance.

Témoin de plus grand que lui

Pour être un initiateur et un passeur, le père doit être lui-même un témoin. Témoin des combats de la vie, donc, mais, plus originellement, témoin de plus grand que lui. Selon Christian Bobin, « un père, c'est quelqu'un qui représente autre chose que lui-même, et qui croit

9. Ils ont tendance à utiliser un vocabulaire plus technique que celui de la mère, ils expriment davantage de demandes de reformulation Voir J. Le Camus, *Le père, éducateur du jeune enfant*, PUF, 1999

10. Titre d'un article éclairant de Françoise Le Corre dans *Etudes*, n° 3984, avril 2003

11. Expression de Paul Ricœur dans *Temps et récit*, Seuil, 1984

en ce qu'il représente »¹². Son image même renvoie à plus élevé que lui. Il est un personnage, peu ou prou entouré d'une certaine aura mythique. *Figure*, il l'est en ce sens aussi : il « figure », il représente. Il a une dimension méta-phorique, au sens premier du terme : « porter au-delà »¹³.

Il ne s'agit pas seulement d'introduire à un monde éthéré ou merveilleux, qui pourrait relever de l'imaginaire. Ce qui est en jeu dans cette médiation est le fait que père soit réceptif à un réel qui le dépasse, qu'il trouve lui-même appui en dehors et en avant de lui. Qu'il soit porté par une croyance ou, mieux, par une foi. Que serait un père qui ne croirait en rien ? Pourrait-il être « père » au plein sens du terme ? Par la croyance, il adhère à des significations, à des valeurs, à une interprétation globale de la vie. Par la foi, il fait confiance, il se fie en une parole, en une promesse. Comme « nos pères dans la foi » selon *l'Épître aux Hébreux*, il avance « comme s'il voyait l'invisible » (11,27).

Nous retrouvons ici intuitivement une donnée anthropologique universelle : « L'enquête ethnologique dans les sociétés traditionnelles rappelle que la fonction paternelle, comme toute fonction parentale, est soutenue par les croyances qui lui confèrent une altérité. La fonction paternelle n'existe donc pas seulement sous forme d'identités perceptibles dans la réalité, mais aussi à la limite de l'expérience humaine, là où se dressent les figures fondatrices de l'Autre. Pas de fonction paternelle sans articulation à un au-delà »¹⁴.

Le père est *médiateur de l'altérité* : au minimum, celle de la loi ; au plus profond, celle de l'origine. La mère initie tous les jours aux règles de la vie. Il semble toutefois qu'elle sera mieux en mesure de le faire si elle peut s'appuyer sur une autre parole, une autre présence, celle du père. Etant, dès le commencement, en position de *tiers*, sa parole aura un autre style. Il semble que le père soit davantage « père », que la figure de la paternité prenne davantage corps en lui, lorsque la règle est formulée par lui non seulement comme traduction des nécessités de la vie pratique, mais comme expression d'une *loi*. La loi n'est pas seulement une convention. Elle renvoie à une référence antérieure, à un principe, une altérité. C'est ainsi qu'elle fait autorité. Elle est une parole structurante, qui pose des limites et instaure des différences. Elle est « loi » au plein sens du terme, incluant une dimension morale,

12. Christian Bobin, *Le très bas*, Gallimard, 1992, p. 22

13. Selon le grec *mèta-phereîn*.

14. Charles-Henry Pradelles de Latour, « Pères, qui êtes sous d'autres cieux », *Nouvel Observateur*, p. 18 Du même auteur. *Incroyance et paternité*, EPEL, 2001

si ces différences renvoient elles-mêmes à un ordre fondateur, à des alternatives fondamentales : « L'homme a besoin de rencontrer un témoin du combat qui a lieu en lui entre le mensonge et la vérité, entre la pulsion et le désir, entre la mort et la vie. S'il n'entre pas dans la vie à la lumière de ce discernement dont, classiquement, le père témoigne en édictant la loi, le petit d'homme ne sera jamais délivré de ses fantasmes »¹⁵. Tous les termes de ce propos très dense de Denis Vasse seraient à peser un à un. Face à la menace du chaos ou de l'invasion par l'imaginaire, l'enfant a besoin de parents *tous deux* structurés par la loi comme parole qui structure, mais il se trouve que l'un des deux est tout particulièrement en position d'être *témoin* de cette loi comme telle.

Pas plus qu'il ne prétend être à l'origine de la loi qu'il énonce, le père en sa vérité ne prétend-il être à l'origine de la vie qu'il transmet. Ni le père ni la mère ne sont l'origine de leur enfant. Cela leur est déjà enseigné par le fait qu'ils sont deux, le recevant, en quelque sorte, l'un *de l'autre*. Mais, en vérité, ce n'est pas de l'autre qu'ils le reçoivent, ils le savent bien. D'où le reçoivent-ils alors ? D'une insaisissable origine, dans la mesure où, honnêtement, ils ne peuvent pas prétendre que l'acte sexuel, ni même la conception, puisse être qualifié de « cause adéquate » de l'enfant. La vie qui obscurément s'est frayée un chemin dans le ventre de la mère et qui, aujourd'hui encore, anime cet enfant les dépasse tellement... Elle déborde aussi bien les ressources de leur intelligence que leurs capacités d'agir. Denis Vasse encore indique combien sont graves les conséquences lorsque le père ou la mère se pose ou se conçoit comme l'origine de son enfant¹⁶. Celui-ci ne peut plus se vivre comme sujet.

L'enfant grandit de sa vie propre qui n'est ni celle du père, ni celle de la mère. Reconnaître cela, c'est reconnaître une double altérité : celle de la personne de l'enfant et celle de son origine. A l'enfant comme tiers correspond la reconnaissance de l'origine comme Tierce, comme Autre, comme mystère. S'ils reçoivent dans la foi une Ecriture qui la révèle comme telle, ils reconnaîtront cette origine comme Sujet. Avec cet Autre, l'homme et la femme, en assumant la responsabilité de parents, ont scellé, consciemment ou non, un *pacte*. Se reconnaissant comme « pro-créateurs », c'est-à-dire devant, en avant, entre le Créateur et l'enfant, ils sont conscients que cette place est unique et qu'ils sont assignés en ce lieu à une responsabilité sans équivalent. A

15 Denis Vasse, *La vie et les vivants*, Seuil, 2001, p. 34

16. Voir, notamment, *L'ombilic et la voix*, Seuil, 1974

chacun des actes qu'ils poseront pour protéger et aider à grandir cette vie, ils se situeront pratiquement comme les alliés du Créateur, dont ils savent (ou croient) obscurément que c'est lui qui fait grandir leur enfant. Il y a « pacte » dans la mesure où il y a réponse à un don antérieur et engagement à donner à son tour. Le don antérieur est double : celui de la vie qu'ils ont eux-mêmes reçue et celui de la vie de leur enfant. La seconde prend le relais de la première. Dans le contexte d'une foi et d'une Ecriture où l'origine est reconnue comme « Père », cette alliance prend la forme plus spécifique d'une « alliance entre pères ».

« Et voici que je suis son père avec Vous », s'exclame Paul Claudel dans le Magnificat que lui inspire la naissance de son premier enfant.

« Vous avez mis en moi votre puissance qui est celle de votre humilité par qui vous vous anéantissez devant vos œuvres,

En ce jour de ses générations où l'homme se souvient qu'il est terre, voici que je suis devenu avec vous un principe et un commencement »¹⁷.

Cette proximité avec l'origine, le fait d'avoir ainsi partie liée avec elle est ce qui donne son caractère mystérieux, bouleversant même, à la paternité — comme à la maternité, mais par d'autres voies. Proximité évidente, visible, charnelle, chez la mère. Proximité plus secrète chez le père : le lieu de celle-ci est d'abord le cœur, la mémoire, la foi. Que fils et filles deviennent — à d'imperceptibles indices ou à des signes visibles, tels les gestes de la prière — que leur père vit sa paternité d'abord comme *une paternité de fils*¹⁸ situe leur filiation dans ce que Péguy appellerait « l'axe de justesse ». La figure du père appelle certes des étayages extérieurs (loi, institutions, symboles, images), mais il lui faut surtout une « âme », un droit fil, une inspiration centrale qui donne à sa verticalité tout son sens, celui d'un lien, visible et invisible avec Celui « dont toute paternité au ciel et sur terre tient son nom » (*Ep* 3,14).

Le sens de la paternité, finalement, ne peut pas être appréhendé de façon purement descriptive. La paternité est essentiellement éthique, spirituelle, tout en demeurant foncièrement incarnée. Elle réalise d'une manière qui lui est propre l'union du verbe et de la chair. Elle

17. Paul Claudel, *Cinq grandes odes*, III, *Œuvre poétique*, Gallimard, 1957, p. 257

18. Philippe Soual, « Visages du Père », *Théophilyon*, V-2, juin 2000, p. 355

engage des vertus comme l'espérance, l'humilité, la persévérance ; elle ne peut se vivre sans pardon et sans fidélité. Comme toute authentique aventure spirituelle, elle a une dimension pascalle. Il y a un mystère de mort et de résurrection au cœur de la paternité. N'oublions pas que, dans la langue biblique, « passage » se dit *Pâque*. Donner ce que l'on ne possède pas, la vie plus grande que soi par laquelle on est traversé ne va pas sans mille morts à ce que l'on croit posséder. Tout père pourrait dire devant son enfant la parole du Précurseur : « Il faut que lui grandisse et que moi je décroisse » (*Jn 3,30*).

Xavier Lacroix
Passeurs de vie
Essai sur la paternité

Xavier
Lacroix

Essai sur la paternité
au XXI^e siècle



Quand le père a manqué

Marie-Bernard CHICAUD *

« **M**on père, je ne sais pas qui c'est. C'est ma mère qui sait qui il est, mon père. Mais ça lui fait trop mal : elle ne veut pas m'en parler. » « Je n'ai pas de père... » J'ai si souvent entendu ces paroles que, lorsque je reçois des enfants ou des adolescents pour une première consultation, je ne parle plus d'emblée des parents, mais je demande : « Qui vit à la maison ? » Il arrive qu'on me dise : « Il y a ma mère et mon faux père. » Parfois même, j'entends : « Je vis avec mon faux père et ma fausse mère. » J'entre alors avec mes patients dans le dédale des familles plusieurs fois recomposées. En faisant ces constatations, je ne porte aucun jugement moral sur ces situations cent fois répétées aujourd'hui. J'essaie d'être attentive et d'entendre ce que peut être la vie d'un enfant, d'un adolescent, d'un jeune adulte à qui le père a manqué.

Il arrive aussi, malheureusement, que le père meure. Mais, bien que son absence entraîne deuil et douleur, la situation est très différente. Le père a une identité, une consistance. Il existe, et cela demeure vrai dans les cas où la mère se remarie — ce qui fâche parfois les

* Soeur de Marie-Auxiliatrice, psychologue, Paris A récemment publié *Le risque de guérir* (Fleurus, 1990), *La crise de la maladie grave* (Dunod, 1998), *La confiance en soi* (Bayard, 2001).

enfants. Mais, fréquemment, le beau-père (et, en ces circonstances, je n'ai jamais entendu parler du « faux père ») représente un père adoptif tout à fait structurant.

« Je vais le dire à ton père »

Nombreux sont les enfants qui ont entendu cette menace après une bêtise particulièrement corsée ou une mauvaise note à l'école. Cette parole, dûment critiquée par les éducateurs, est souvent génératrice de tensions entre le père et la mère. Le père est fâché de « jouer le mauvais rôle » et taxerait volontiers sa femme de faiblesse ou de démission devant ses responsabilités éducatives. Il craint de passer pour le « méchant », « celui qui gronde ». Et pourtant... L'enfant, qui n'est pas bien fier de lui, est souvent soulagé de percevoir que son père, tout comme sa mère, est au courant de l'événement malheureux, qu'il va le sanctionner et, ce faisant, le protéger, même si le moment à passer est un peu difficile, même si l'enfant a un peu craint le retour à la maison. Les parents sont alors perçus comme un couple communicant et compréhensif.

Le père, surtout pour les jeunes enfants, est celui qui est fort, celui qui représente la loi. La mère a, bien évidemment, elle aussi, son plein rôle éducatif, mais dans un autre registre, parfois plus doux, parfois aussi plus nerveux et moins juste. Non que la mère doive agir avec injustice, mais on attend d'elle qu'elle agisse viscéralement, avec passion. Le père, lui, tranche, sanctionne, signifie. « Quand on m'attaque à la récréation — affirme Yann, 5 ans —, je crie que je vais le dire à mon père ; mon père, il peut battre très fort. » De telles affirmations inquiètent souvent les maîtresses ; elles s'empressent de convoquer le père et s'étonnent de rencontrer la plupart du temps un homme calme, sans violence, et cependant perçu par l'enfant comme un protecteur invincible, pourtant décrit avec les mots qui font peur. Ces mots sont affectionnés par les plus petits qui découvrent le monde comme dangereux et merveilleux. Celui auquel le père a manqué cherchera parfois durant toute sa vie ce soutien, cette puissance et, se sentant faible et nu, deviendra souvent violent par faiblesse et désespoir.

Aujourd'hui, dans bien des cas, la mère vit seule avec le ou les enfants. La plupart des mères s'arrangent cependant pour que l'enfant découvre, d'une façon ou d'une autre, la loi du père. Le beau-père, le « faux père », peut devenir un substitut paternel parfois mal accepté, mais présent et parlant ; un grand-père, voire une grand-

mère, un éducateur ou une éducatrice, un maître ou une maîtresse peuvent aussi tenir ce rôle. Le sexe a moins d'importance que l'instance de séparation intellectuelle et affective apportée par cette tierce personne et reconnue par la mère.

Il arrive cependant que la mère veuille être « tout » : « Je suis tout : le père, la mère, la meilleure amie », affirme une jeune femme qui a voulu « faire un enfant toute seule ». A 7 ans, sa fille s'habille comme une pré-adolescente, refuse la discipline scolaire. La mère consulte un psychologue « pour la forme ». « Je sais que je trouverai moi-même la solution », dit-elle d'emblée, en refusant toute aide extérieure pour la fillette. « Comprenez bien, je suis venue uniquement parce que la maîtresse m'a demandé de venir. » Boris, 8 ans, a lui aussi une mère toute-puissante : « Je ne veux surtout pas qu'il soit comme son père dont je n'ai plus de nouvelles. Alors je l'élève dans l'admiration de la femme [en fait d'elle-même] pour que, plus tard, il n'abandonne pas celle qu'il aimera. » Boris, de son côté, dépense son argent de poche en achetant des perles et des gâteaux pour sa mère, lui écrit des poèmes. Mais, s'il est sage et bon élève à l'école, il n'a aucun ami, ne joue pas aux récréations, passe tous ses loisirs avec sa mère qui a choisi de ne travailler qu'à temps partiel pour rester avec lui. « De son père, Boris ne connaîtra jamais rien, je le lui ai dit ; il sait seulement qu'il l'a abandonné quand il était encore dans mon ventre, et ça suffit bien. »

Dans ce contexte, nul ne peut tenir la place de substitut paternel ; le père a manqué et manquera. Il n'y a pas de place pour qu'une troisième personne énonce la loi et, sinon la justice, la justesse. De telles attitudes maternelles énoncent qu'une toute-puissance est de ce monde, qu'elles ne peuvent se tromper, car elles aiment totalement, dans une imaginaire et douloureuse fusion. Sans relations d'amitié, sans jeux avec d'autres, Boris est comme amputé d'une part importante de lui-même, celle qui le conduirait à être membre à part entière de la société en sachant comment s'y situer. Souvent, de tels enfants auront de grosses difficultés avec la connaissance. Boris fait exception tant que le programme lui permet d'« avaler » de mémoire ce qu'on lui enseigne. Qu'en sera-t-il le jour où il devra être seul devant sa feuille blanche pour rédiger une dissertation de français ou de philosophie, quand il devra se confronter aux mathématiques supérieures ?

Leurs relations aussi seront perturbées : ils jugeront personnes et situations comme la mère les juge et, la plupart du temps, refuseront les codes différents de ceux de la dyade qui leur tient lieu de famille. Or, mère et enfants ne sont pas de la même génération, du même

univers ; l'enfance s'efface, le monde évolue. Certains films ont représenté de façon stéréotypée la chambre du tueur en série comme une chambre peuplée de peluches et d'autos miniatures. Ils ne sont pas loin de la réalité psychique de ces jeunes incapables de construire leurs repères dans leur propre génération. Si beaucoup d'entre eux sont fascinés par les écrans de télévision ou d'ordinateur, ils ne font que s'enfermer dans des mondes éphémères et virtuels, loin d'un quotidien qu'ils ne peuvent explorer par eux-mêmes.

Lacan, Françoise Dolto ont beaucoup insisté sur cette nécessité de la loi du père qui ôte à la mère le pouvoir d'être tout mais donne à l'enfant celui de grandir et de se situer comme être humain à part entière dans un monde à lui, toujours en décalage d'un temps avec celui de la mère. C'est Damien, un petit garçon de 9 ans issu d'une famille unie, qui m'a appris combien la connaissance, mais aussi la vie affective, sont difficiles quand cette loi du père n'a pas été promulguée : « La conjugaison, c'est comme nous à la maison : il y a moi, "je", il y a maman qui est souvent là, et je lui dis "tu" ; je dis "il" en parlant de mon père quand il est au travail, mais, bien sûr, je lui dis "tu" quand il est là. » Trois personnes dans la conjugaison, trois personnes (ou plus, mais toujours trois, néanmoins) dans la famille. La vérité humaine est trinitaire.

A l'origine, un monde unique

Gaël est un jeune homme de 23 ans, très beau, totalement désespéré. Il n'a pas de métier, vit tantôt dans la rue, tantôt dans un hébergement d'urgence. Pourtant, il me raconte une enfance de contes de fées : « Quand j'étais tout petit, ma mère n'avait que moi ; je me rappelle une pièce rose et blanche ; j'avais un lit avec des draps très doux ; on me donnait beaucoup de jouets. Durant la journée, c'était ma grand-mère qui me gardait ; je ne faisais pas attention à elle ; elle me nourrissait, elle me promenait ; mais, quand ma mère arrivait, c'était la joie ; nous n'étions que tous les deux ; ma grand-mère s'en allait chez elle. Ma mère jouait avec moi, elle me racontait des histoires, elle m'apportait des habits neufs, des livres ; parfois, elle m'emmenait à la campagne ; c'est elle qui m'a tout appris : les arbres, les animaux, mais aussi les autos, les magasins. A l'école, tout ce que je faisais, c'était pour elle »

Gaël a relativement réussi dans ses études : il a eu son bac avec une certaine difficulté, a commencé une licence d'histoire, et puis tout s'est écroulé ; la mère a dû être hospitalisée en psychiatrie, la grand-

mère était morte depuis quelques années ; depuis, la mère vit en foyer et Gaël semble sombrer dans la dépression maternelle. Son enfance s'est vraiment passée comme il l'a racontée. Il n'a jamais su quel métier a pratiqué sa mère, mais elle a été riche et a élevé son fils comme un petit prince. Il n'a jamais appris le nom de son père. La mère n'en parle et n'en a jamais parlé à personne, pas même à sa propre mère. Pour Gaël, méconnaître son père n'est nullement ressenti comme un manque : « Ma mère m'a tout donné ; c'est de penser à sa maladie qui m'empêche de travailler, mais j'essaie de tout faire comme elle me l'a dit. »

Tout être humain, Gaël comme les autres, est issu d'une double origine, de ce défusionnement qui crée un être unique parce qu'il est précisément tissé dans des chairs et des désirs distincts qui n'ignorent rien de leur différence, de leur attirance et de leur distance. Pour autant, Gaël a été privé de tout ce qui pouvait lui dire qui il était. Il n'a jamais eu de petite amie ; il n'est pas homosexuel non plus. Il est seul, double éperdu d'une mère que la maladie mentale lui rend étrangère, et il ignore même sa propre quête du secret de la vérité humaine : être né d'un homme et d'une femme.

Devenus adultes, nombre des enfants qui ont grandi dans cet univers impossible ont les plus grandes difficultés à se reconnaître comme hommes ou femmes bien situés dans leur virilité ou leur féminité. Ils nouent avec leur corps des rapports étranges. Bertrand, 20 ans, change sans cesse d'apparence au point qu'on le reconnaît difficilement même quand on le rencontre souvent. Il se teint ou se décolore les cheveux, adopte tantôt le costume et la cravate, tantôt le look et le langage de la banlieue. Il rêve de rencontrer une jeune fille qui l'aimera, mais fuit toutes les occasions propices. Il embrasse volontiers les autres garçons, les prend par le cou, ce qui les énerve, mais il n'a jamais eu de relations sexuelles, qu'elles soient « homo » ou « hétéro ». En consultation, il ose dire qu'il veut retarder le plus possible ce moment de vérité, car il en a très peur. Il travaille régulièrement, très sérieusement, mais n'a pas vraiment d'amis, ni dans son milieu de travail, ni au-dehors. Il passe tous ses loisirs au cinéma. « Là, au moins, je vis », déclare-t-il en insistant sur le fait qu'il s'identifie toujours profondément à l'un des personnages : « Je peux être homme ou femme, à mon choix, à ces moments-là. » Bertrand n'a jamais su qui était son père. Il a grandi en enfant sage, mais semble ignorer la limite fondamentale qui constitue en vérité chaque être humain, celle de sa détermination sexuelle.

Le père « hors la loi »

Lorsque l'on forme des catéchistes, on entend toujours cette objection : « Comment parler de "Dieu Père" à des enfants qui ont un père alcoolique et violent, un père en prison, un père fou ? Ils ne comprendront jamais. » Tout d'abord, Dieu, parce qu'il est Dieu, n'est pas père à la façon des humains et, à plus forte raison, de ce que l'on perçoit du comportement des humains. De plus, on écoute peu les enfants. L'image du Père, de la loi donnée par le Père, ne se superpose pas à la réalité de la personnalité du père réel.

Il arrive fréquemment qu'un enfant idéalise un père violent, un père en prison, et ce même s'il en souffre et en a peur. Les enfants ne supportent pas que l'on juge leurs parents, pas plus qu'ils ne se mourent sur leur mode de vie quand le père n'a pas manqué. Il est malheureusement indispensable, parfois, de séparer un enfant d'un milieu de vie violent ou pervers, mais les racines demeurent. On peut dire à un enfant victime : « Ton père a fait ce qu'il n'a pas le droit de faire ; tu es protégé par la loi de ton pays », mais il s'agit là d'une parole de vérité, non d'un jugement moral, ce qui permet à l'enfant de « faire avec » ce père-là, connu, nommé. L'enfant est né d'une double origine et peut grandir.

Par ailleurs, à ces moments-là, la loi civile vient à son secours comme une instance symbolique, en étayant le rôle que le père n'a pas pu jouer et en protégeant le père et l'enfant. La sanction, en effet, est signifiante et juste. Tout enfant structuré sait ce qu'est une transgression et perçoit qu'elle doit avoir des conséquences, pourtant cela ne détruit pas l'image intérieure, en grande partie inconsciente mais identitaire, d'un père qui, même blessé et blessant, peut lancer dans la vie un enfant, surtout si on soutient celui-ci. A cet égard, le film récent *Nemo* est tout à fait intéressant : il montre un père hyperprotecteur, prêt à refuser la loi en n'envoyant pas son enfant à l'école et en voulant être tout pour lui. L'enfant, lui, est infirme et fragile. Mais le père, par sa peur, transmet son deuil de la mère ; l'enfant a donc double origine, et, de ce fait, malgré les périls encourus, père et enfant se trouvent reconstruits. Le film montre aussi qu'il existe des pères qui peuvent être, comme les mères, totalement enveloppants et fusionnels pour l'enfant. Néanmoins, entre père et enfant, il existe toujours une distance : le père n'a pas porté l'enfant durant neuf mois dans sa chair ; l'évaison est alors possible, tout comme la reconnaissance d'un tiers aussi : Nemo a tout de suite des amis, il est ravi d'avoir un maître d'école.

Aussi paradoxal que cela paraisse, on peut donc affirmer que « mieux vaut un mauvais père que pas de père du tout », en apportant à cette affirmation tous les correctifs nécessaires à la protection physique et morale de l'enfant. Toutefois, connaissance et vérité de son être et de sa famille lui sont toujours dues.

Né d'une femme, né sujet de la loi

A sa naissance, dans sa première enfance, l'enfant ne connaît pas de limites. Pour différencier son corps, non seulement de celui de la mère mais de tout ce qui l'entoure, il a besoin de paroles signifiantes et de paroles à deux voix, l'une authentifiant l'autre. Très tôt, il reconnaît et apprécie la façon d'être porté, tenu par la mère et par le père. La mère serre, berce, cajole ; le père, le plus souvent, joue avec l'enfant, le hisse sur ses épaules, lui fait faire des galipettes dans des jeux d'aller-retour perçus comme « à risques », et pourtant toujours protégés. L'apprentissage des limites physiques se fait aussi à deux : la mère signale le danger et veut parfois éloigner l'enfant de tout ce qui peut faire mal ; le père protège mais aide à prendre les premiers risques. Cela se fait de façon ténue, très peu consciente, sans être lié au temps ou à la culture mais à la différence entre l'homme et la femme.

Les enfants le sentent très bien. Pour être vraiment humain, il est nécessaire de renoncer à la toute-puissance, de devenir « sujet de la loi ». Cette loi fondamentale va bien au-delà de la loi morale. Elle est celle de l'unicité et de la différence : « Tu n'es pas ton père, tu n'es pas ta mère ; tu es toi, je t'ai nommé. » L'enfant de 3 ans, qui découvre cette solitude fondamentale de l'être humain, en ressent une grande souffrance ; c'est l'âge des cauchemars, des troubles du sommeil, de la révolte contre cette réalité qui se traduit par une opposition parfois farouche. Mais si cette découverte n'est pas faite très tôt, elle sera encore plus difficile et plus douloureuse plus tard et, parfois, ne se fera jamais. Le jeune, l'adulte chercheront désespérément à retrouver la fusion originelle, l'absence de limites, y compris corporelles. Les addictions, si fréquentes aujourd'hui, ont certainement des causes multiples, mais les perceptions qu'elles suscitent renvoient aux états d'avant l'émergence de la personnalité propre.

« Quand je prends de l'acide, affirme Stéphane, je sens que je me dissous ou que je deviens énorme ; parfois, j'ai l'impression de m'enfoncer dans une boue tendre et légère dans laquelle je vais dormir, et autour de moi volent des couleurs électriques qui me protègent. »

Retrouver ce corps unique, l'aimer dans sa différence, est parfois très difficile. Actuellement, la vogue des piercings, des tatouages, évoque cette difficulté à être soi qui se retrouve toujours quand, d'une certaine façon, le père a manqué. On doute même de la vérité de sa propre origine. Ce n'est certainement pas par hasard qu'un des lieux électifs du piercing est le nombril, par ailleurs montré aujourd'hui, alors qu'il était toujours caché dans nos civilisations, comme si la cicatrice originelle n'avait plus de sens, comme si l'on n'était pas certain de sa réalité : la vision de quelqu'un d'autre est nécessaire pour faire sens. Certains adolescents se taillaient même amèrement et quasi rituellement pour avoir des « marques » qui les rassurent sur leur identité et leur courage, sur la consistance de leur propre corps. Ces comportements étranges, inquiétants et quasi généralisés de nombreux jeunes posent question. Accuser les familles de démission est trop facile et se révèle généralement faux. Bien au contraire, les parents sont angoissés, démunis, ne savent comment aborder ces sujets avec leurs fils ou filles.

* * *

Sommes-nous entrés dans une époque où les bouleversements du temps, de l'espace, des connaissances, sont tels qu'il nous faut retrouver le père des origines, le père qui nous a manqué à tous parce que nous sommes trop peu initiés à l'aujourd'hui ? En cette absence, le retour des fondamentalismes paraît bien être un des signes de l'errance de certains. Mais il semble que, plus encore que le sens de la paternité, on ait perdu le sens de la filiation. Au père de signifier à l'enfant son unicité et sa vérité, de lui transmettre son histoire ; à l'enfant de reconnaître son adoption par le père, adoption qui lui signifie ses limites mais aussi ses titres, son nom.

Par-delà cette double reconnaissance, il arrive qu'on en vienne à percevoir en soi cette image obscure, brouillée, d'un père autre, d'un père plus grand et plus mystérieux que celui qui nous a donné naissance et croissance, car nul ne peut s'emparer du mystère de l'origine. Saint Paul, dans l'*Épître aux Galates*, offre une des clefs de cette recherche qui nous a tous hantés un jour. « Nous aussi, durant notre enfance, nous étions asservis aux éléments du monde, mais quand vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sujet de la loi, afin de nous conférer l'adoption filiale. Et la preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie Abba, Père. »



« Il donne corps à une direction, qui consiste à être orienté vers le haut. Le père est un "plus grand" qui appelle à devenir plus grand. Le mouvement ascendant est arrachement au repos de l'horizontale, à l'immanence du chaud cocon » (p 140). *Le voleur de bicyclette*, Vittorio de Sica, 1948.

Abba

Hymne pour le Vendredi Saint

« ... au fond de moi une eau vive
qui murmure et me dit : "Viens vers le Père " »

Saint IGNACE D'ANTIOCHE

Père dont le nom est Tendresse,
Père dont le nom est Caresse,
Père dont le Souffle est Amour.

Père dont le nom est Père,
Et même dont le nom est Mère,
Père qui guette le Retour.

Père dont le nom est Largesse,
Père, Berceau de la Sagesse,
Mystère de l'Ancien des Jours.

Père, ouvre-moi le secret de ton Nom.

Père dont le nom est Patience,
Repos, Soleil, Gaieté, Jouvence,
Délicatesse de l'Abri.

Père, Etreinte de la Lumière,
Aimant de tous les Univers,
Intimité de l'Infini.

Père d'où naît chaque Naissance,
Jaillissement de l'Innocence,
Fontaine de Ta propre Vie.

Père, ouvre-moi le secret de Ton Nom.

Père, Puissance de douceur,
Origine de la Splendeur,
Père, Abîme d'Humilité.

Cœur au profond de chaque cœur,
Foyer d'innombrables demeures,
Père, Extase de l'Agapé.

Père de Nuit, Aurore immense,
Père, Tempête de Silence,
Père, Brise d'Eternité.

Père, Amour sans visage, ouvre-moi Ton Visage caché.

Louange ! tressaillent les Anges,
Sur la Croix gémit l'Assoiffé.

Jean MAMBRINO s.j. *

* Poète et essayiste, Paris Parmi ses derniers recueils de poèmes publiés chez Arfuyen *L'Hespérie, pays du soir* (2000) et *La Pénombre de l'or* (2002) Chez Phébus vient de paraître un recueil d'essais *La Patrie de l'âme* (2004)

Jésus et son Père

Michel GOURGUES o.p. *

« **N**om / Occupation / Type de relation. » C'est habituellement dans cet ordre que se posent les questions relatives au père.

• « *Nom du père* ». L'information est accessible à tous. Elle relève du domaine public en quelque sorte, même si elle n'apporte rien à la connaissance de quelqu'un, à moins que le nom du père ne soit célèbre, en positif ou en négatif. Jusqu'à la fin de sa vie, celle-ci dû-elle s'étirer jusqu'à cent ans, une personne devra continuer de remplir les casiers et les pointillés prévus pour le nom du père en d'innombrables formulaires, y compris ceux que d'autres auront déjà remplis ou rempliront pour elle, depuis l'acte de naissance jusqu'au registre des décès. Et cette donnée restera disponible pour la postérité, aussi longtemps que les documents d'archives et les listes généalogiques.

• « *Fonction* » ou « *occupation du père* ». Cette information est moins fréquente et dit déjà davantage sur quelqu'un, dans la mesure où l'origine et la classe sociale permettent de mieux situer et comprendre une

* Collège dominicain de philosophie et de théologie, Ottawa. A récemment publié chez Médiaspaul *Les paraboles de Jésus chez Marc et Mathieu* (1999) et *En Esprit et en vérité* (2002), et Lumen Vitae *Le Pater, parole sur Dieu, parole sur nous* (2002)

personne. « Qu'est-ce qu'il fait, ton père ? » Le plus souvent, à moins que les circonstances ou les conversations n'y mènent directement, on ne risquera la question qu'après un certain temps, tant elle s'accompagne du sentiment de pénétrer davantage dans la vie personnelle de quelqu'un.

- « *Type de relation au père* ». « Comment est-il, comment était-il, ton père ? Absent, présent ? Distant, proche, autoritaire, familial ? As-tu été marqué par lui ? » Jamais, en dehors d'un cadre professionnel, on ne posera ces questions, tant elles touchent de près la zone de l'identité et de l'intimité personnelle. Par contre, une fois instaurée une relation d'amitié ou de proximité avec une personne, il peut arriver que l'on soit informé du type de relation qu'elle entretient ou a entretenu avec son père, sans même rien savoir du nom ou de l'occupation de ce dernier.

- « *Jésus et son père* ». S'il s'agit de celui que l'on croyait être son père humain, les récits évangéliques ne révèlent guère plus que le nom et l'occupation : « Il était, à ce que l'on croyait, fils de Joseph » (Lc 3,23) ; « celui-là n'est-il pas le fils du charpentier ? » (Mt 13,55). Sur la relation qui exista entre les deux, les témoignages restent muets. Pas même le souvenir d'une parole échangée entre le fils et son père, si ce n'est celle de l'enfant de douze ans signifiant déjà à ses parents que son appel doit le conduire ailleurs : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ? » (Lc 2,49).

Mais, par rapport à ce dernier, les choses se présentent tout autrement. Jésus, sa vie, son activité, sa prière, ses priorités, sont incompréhensibles sans référence à celui qu'il désigne comme son Père. Assurément, l'écho s'en trouve inégalement réparti selon les témoignages. Alors que Marc ne se souvient que de quatre occasions où Jésus parle de ou à Dieu en le désignant comme Père, chez Jean les occurrences en ce sens dépassent la centaine. Sans doute avons-nous là le reflet amplifié d'un usage dont le *Pater*, notamment, assure qu'il fut bien celui de Jésus. « Père, que soit sanctifié ton nom, que vienne ton Règne » : à partir de l'adresse et des deux premières demandes communes à Matthieu (6,9-10) et Luc (11,2), on peut arriver à retracer quelques dimensions fondamentales de la relation unique qui unissait Jésus à son Père.

La relation avant le nom et la fonction

Dans la prière de Jésus, la sienne comme celle qu'il enseigne aux siens, l'étonnant — auquel l'habitude nous a rendus insensibles —, c'est précisément que la désignation de Père s'y présente en premier. Là-dessus, les témoins sont unanimes, y compris Marc, le seul par surcroît à rapporter dans la langue même de Jésus ce qui fut sans doute sa façon habituelle de s'adresser à Dieu : « *Abba* » (« papa »).

Dans la suite du *Pater*, la première demande parlera du nom de Dieu (« Que ton nom soit sanctifié »), tandis que la suivante parlera de sa fonction royale, de son « occupation », pour ainsi dire (« Que ton Règne vienne »). Le nom et la fonction : dans la proclamation en laquelle se condense tout le message de Jésus, ce sont eux qui passent en premier : « Le Règne de Dieu s'est approché. » Le nom est donc ici celui de « Dieu », et sa fonction, dont Jésus parle de façon imagée, est celle d'un roi, comme le représentaient déjà à l'occasion psaumes et prophètes : « Dieu règne, vêtu de majesté » (Ps 93,1) ; « Qu'ils sont beaux, les pieds du messager de bonnes nouvelles, qui dit à Sion : "Ton Dieu règne" » (Is 52,7). Mais avant le nom et la fonction, c'est de la relation de Jésus à Dieu que le *Pater* nous instruit : « Quand vous prierez, vous direz : "Père / Que ton Nom soit sanctifié / Que ton Règne vienne." »

Si le *Pater* se référerait d'abord au nom et à la fonction, il ne commencerait pas par « Père » mais par « Seigneur », une désignation qui, dans la tradition d'Israël, convenait à la fois pour Dieu et pour le roi : « Le Seigneur [Dieu] a dit à mon seigneur [le roi] : "Siège à ma droite..." » (Ps 110,1). « *Seigneur, notre Dieu*, d'un amour innombrable tu nous a aimés », proclamait le '*Ahavah Rabbah*, cette bénédiction que Jésus dut entendre maintes fois au début de l'office synagogaal. Ainsi s'ouvrait également la longue prière de la *Amidah* avec ses dix-huit bénédictions : « Béni es-tu, *Seigneur, notre Dieu* et Dieu de nos Pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob. »

Des quelque vingt passages évangéliques faisant écho à la prière de Jésus — il s'en trouve dix chez les synoptiques et neuf chez Jean —, aucun ne contient l'appellation « Seigneur ». Ou plutôt, la seule fois où elle apparaît, elle suit celle de « Père » et s'y subordonne : « Je te bénis, *Père, Seigneur* du ciel et de la terre, d'avoir caché cela à des sages et à des intelligents » (Mt 11,25). Quant à la désignation, toute naturelle en quelque sorte, de « Dieu » ou de « mon Dieu », on ne la trouve guère que dans le cri dramatique de la croix : « Mon Dieu, mon

Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15,34). Mais alors, le cas est particulier, Jésus ne faisant que reprendre l'incipit du psaume 22.

« Et il disait : Abba, Père »

Pour Jésus, Dieu est d'abord et avant tout « Père », et c'est ainsi qu'il s'adresse à lui, ce qu'il n'a pu apprendre des psaumes, avec lesquels on le suppose familier. Et cet usage nous dit le type de relation à Dieu qui fut prédominante dans sa vie.

Assurément, « Seigneur » aussi est un titre relationnel, et ce titre aussi dit le caractère unique de celui à qui on l'adresse : pour Israël, il n'y a qu'un Dieu, comme il n'y a qu'un roi dans une société donnée. Mais « Seigneur » renvoie à un autre type de relation. Celle-ci met en effet au premier plan la reconnaissance d'une transcendance, d'une prédominance, d'une fonction de domination, et prend le visage de la soumission et de la sujétion.

Il en va autrement pour « Père ». Ici aussi se vérifie le caractère unique : on peut avoir des quantités d'amis, un certain nombre de frères ou de sœurs, on n'a qu'un père et qu'une mère. Mais ce qui caractérise la relation au père, c'est qu'elle situe dans l'ordre de la proximité, de la familiarité, de l'intimité. C'est bien dans cette ligne que l'exhortation placée par Matthieu comme introduction au *Pater* (6,7-8) invite à comprendre la paternité de Dieu. Celui-ci est comme un père qui connaît les siens et se révèle attentif à leurs besoins. Inutile, donc, de chercher à le faire fléchir par la prolifération des formules : « Votre Père sait ce qu'il vous faut, avant que vous le lui demandiez. »

La relation père-fils implique normalement une intimité de l'ordre de la connaissance réciproque, découlant d'un vécu commun et du partage de la même expérience familiale : « Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler » (Mt 11,27). De cet aspect, Jean se fera largement l'écho : « Comme le Père me connaît et que je connais le Père... » (Jn 10,15) ; « Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu » (17,25).

Mais ce que laisse entrevoir l'appellation *Abba*, c'est d'abord une relation d'ordre affectif, faite d'attachement et de confiance illimitée, comme celle qu'éprouve pour son père un jeune enfant. C'est chez Jean, de nouveau, que cette dimension trouvera son expression par excellence : « Le Père aime le Fils et il a tout remis dans sa main » (3,35) ; « il

faut que le monde reconnaisse que j'aime le Père » (14,31) ; « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (15,9). C'est de cette relation-là que le *Pater* rend compte en premier.

« Que ton Nom soit sanctifié »

« *Que ton nom soit sanctifié.* » Puisqu'il y a équivalence, dans la Bible, entre le nom et la personne, cette première demande revient à dire : « Fais-toi reconnaître pour ce que tu es, fais-toi connaître comme saint. » Après la connotation de proximité que comportait la référence au Père, cette demande introduit celle de la transcendance. La sainteté, en effet, est, à proprement parler, l'apanage de Dieu, ce qui le « distingue » ou le « sépare » des humains, ce qui contribue à faire de lui le Tout-Autre, différent et transcendant par rapport à ces derniers. Dieu est « Père saint », selon l'appellation que lui donnera Jésus en Jean (17,11).

Il reste cependant que cette demande vient juste après l'adresse au Père. Dès lors, n'évoque-t-elle pas aussi le fait qu'un fils porte le nom de son père, qui le suit sa vie durant, et que, portant le nom de son père, il dépendra de lui que celui-ci soit connu, reconnu, respecté. Jean, de nouveau, saura faire écho à cet aspect : « Je viens au nom de mon Père et vous ne m'accueillez pas » (5,43) ; « J'ai manifesté ton nom aux hommes » (17,6) ; « Je leur ai fait connaître ton nom » (17,26).

Les disciples à qui Jésus enseigne à prier ont déjà reconnu Dieu, à qui ils s'adressent comme à leur Père. Mais cette relation dans laquelle ils sont entrés n'en est pas une où ils puissent s'enfermer. Ce que Jésus leur apprend à demander en premier, c'est au contraire que le Dieu qu'ils ont eux-mêmes reconnu soit aussi reconnu des autres. Au lieu d'être captatrice ou possessive, leur relation au Père doit pouvoir s'étendre à d'autres.

Ainsi en sera-t-il des croyants comme de Jésus lui-même, désireux de faire partager à tous cette relation de proximité qui l'unit au Père et dans laquelle sa vie et sa mission trouvent sens et fondement : « Vous direz : "*Abba*" — comme moi. » Celui qu'en Matthieu surtout il appelle « mon Père qui est aux cieux » (10,32), Jésus le désigne tout autant comme « votre Père qui est aux cieux » (Mc 11,25). « Mon Père et votre Père », dira le Jésus de Jean (20,17).

« Que ton Règne vienne »

Dans une société comme celle où Jésus a vécu, le fils, le jeune campagnard en particulier, est associé très tôt, dans la mesure de ses capacités, aux travaux et aux entreprises de son père. Devenu adulte, il en prendra souvent le relais, ayant assimilé petit à petit les rythmes, les gestes et les techniques du métier : « Le fils ne peut rien faire de lui-même qu'il ne voie faire au père ; ce que fait celui-ci, le fils le fait pareillement. Car le père aime le fils et lui montre tout ce qu'il fait » (*Jn* 5,19-20). Dans les traductions de ce passage de Jean, les mots *père* et *fils* ont habituellement une majuscule. Avec raison, puisqu'une affirmation de Jésus rapportée juste auparavant montre que c'est bien de lui qu'il s'agit : « Mon Père travaille toujours et moi aussi je travaille » (5,17). Mais cela ne saurait voiler les contours très nets d'une métaphore prélevée dans la vie courante, à laquelle Jésus fera de nouveau référence plus loin en parlant des « travaux » ou des « œuvres » « que le Père m'a donné à accomplir » (5,36). Superposant temps symbolique et temps réel, l'évangile de Jean compare la mission de Jésus à une journée de travail, depuis l'apparition de la lumière jusqu'à son déclin : « Tant qu'il fait jour, il nous faut travailler aux œuvres de celui qui m'a envoyé. La nuit vient où personne ne peut plus travailler » (9,4)¹. Comme un fils, du matin au soir, participe au labeur de son père, ainsi Jésus, d'un bout à l'autre de sa mission, est tout entier voué à l'œuvre que le Père lui a confiée : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (4,34).

Là où le Jésus de Jean parle de l'accomplissement de l'œuvre ou des œuvres de son Père, celui des Synoptiques parle de la proclamation de la venue du Règne de Dieu : « Aux autres villes aussi, il me faut annoncer la Bonne nouvelle du Règne de Dieu, car c'est pour cela que j'ai été envoyé » (*Lc* 4,43). Ainsi se traduit, au plan fonctionnel, la relation de Jésus à son Père, selon le refrain qui scande les récits évangéliques : « Il proclamait la Bonne nouvelle du Règne, guérissant toute maladie et toute langueur parmi le peuple » (*Mt* 4,23 ; 9,35 ; *Lc* 8,1).

« Père » : exprimée en premier et dominant tout le reste, la dimension affective de la relation à Dieu précède et fonde, en quelque sorte, la dimension fonctionnelle : « Que ton Règne vienne. » Parce qu'ils sont attachés à Dieu comme à leur Père, les disciples prieront pour

1. Cf M Gourgues, « Superposition du temps symbolique et du temps réel dans l'évangile de Jean », dans *Raconter, interpréter, annoncer* (collectif), Labor et Fides, 2003, pp 171-182

que se réalise l'avènement de son Règne. Tout comme Jésus, parce qu'il aime le Père, s'engage tout entier, « en œuvres et en paroles » (Lc 24,19), au service de ce Règne. Ces accents, de nouveau, trouveront chez Jean toute leur amplitude : « ... il faut que le monde reconnaisse que j'aime le Père et que je fais comme le Père m'a commandé » (17,31).

Petit à petit, il apparaîtra que le service du Règne, s'il doit continuer, mène tout droit au rejet et à la mort. La mission, si elle se poursuit, débouchera inévitablement dans la passion : « Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux grands prêtres et aux scribes ; ils le condamneront à mort et le livreront aux païens... » (Mc 10,33). C'est précisément à ce moment où la mission de Jésus va basculer dans la passion que les récits situent l'option de Gethsémani. « Eloigne de moi cette coupe » : à ne considérer que la dimension fonctionnelle de la relation de Jésus au Père, son engagement au service du Règne, tout parle d'échec et d'aboutissement sans issue.

« Il disait : "Abba, Père ! tout t'est possible" » (Mc 14,36). « *Abba* » : à cette heure tragique, la dimension affective garde donc sa priorité. Au plus creux de l'épreuve prévalent finalement l'attachement et la confiance au Père : « ... non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » Mû par cette confiance, Jésus s'enfonce dans la passion avec la même détermination qui l'a conduit jusqu'au bout de sa mission : « Levez-vous ! Allons ! » (14,42).

A trois ou quatre reprises, les *Actes des Apôtres*, lorsqu'ils rapportent la proclamation chrétienne d'après Pâques, désignent Jésus d'un mot (*pais*) qui peut signifier à la fois « serviteur » et « enfant » : « Le Dieu de nos pères a glorifié son *serviteur* Jésus, que vous avez renié devant Pilate » (3,13) ; « C'est pour vous que Dieu a ressuscité son *serviteur*... » (3,26)². Sans doute cette traduction est-elle la bonne, le mot servant à rapprocher Jésus du mystérieux Serviteur d'Isaïe et à évoquer du même coup les expériences semblables que l'un et l'autre avaient connues, en particulier face à la mort : « Quiconque a marché dans les ténèbres sans voir aucune lueur, qu'il se confie dans le nom du Seigneur, qu'il s'appuie sur son Dieu », proclamait notamment le troisième chant du

2. Deux fois encore au chapitre 4 (27 et 30).

Serviteur (50,10). Mais la traduction par « enfant » ne manquerait pas non plus d'être évocatrice. « Laissez les petits enfants venir à moi, ne les empêchez pas : c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume de Dieu » (Mc 10,15). Cette parole de Jésus, il est remarquable que Marc, Matthieu et Luc l'ont tous les trois située entre la deuxième et la troisième annonce de la passion. Au moment où se resserre l'étau, au moment où se font sentir les âpretés d'une mission éminemment « adulte » et de plus en plus exigeante, Jésus réaffirme, pour les autres, l'attitude qui est la sienne depuis ses débuts en Galilée, celle d'un enfant que rien ne saurait détourner de la confiance absolue qu'il voue à son père.

VIENT DE PARAÎTRE

*Thomas Römer,
Jean-Daniel Macchi, Christophe Nihan éd.*

Introduction à l'Ancien Testament

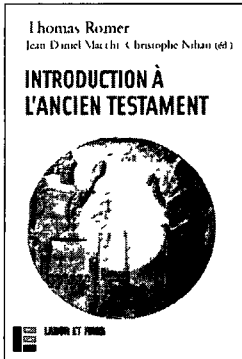
Une introduction à chaque livre
de l'Ancien Testament et une analyse
des nouveaux enjeux de la recherche
par les meilleurs spécialistes francophones.

728 pages • 42 €

LABOR ET FIDES

1, rue Beauregard - CH-1204 Genève - Tél. +4122 311 32 69 - Fax +4122 781 30 51

www.laboretfides.com



Le *Notre Père* en Afrique noire

A l'heure de la mondialisation

Bénézet BUJO *

Le *Notre Père* est une des prières que nous récitons le plus souvent, mais il n'est pas évident que nous le fassions en prenant suffisamment conscience du sens véritable que peuvent avoir pour notre vie concrète les paroles que nous prononçons presque quotidiennement. C'est en réfléchissant à cela que je me suis posé la question de l'impact de cette prière sur les réalités vécues en Afrique subsaharienne. Ce n'est pas du tout en exégète (que je ne suis pas) que je me suis résolu à méditer sur ces paroles, mais en chrétien appelé à examiner sa foi au contact de ce qu'il expérimente avec son Peuple du continent oublié.

Le contenu du *Notre Père* est trop riche pour que je puisse en parler de façon exhaustive dans cet exposé schématique. Dans ce qui suit, il

* Institut de Théologie morale à l'Université de Fribourg (Suisse) Le texte ci-après reprend les idées fondamentales du livre de l'auteur *Le Notre Père Son impact sur la vie quotidienne* (Editions Paulines, Kinshasa, 2001) C'est dans le cadre d'une conférence organisée par l'association *Afrika Simama* (« Afrique lève-toi ») et la librairie Saint-Paul de Fribourg que ce livre a été présenté le 5 juin 2002 Cette conférence a été publiée dans *Eglise d'Afrique*, Cotonou, n° 4, octobre 2002 Nous remercions l'auteur, ainsi que le rédacteur en chef de cette revue, de nous avoir autorisés de la reproduire

s'agira tout simplement d'épingler quelques suggestions que m'inspire la prière qui nous a été léguée par le Seigneur lui-même. Je partirai de notre compréhension du mot *Père* pour voir ensuite certaines des conséquences que cela entraîne.

Le Notre Père, prière de la famille de Dieu

Au Synode africain tenu à Rome en 1994, les évêques africains et les autres Pères synodaux ont proposé de développer le concept de l'*Eglise Famille* en Afrique et de le mettre en pratique dans la vie ecclésiale. Quand on parle de famille en Afrique, une remarque préalable s'impose. Le mot famille en Afrique noire n'est pas à prendre dans le sens occidental du terme qui, en fait, se limite à la famille restreinte. En Afrique, la famille comprend les vivants, les morts et les non-encore-nés ; elle s'étend à tout le clan et s'élargit par les alliances et même par le pacte de sang, bien que celui-ci ne se pratique pas partout de la même manière. En termes clairs, le mot *famille* peut aller au-delà de mon propre clan biologique pour embrasser tous les hommes, quelles que soient leur origine et leur race.

Si l'on tient compte de ce qui vient d'être dit, la prière du *Notre Père* semble constituer un rappel très important de la conception de la famille au sens africain. Quand, à plusieurs, on peut appeler une même personne *père*, cela constitue un faisceau relationnel entre les différents partenaires : le père, d'une part, et les enfants, ceux qui disent *père*, d'autre part. En effet, les mots *père* et *enfants* sont des concepts relationnels : personne n'est père sans enfant(s) et on n'est enfant que parce qu'on a des parents. Semblablement, les termes *frère* et *sœur* impliquent automatiquement une dimension relationnelle, puisqu'on ne peut parler de *frère* ou de *sœur* que là où il y a, en plus, un autre enfant, frère ou sœur.

En appliquant ces considérations à la prière du *Notre Père*, on peut dire qu'appeler Dieu *Père* signifie la reconnaissance d'une relation étroite qu'il a envers nous comme fils et filles. En outre, le fait que nous appelions le même Dieu *notre Père* soude les liens entre nous en tant que frères et sœurs issus d'une même origine. A ce niveau, quand nous récitons le *Notre Père*, toute différence sociale, raciale, hiérarchique ou autre, s'efface : il n'y a ni riche ni pauvre, ni Blanc ni Noir, ni Pape ni évêque, ni prêtre ni simple laïc. Tous, nous sommes les enfants du même Père, à part égale. Pour mieux saisir l'importance du fait d'être frères et sœurs, il faut encore observer ce qui suit : selon la

conception africaine, ce sont les relations mutuelles qui nous constituent *personnes*. On n'est pas *personne* suivant la conception cartésienne du « Je pense, donc je suis » (*cogito ergo sum*), mais il faut dire plutôt : « Je suis parenté, c'est pourquoi nous sommes. » La connaissance seule ne peut constituer la personne humaine, mais c'est dans la mesure où nous nous soutenons les uns les autres que nous nous donnons l'humanité et que nous faisons de nous des personnes humaines. En d'autres mots, c'est dans la mesure où nous contribuons à l'épanouissement des autres que nous en faisons des personnes. Or, en récitant le *Notre Père*, nous savons que la force pour avoir des relations avec les autres, afin de faire d'eux des personnes, ne vient pas de nous mais du Père qui est aux cieux. Ce sont nos relations mutuelles à la fois avec lui et entre nous, notamment les *relations Père-enfants*, *enfants-Père* et *enfants-enfants*, qui nous constituent *personnes*.

De fait, si nous avons le privilège d'appeler Dieu *Père*, cela devrait nous rappeler l'expérience de Moïse dans l'Exode. En effet, dans Ex 3,14, Dieu dit à Moïse : « Je suis celui qui suis. » Les exégètes nous apprennent que cette phrase signifie : « Je suis celui qui sera toujours à tes côtés. » Dieu se met à la disposition de son Peuple pour l'accompagner partout, le préserver de tout danger, lui procurer la vie et faire de chacun une personne humaine. C'est cette sollicitude qui pousse Dieu à libérer Israël de l'esclavage sous la conduite de Moïse. C'est par conséquent cette sollicitude qui fait entrer Israël dans la terre promise, après que Dieu l'a accompagné à travers le désert.

Cette sollicitude, ce rayonnement et ce don de la vie ne se terminent pas avec l'Ancienne Alliance ; ils se prolongent de manière encore plus palpable dans la Nouvelle Alliance avec l'avènement du Christ. Jésus est le *vrai buisson ardent* qui ne se consume pas, mais qui marque de manière unique la sollicitude de Dieu pour son Nouveau Peuple. En Jésus, la parole « Je suis celui qui suis » trouve son apogée. En particulier, dans l'*Évangile de Jean*, cette parole est reprise avec un écho nouveau : « Si vous ne croyez pas que je suis, vous mourrez dans vos péchés » (8,24). Dans le discours sur le pain de vie, Jésus ne cesse de reprendre la formule « Je suis » en précisant : « Je suis le pain de vie » (6,34-48) ; « Je suis le pain vivant descendu du ciel » (6,51). Jésus est en fait celui qui continue à garder le nom de Dieu tel qu'il a été manifesté dans l'Ancienne Alliance, comme on peut le constater dans la prière sacerdotale : « J'ai manifesté ton nom aux hommes » (17,6) ; « Garde-les en ton nom que tu m'as donné » (17,11). Bien plus, Jésus est lui-même ce nom : « Qui m'a vu a vu le Père » (14,9). Le nom de

Jésus s'identifie au nom du Père, surtout que Jésus signifie « Dieu sauve ». Il est donc réellement ce « Je suis » du buisson ardent qui est toujours au service de l'humanité.

Une telle considération doit avoir des conséquences sur la vie de ceux qui récitent si souvent la prière du *Notre Père*. Si Dieu est celui qui, par sa relation paternelle, nous constitue *personnes*, désormais il nous envoie comme il a envoyé Moïse, pour qu'à notre tour nous allions faire des autres des personnes à part entière. Chacun de nous est finalement constitué en un *nouveau buisson ardent* pour initier la libération des autres et diffuser la vie autour de lui, au lieu de la mort. En langage néotestamentaire, chacun de nous doit désormais être non seulement un nouveau Moïse, mais, bien plus, un autre Jésus pour actualiser le « Je suis le pain de vie » et devenir *Eucharistie* pour les autres. Mais comment cela peut-il se faire dans la vie quotidienne en Afrique ? Voilà une des questions importantes qui doit nous préoccuper dans ce qui suit.

Le Notre Père dans la complexité politique et éthique

L'Afrique n'est pas seulement un continent oublié, elle est une mère meurtrie : dans la situation complexe où elle vit aujourd'hui, beaucoup risquent de perdre espoir. Beaucoup ne voient la raison des conflits et de la situation politico-économique désastreuse que dans l'ethnisme, de telle sorte qu'un éminent représentant de l'Eglise catholique a pu dire qu'en Afrique le sang est plus dense que l'eau du baptême. Bien que souvent le mal soit plus visible que le bien, on doit souligner avec force qu'il ne faut pas confondre la perversion d'un idéal avec l'idéal lui-même. Il en va comme dans le christianisme où le péché est le manquement à l'idéal et ne peut être confondu avec celui-ci. C'est en ce sens que je voudrais me demander, dans ce qui suit, si la tradition africaine ne va pas au-delà du mal qui la ronge et comment revaloriser le positif pour combattre le négatif.

Sur la base de ce qui vient d'être dit, le *Notre Père* évoque de façon incontournable les problèmes qui sont devenus de véritables fléaux dans l'Afrique d'aujourd'hui, en particulier le problème des oppositions et des guerres ethniques. Comment est-il possible que des chrétiens qui récitent le même *Notre Père* et se réclament enfants du même Père qui est aux cieux en arrivent à se haïr à tel point que même le génocide ne puisse être empêché ? Si le Peuple africain fait sincèrement son examen de conscience, il se rendra à l'évidence que, dans

plusieurs pays du continent, il y a souvent une préoccupation fiévreuse pour la promotion de son propre clan ou de sa propre ethnie. Non seulement on est préoccupé de placer les siens à des postes influents ou alléchants dans la politique, mais notre esprit ethnocentrique va s'installer jusque dans les choses sacrées. En effet, souvent, au lieu de nous soucier de l'annonce de la Bonne Nouvelle du Christ, nous nous préoccupons de savoir combien de membres de notre ethnie ou de notre clan sont évêques, prêtres, religieux, religieuses, etc.

On ferait injustice à la tradition africaine si on prétendait que cette mentalité est inhérente à la culture africaine. Outre le fait que nous avons mentionné plus haut, à savoir que la fraternité ou la parenté n'est pas seulement biologique mais qu'elle peut s'acquérir entre autres par les alliances et le pacte de sang, on peut trouver, par exemple, dans la culture *Luba* du Kasayi en République Démocratique du Congo, l'expression « *Mun tu-wa-Bende-wa-Mulopo* » qu'on pourrait traduire à peu près par : « L'homme de Bende qui, lui, est de Dieu. » L'idée, ici, est de dire que l'homme, quelle que soit sa race ou son ethnie, est un être humain. Il ne s'appartient pas, mais il est en dernière analyse propriété de Dieu. Nous sommes de la même origine et devons nous accueillir mutuellement pour nous donner mutuellement le *bumuntu* ou l'humanité. Cette idée s'exprime souvent parmi les Africains, en particulier quand ils sont à l'étranger, par les termes *grand frère*, *petit frère*, *grande sœur*, *petite sœur* ; ces termes ne tiennent nullement compte de l'origine ethnique. On est tous « *Bantu-wa-Bende-wa-Mulopo* ».

S'il en est ainsi déjà dans la tradition pré-chrétienne, combien cela devrait devenir encore plus impératif avec l'avènement du Christ et l'acceptation de son Evangile ? Baptisés dans le sang et la mort du Christ, nous sommes devenus plus que jamais enfants du même Père. Toute discrimination est une profanation du sang du Christ et une injure au Père céleste. La récitation du *Notre Père* est alors non seulement un mensonge, mais un blasphème du Nom de Dieu dont on se réclame fils et filles. Ramener toutes choses à sa race, à son ethnie, à sa région, signifie finalement une idolâtrie, car nous agissons comme si le salut apporté par le Christ ne pouvait passer que par notre race et notre ethnie. Est-ce notre ethnie qui est morte pour le salut du monde ? Est-ce un Mukongo, un Mungala, un Bamileke, un Gikuyu, un Chagga, un Munyamwezi ou un Massai qui a été crucifié pour vous ? Pourquoi, alors, ramener toutes choses à ces ethnies, et non au seul Chef, le Christ, comme nous le décrit l'*Épître aux Ephésiens* (1,10) ?

Palabre et réconciliation

Parler de la famille en Afrique, au sens où nous le faisons, ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu de conflits ou de guerres dans le passé, mais que la tradition des Anciens savait gérer ces conflits et ces guerres par la palabre réconciliatrice. Cette palabre était le lieu où les paroles et événements non digérés et mal mâchés étaient ruminés pour qu'ils perdent leur caractère de dyspepsie et encouragent plutôt la vie en communauté. En d'autres mots, les paroles méchantes, par exemple, étaient réexaminées par toute la communauté en palabre, afin de leur enlever leur venin et de les rendre nourrissantes pour tous. Une palabre litigieuse ou *agonistique* se terminait par une cérémonie de réconciliation.

Aujourd'hui, à l'heure où la *mondialisation* va jusqu'à détruire les éléments positifs de la culture africaine, ce ne sont plus la palabre patiente et la réconciliation qui comptent, mais ce sont les puissances anonymes, telles que l'argent et le pouvoir politique, qui dirigent le monde. Au lieu de chercher la réconciliation par la tradition africaine, ce sont les armes qui parlent, et c'est le plus fort qui l'emporte, souvent au mépris de la dignité de l'Homme. Or, on ne peut pas forcer la réconciliation et la paix véritable par les armes, mais uniquement par un dialogue. C'est pourquoi il est si important que l'Afrique n'oublie pas sa tradition de palabre qui a fait ses preuves et qui, même dans le contexte moderne, n'est pas encore dépassée. Au contraire, c'est à elle de soumettre la culture moderne de mort à une critique purificatrice et vivifiante. La parole du *Notre Père* garde ici toute sa pertinence : « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! » En tant que chrétiens africains, nous sommes appelés à construire une Eglise-famille qui soit une communauté en palabre, qui cherche le pardon et la réconciliation.

Pour ce faire, et afin d'être le ferment dans la société, l'Eglise doit réformer ses propres pratiques, par exemple en matière du sacrement de pénitence. Il ne suffit pas d'aller se confesser chez le prêtre quand on a eu des différends avec son voisin, mais il faut qu'il y ait d'abord tentative d'une palabre qui aboutisse à la réconciliation, avant d'aller se montrer au prêtre. De même, il ne suffit plus de confesser ses péchés dans la prière introduisant à la célébration eucharistique (le fameux « Je confesse à Dieu tout-puissant... »), mais, avant de se présenter devant l'autel, une palabre préalable doit avoir eu lieu au sein de la communauté paroissiale, sacerdotale ou religieuse. Au niveau

de la grande communauté paroissiale, on pourrait s'imaginer, en particulier, que les célébrations eucharistiques dominicales soient toujours précédées, la veille ou le jour même, d'un rassemblement en petites communautés ecclésiales telles qu'il en existe dans plusieurs diocèses africains. Dans ces communautés, il s'agirait d'initier une palabre chrétienne où tous les membres se remettent en question et règlent leurs conflits éventuels. Avant de se rendre à la messe, les membres de ces petites communautés auraient l'occasion de se demander mutuellement pardon et de se réconcilier les uns les autres. De même, dans les communautés sacerdotales et religieuses, on devrait avoir régulièrement l'occasion de faire de la palabre ecclésiale, de se demander mutuellement pardon et de se réconcilier avec les confrères et les consœurs. La démarche faite lors du sacrement de pénitence doit être la confirmation de la réconciliation avec Dieu et avec le prochain.

On doit pourtant noter que le pardon n'annule pas la justice, car celui qui demande pardon ne le fait pas sincèrement s'il refuse d'assumer les dernières conséquences de ses actes. Par ailleurs, il ne faut pas confondre justice et vengeance. La justice devrait procéder de la charité et avoir le souci aussi bien de la correction fraternelle que de la réparation, condition préalable à toute réconciliation véritable. En d'autres mots, une justice trop juste qui ne tient nullement compte de la charité est la plus grande injure ; la justice n'a de sens que si elle conduit à susciter le salut du coupable et promouvoir la vie en communauté (cf. 1 Co 5,1-13 : l'excommunication de l'incestueux). C'est cela aussi construire l'Eglise-famille en Afrique noire.

Le Notre Père à l'heure de la mondialisation

Nous avons observé que Dieu, qui est Père, est le Dieu du *buisson ardent* qui nous envoie pour être à notre tour des *buissons ardents* pour les autres et que cela devient encore plus manifeste en Jésus Christ qui s'est révélé comme le pain de vie. En Lui, Dieu est à jamais vivant ; il se donne en nourriture pour être le « Je suis » qui se met en tout et partout à notre disposition. C'est dire, par ailleurs (ainsi l'avons-nous observé), que chaque chrétien a désormais la mission de devenir *Eucharistie* pour les autres. Cette dimension, qui est présente dans tout le *Notre Père*, l'est tout particulièrement dans la demande : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

Quand nous formulons cette quatrième demande du *Notre Père*, il ne s'agit pas, nous le savons tous, d'attendre passivement le pain en se contentant de la prière. La spiritualité bénédictine nous le rappelle bien en mettant l'accent sur l'« *Ora et labora* ». Autrement dit, « aide-toi et le ciel t'aidera ». La prière que nous faisons nous donne de la force pour travailler en vue de nous procurer la nourriture quotidienne non seulement à nous-mêmes, mais aussi à tous nos semblables. Cette interprétation est tout à fait dans la ligne de certaines pratiques africaines. Quand, en effet, par exemple, un Mukongo se rend sur la tombe de ses ancêtres pour leur parler de la famine qui le frappe, il ne s'y rend pas en cancre qui a peur du travail, mais c'est après avoir tout essayé, en vain, pour se procurer de quoi se nourrir qu'il poussera un cri d'alarme vers ses aïeux :

« Aujourd'hui, je ne suis pas venu les mains vides : je vous ai apporté cinq plats de viande. Mangez à votre faim et bénissez le clan. (...) Ce proverbe-ci, n'est-ce pas vous-mêmes qui nous l'avez transmis ? "Que le tireur de vin de palme gagne sa vie par le vin de palme, et le chasseur par la chasse." Mais, malheureux, quand je travaille, la récolte est maigre ! Quand j'élève des poules, la fouine les dévore. Quand je laisse brouter ma chèvre, le léopard s'en empare ! Avec une telle malchance, m'est-il encore possible de vous assurer régulièrement des offrandes ? (...) Si après cette offrande les choses n'en sont pas pour autant changées, si nous ne mangeons et ne buvons pas, sachez alors qu'elle est la dernière. Et ne cherchez plus ni dames-jeannes de vin de palme, ni plats ni salves ! Car sans travail pourrais-je encore gagner ma vie ? »¹.

Voilà la prière d'un Africain authentique, une prière qui ne justifie pas l'oisiveté, mais demande la bénédiction pour que le travail porte du fruit. En ce domaine du travail, on peut dire que les Africains s'identifient entièrement à l'enseignement de saint Paul quand il déclare : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (2 Th 3, 10). Même un hôte était soumis et se soumettait volontiers à ce principe. C'est ce qu'a magistralement rappelé Mwalimu Nyerere, ancien président de la Tanzanie et fondateur de l'*Ujamaa*, en parlant du parasitisme moderne en Afrique. Traditionnellement, le principe sacré était : « *Mgeni siku mbili, siku ya tatu mpe jembe* », ce qui signifie : « Ton hôte, traite-le comme hôte deux jours, le troisième jour, donne-lui une houe ! » A l'exemple de cet enseignement, on peut se rendre compte que la tradition africaine, que certains préten-

1. Y Nsuka, « Une prière d'invocation kongo », *Cahiers des Religions Africaines*, n° 4, 1970, pp 258-264, ici 263

dent dénuée de toute actualité, peut être une critique on ne peut plus bénéfique des abus qui se sont installés dans la société moderne. En effet, dans les centres urbains en Afrique, en particulier, il n'est pas rare de voir des frères, sœurs, neveux, nièces, cousins, cousines... venir s'établir chez un membre de leur famille et vivre à ses crochets, sans jamais penser à aider la famille-hôte dans les travaux même les plus élémentaires. En tout cela, on brandit faussement et d'une manière abusive la solidarité africaine qui veut qu'on partage et qu'on accueille tout le monde. Or, abuser ainsi de l'hospitalité africaine, c'est ignorer que celle-ci était animée par le principe de donner et de recevoir. Chacun, dans cette logique, reçoit la vie de la communauté, mais, en même temps, il est tenu de donner la même vie aux autres. Le travail en est une des dimensions essentielles.

Finalement, la demande du *Notre Père* : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien », signifie que c'est la vie que nous demandons pour nous-mêmes et pour tous nos semblables. On demande à Dieu non pas seulement une réception passive de cette vie, mais, en même temps, la force de la transmission active de ce qui a été reçu grâce à lui et grâce aux autres. Cette demande du *Notre Père* s'adresse à tous : grands et petits, riches et pauvres, gouvernants et gouvernés. Mais il est aussi vrai qu'aux riches et aux gouvernants on demandera de veiller d'une manière toute spéciale à intensifier la vie de la communauté. Souvent, on constate que les riches s'emparent par exemple des terres au détriment des plus petits. Un commerçant ou un politicien s'achètera de grandes étendues de terre à plusieurs endroits, sans se poser la question de l'habitat, de l'élevage, de l'agriculture de la population locale qui s'y trouve depuis plusieurs décennies, et parfois même depuis plusieurs siècles. La population victime de cette situation se voit privée de ses moyens de subsistance et n'a plus la possibilité de travailler pour la nourriture quotidienne. Les riches possesseurs des terres ne sont alors pas seulement injustes, mais leurs actes se situent dans le cadre d'un homicide : ils empêchent l'éclosion et l'épanouissement de la vie en arrachant de la bouche de petits paysans le pain qui les nourrit.

Un tel acte est une dégradation de la prière du *Notre Père*, car toute personne qui prive une autre de moyens de subsistance (nourriture, vêtements, habitat...) est en train de prier égoïstement sans se soucier des autres : le « donne-nous » devient « donne-moi, et uniquement à moi, le pain de chaque jour », sans prendre en compte même les personnes qui en ont besoin plus que moi. Par ailleurs, dans nos pays afri-

cains, il n'est pas rare d'entendre des chefs d'Etat se proclamer *pères* de la nation. Ainsi, par exemple dans un de nos pays, on entendait régulièrement le peuple scander lors des visites du chef d'Etat : « *Tata ayei, nzala esili* », c'est-à-dire : « Le père est arrivé, la faim est terminée. » Et pourtant, la faim ne se terminait pas, car ce prétendu père faisait un geste de quelques francs à quelques responsables locaux dans l'espoir de se maintenir au pouvoir. Mais le peuple était toujours laissé à son triste sort. Comment un tel gouvernant peut-il prétendre être *père de la nation*, alors que, nonobstant son appartenance à l'Eglise chrétienne, il ne reflète pas la paternité de Dieu dont nous parle l'*Epître aux Ephésiens* : « C'est pourquoi je fléchis les genoux en présence du Père de qui toute paternité, au ciel et sur terre, tire son nom » (3,14-15) ? Bien que baptisés dans le sang du Christ, de tels gouvernants sont souvent des marionnettes manipulées par les puissances étrangères, d'où ils détiennent le secret de leur puissance. Ils feraient mieux de dire : « C'est pourquoi je fléchis les genoux devant les puissances européennes et américaines de qui tout argent et tout pouvoir tirent leur origine ! »

La responsabilité des pays riches

Avec cette remarque, nous touchons un des aspects importants de la mondialisation, où l'économie moderne devrait être soumise à quelques interrogations critiques. Même si la globalisation ou la mondialisation n'est pas que négative, il faut tout de même reconnaître qu'elle a pour point de départ le contexte et les intérêts des pays industrialisés. Il est incontestable que, dans le système de globalisation, c'est le plus puissant qui a tout à dire et dirige le plus faible. Autrement dit, ce sont les pays économiquement puissants qui, finalement, absorbent les moins puissants auxquels ils dictent leur volonté. La répartition des richesses se fera donc selon la loi imposée par les plus puissants, de sorte que les plus pauvres risquent de s'enfoncer davantage dans la pauvreté. Les richesses s'accumulent entre les mains des plus habiles et des techniquement les plus avancés. On sait que la société de consommation existante ne diminuera pas ses besoins sous l'effet du processus de la mondialisation, c'est plutôt tout le contraire qu'il faut craindre.

Quand on voit la société de consommation en Europe et aux Etats-Unis, la demande du *Notre Père* pour le pain quotidien ne semble plus être un souci occidental pour la majorité. Bien plus, elle frise le blasphème et le sacrilège, car le trop-plein de l'Occident devient

une profanation de la dignité de ceux qui vivent dans l'hémisphère sud de notre planète. Comment, en effet, continuer à prier honnêtement le *Notre Père* tout en s'installant dans la mentalité de consommation, sans se poser la question du pain quotidien pour tant d'hommes et de femmes en d'autres parties du monde ? Comment continuer à importer des produits alimentaires exotiques du tiers-monde pour se régaler, alors que les petits enfants de ces pays meurent non seulement de faim, mais, plus cruellement encore, de guerres soutenues pour continuer à exploiter les richesses des pauvres ? N'est-ce pas que, dans cette situation, les plus puissants ne prient plus pour le pain quotidien, mais que leur demande est plutôt : « Donne-nous nos armes quotidiennes pour arracher aux faibles leur pain quotidien » ? Voilà une réalité peut-être dure à dire et à voir en face, mais les chrétiens ne peuvent se dérober à cet examen de conscience sans se rendre coupables à l'instar des membres de la communauté eucharistique de Corinthe du temps de saint Paul : « Dès qu'on est à table, en effet, chacun, sans attendre, prend son propre repas, et l'un a faim tandis que l'autre est ivre » (1 Co 11,21).

Il faut le souligner avec force : pour un chrétien, le pain matériel doit renvoyer au pain eucharistique d'où il puise la force pour travailler efficacement au pain matériel. Le chrétien, réconforté par l'Eucharistie, ce pain de vie et de survie, doit devenir à son tour *Eucharistie* pour les autres, et non pas un fabricant ou un vendeur d'armes meurtrières qui anéantissent les vies humaines : le chrétien qui s'adonne à combattre les dérives de la mondialisation devient un autre Christ. Il est ce rocher, dont parle saint Paul, d'où, par anticipation du Christ, jaillissait l'eau pour abreuver les Juifs dans le désert (cf. 1 Co 10,4).

Dans le désert de ce monde, et tout spécialement dans cette Afrique oubliée par les puissants de ce monde, où nous cheminons en traversant la famine, les catastrophes naturelles, les guerres génocidaires, les maladies en tout genre, le chrétien doit devenir un rocher christique pour abreuver tous ceux qui crouissent dans la misère quotidienne, sans eau, sans nourriture, sans médicaments, sans habitat, errant partout en tant que réfugiés, parce qu'il n'y a pas de place pour eux dans les hôtels des riches et des puissants de ce monde. Ces hommes, ces femmes et ces enfants ne se contentent pas de notre prière pour leur pain quotidien ; il faut que nous leur en fabriquions nous-mêmes. La parole de Jésus aux disciples doit continuer à résonner dans nos oreilles et à nous interpeller : « Donnez-leur vous-mêmes à manger ! »

(Mc 6,37 ; Lc 9,13 ; Mt 14,16). Cela signifie aussi : « Empêchez les riches et les puissants de ce monde d'envoyer des armes meurtrières et d'exploiter leurs pays. » Ce n'est qu'ainsi qu'il y aura une vraie harmonie entre notre *ora* et notre *labora*, c'est-à-dire entre notre prière et notre travail. C'est ainsi que la demande du *Notre Père* ne sera plus un blaspème et un mépris de la dignité des faibles et des pauvres, mais une vraie louange à la gloire de Dieu qui, dans sa communauté trinitaire, est vie et donne la vie.

- Le *Notre Père* est une des prières que les chrétiens récitent le plus souvent. Il est partout le même et peut être considéré comme la prière universelle par excellence. Tout en étant universelle et tout en faisant de nous des enfants de Dieu sans distinction aucune, cette prière ne globalise pas, mais tient compte de l'identité de chacun. Tous les hommes sont donc enfants de Dieu, mais dans la diversité. En ce sens, le *Notre Père* est la désapprobation de la tour de Babel dont la construction, au dire de la Bible, fut empêchée par Dieu. Une réflexion plus poussée sur l'obstruction faite par Dieu pourrait, du point de vue de nos problèmes modernes, révéler que la confusion des langues, résultant de là, loin d'être une punition, s'avère une bénédiction pour sauver la diversité et faire obstacle à une mondialisation qui voudrait ériger un seul modèle de vie, de pensée et de société pour tous les hommes.

- Le *Notre Père* est une prière de développement intégral de la personne humaine. Il ne s'agit pas seulement du matériel, mais de tout ce qui contribue à l'épanouissement total de l'homme. Nous sommes invités à nous engager à fond pour que tout homme et tout l'Homme ait la vie et qu'il l'ait en abondance (cf. *Jn* 10,10). A ce niveau, l'inculturation est une partie essentielle du développement. Un développement ou une civilisation technologique, sans culture, mène inévitablement à la mort. Quand l'Africain prie pour le pain quotidien, il doit prier pour qu'il puisse obtenir ce pain et le consommer dans une atmosphère qui respecte sa dignité d'homme et d'Africain. C'est dans cette mesure qu'il contribuera à hâter le Royaume de Dieu, tout en demandant dans le *Notre Père* : « Que ton Règne arrive ! »

- Le *Notre Père* est une prière de la palabre et de la réconciliation. La prière apprise du Seigneur fait de nous une même famille où les conflits ne sont pas exclus. Mais, à la manière de la famille africaine,

les conflits sont réglés par la palabre familiale suivie de la réconciliation de tous les membres. Cette pratique doit, *a fortiori*, être celle de l'Eglise-famille, fondée sur le Christ qui a fait la paix par le sang de sa croix. Dans l'Afrique d'aujourd'hui faite de génocides et d'oppressions en tout genre, on risque de se laisser guider par le sentiment de rancune et de vengeance (chose parfaitement compréhensible du point de vue humain), mais il s'agit de s'imprégner plutôt de l'esprit du Christ et de demander constamment à Dieu : « Pardonne-nous nos offenses, comme nous-mêmes pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous permets pas de succomber à la tentation de nous venger et de tomber dans un nouveau génocide. » C'est en priant dans cet esprit et en mettant les paroles du *Notre Père* en pratique que nous construirons une Afrique belle et habitable. Il s'agira d'une Afrique qui renforcera sa tradition d'hospitalité envers tous les hommes, quelles que soient leur origine, leur race et la couleur de leur peau.

- Mais une Afrique qui prie selon l'esprit du Christ doit aussi avoir le courage de dénoncer les maux qui se perpétuent sur le continent et l'exploitation dont sont victimes tant d'hommes et de femmes de la part des riches et des politiciens africains, mais aussi de la part des puissances étrangères qui semblent prendre plaisir à maintenir l'Afrique assujettie à tous les niveaux. Cet assujettissement tient aussi captif le Règne de Dieu qui ne pourra pas se réaliser tant que cette situation perdure, car « ventre affamé n'a pas d'oreille ». Cela signifie que l'écoute de l'Evangile suppose d'abord un certain bien-être matériel, mais aussi un contexte favorable où la personne humaine se sent prise au sérieux et traitée en être humain.

- Ces quelques considérations ne prétendent nullement épuiser l'enseignement qu'on peut tirer de la prière du *Notre Père*. Il s'agit d'une prière extrêmement féconde et dont l'approfondissement peut nous conduire de découverte en découverte. Les considérations auxquelles nous nous sommes livré au cours de cet exposé ont pour seul but d'inciter à prier le *Notre Père* en y accordant plus d'attention et à ne pas se limiter à la seule récitation, mais à tendre toujours vers l'idéal en traduisant en pratique ce que les lèvres ont prononcé.

La paternité spirituelle

Michel BUREAU s.j. *

Pour les chrétiens, il est usuel de faire remonter la direction spirituelle et l'obéissance à un père spirituel aux Pères du Désert. Il serait plus juste de commencer par s'ouvrir à ce qui se vivait hors du monde judéo-chrétien. L'antiquité gréco-romaine n'ignore ni la méditation ni l'examen de conscience, qui faisaient partie du règlement des pythagoriciens¹ et auxquels on pourrait rattacher les exhortations morales. Pour Socrate, la sagesse contemplative est une fin digne d'être recherchée pour elle-même. La volonté d'enseigner et de faire progresser se trouve chez Epicure, Plutarque, Sénèque, Marc-Aurèle, pour ne citer que les plus importants des stoïciens. Socrate n'a jamais prétendu enseigner, mais il voulait être utile, faire du bien. Le sens des vraies valeurs, ce primat de l'âme et du bien propre, la préoccupation impérieuse du progrès moral, voilà ce que Socrate veut avant tout inculquer à ses disciples.

* Manrèse, Clamart. A publié chez Vie Chrétienne *L'appel à naître* (1976) et *Pèlerin* ¹ (2002), et au Cerf. *Prier en marchant* (2002).

1. *Dictionnaire de Spiritualité*, art « Direction spirituelle », t III, Beauchesne, 1957

La direction spirituelle, chez les chrétiens orientaux, sera proche de cette position d'enseignement de maître à disciples. Même si elle a connu des acceptions plus larges (conférences et autres enseignements), il faut réserver son emploi aux relations individuelles entre un maître et un disciple désireux de profiter de sa science et de son expérience.

Le vocabulaire a évolué. On a utilisé le terme de *père*, de *père spirituel*, de maître (*didascalos*) avec le double sens de celui qui enseigne et de celui qui a autorité. Le *Dictionnaire de spiritualité* cite une dizaine de ces noms. Le seul qui désigne tout et met en relief l'essentiel est celui de *père*, avec ou sans le qualificatif de *spirituel*. L'époque moderne a employé le terme de *directeur spirituel* avec son corrélatif de *dirigé*. Dans l'Eglise d'Occident, les directoires de vie spirituelle n'ont pas manqué, donnant des lignes de conduite, des conseils, des directives particulières ou générales. Sans doute à cause d'expériences malheureuses et aussi du rapprochement inconscient avec l'épithète *directif*, le terme de directeur spirituel fut peu à peu abandonné pour retrouver l'expression plus ancienne de *père spirituel*. Les générations récentes ont jugé le terme vieillot ou peut-être trop connoté de paternalisme et lui ont préféré le terme d'*accompagnateur*. Une des difficultés de ce mot est qu'il a perdu sa référence à la tradition de la chrétienté, et qu'il s'est étendu à quasiment tous les domaines de la vie familiale et sociale. On parle d'accompagner les enfants à l'école, d'accompagner des mourants dans une unité de soins palliatifs, d'accompagner des chômeurs dans une recherche d'emploi, d'accompagner quelqu'un au train ou à l'avion.

Les douleurs de l'enfantement

Malgré les analogies, la direction spirituelle garde ses traits propres qui la distinguent de tout ce qui n'est pas elle. Le *père spirituel* n'est pas un rabbi qui explique la Thora, ni un mufti, ni un casuiste aidant à résoudre des problèmes de morale. Il est *père*. Pour comprendre son rôle, il faut se référer au sens chrétien du terme. Dès l'origine du christianisme, seul Dieu est Père, et nous, nous sommes ses enfants, de par l'Esprit Saint. Esprit de paternité et Esprit filial. Esprit qui nous sanctifie en nous constituant fils de Dieu et nous fait dire : « Abba, Père. » Paul n'hésite pas à affirmer : « Tous, vous êtes, par la foi, fils de Dieu en Jésus Christ », pour nous ouvrir à ce que peut être la paternité spirituelle. Il va même jusqu'à écrire un peu plus loin : « Mes petits enfants que, dans la douleur, j'enfante à nouveau jusqu'à ce que le Christ soit

formé en vous » (Ga 3,26 ; 4,6.19). Il sait que c'est là le fait d'une paternité réelle, d'une paternité qui emprunte ici les traits maternels de l'enfantement, paternité et maternité spirituelles manifestant deux dimensions complémentaires de leur participation active à l'unique paternité divine : « Je fléchis les genoux en présence du Père, de qui toute paternité, au ciel et sur la terre, tire son nom. Qu'il daigne, selon la richesse de sa gloire, vous armer de puissance par son Esprit pour que se fortifie en vous l'homme intérieur. Que le Christ habite en vos cœurs par la foi et que vous soyez enracinés, fondés dans l'amour » (Ep 3,14-15). Toute paternité, toute maternité, même dans l'ordre naturel, toute paternité spirituelle surtout, ne peuvent se réclamer de ce nom que par référence au Père de notre Seigneur Jésus Christ. Même si, dans la suite du texte, on n'utilise que le mot de paternité, il est clair qu'il inclut toujours cette double dimension et son expression humaine par des femmes aussi bien que par des hommes.

Cette citation nous permet de pointer un élément important de la paternité que l'on peut facilement oublier. Paul n'hésite pas à dire : « Mes petits enfants que *j'enfante dans la douleur*. » La fécondité spirituelle ne va donc pas sans douleur, ce qui permet de prendre en compte l'expérience humaine à laquelle Jésus lui-même fera référence dans le discours après la Cène : « La femme sur le point d'accoucher s'attriste parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à un enfant, elle ne se souvient plus de ses douleurs » (Jn 16,11). La réalité de la filiation divine et de l'engendrement à la vie de l'Esprit ne peut échapper à la souffrance. Jésus lui-même en fit l'expérience : « Tout Fils qu'il était, il apprit de ce qu'il souffrit l'obéissance » (He 5,8). Jésus devient pleinement Fils lorsqu'il se remet pleinement au Père : « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Lc 22,42). Ne peut-on dire que, dans ce renoncement d'apparence mortifère, le Fils est constitué fils par son obéissance et que cette obéissance révèle le Père ? Un Père qui accepte que son Fils devenu homme se remette pleinement à Lui, à l'inverse du premier Adam, et se réconcilie ainsi toute l'humanité dans (par) le corps de son Fils. D'une certaine manière, l'engendrement spirituel, avec ses deux aspects inséparables de filiation et de paternité, est l'enjeu de ce que nous appelons l'*agonie de Gethsémani*. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la suite de la Passion. Un retraitant faisait remarquer : « Le silence de Jésus est assourdissant ! » Lui seul est calme, silencieux, au milieu d'un déchaînement de mensonges, de violence et de haine. Jésus vivant sa passion révèle l'Esprit à l'œuvre en lui.

L'eau et le sang qui coulent du côté de Jésus en croix peuvent s'expliquer naturellement. Selon une tradition rabbinique, l'homme est composé d'eau et de sang, l'effusion de ces deux éléments marquait la réalité de la mort. L'apôtre Jean considère ce fait comme un signe du don de l'Esprit : Eau — Esprit, Sang — Vie éternelle. Plusieurs commentateurs y voient une perspective symbolique sacramentaire : eau — baptême, sang — eucharistie. D'autres y voient la naissance de l'Eglise, Nouvelle Eve née du côté ouvert du Nouvel Adam. Quelle que soit la lecture faite, il est clair que, grâce à la mort du Christ, la vie est passée et que la fécondité spirituelle ne saurait éviter le passage par la mort. « Le disciple n'étant pas au-dessus du maître » (Mt 10,24), il semble assez logique que celui qui est appelé à transmettre la vie, comme Paul le fit, ne pourra le faire qu'en consentant, comme Paul, à souffrir les douleurs de l'enfantement.

L'expérience de Paul

Pour progresser dans notre compréhension de la paternité spirituelle, il nous sera effectivement utile de suivre les expressions utilisées par Paul pour rendre compte de son expérience. Non seulement il parle des douleurs de l'enfantement, mais il revendique sa paternité : « Ce n'est pas pour vous confondre que j'écris cela ; c'est pour vous avertir comme des enfants bien-aimés. Auriez-vous en effet des milliers de pédagogues dans le Christ que vous n'avez pas plusieurs pères ; car c'est moi qui, par l'Evangile, vous ai engendrés dans le Christ Jésus » (1 Co 4,14-15). De cette situation, Paul ne tire aucune fierté : « Je suis le moindre des apôtres ; je ne mérite pas d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. C'est par grâce que je suis ce que je suis » (15,9-10).

Cette distinction entre les pédagogues et le père met en lumière des rôles différents. Elle vient en conclusion de deux chapitres où Paul veut mettre fin aux querelles qui divisent l'Eglise de Corinthe en factions rivales, l'une se réclamant de Paul, l'autre d'Apollos, l'autre de Képhas, l'autre du Christ, etc. Paul commence par écrire : « Qu'est-ce donc qu'Apollos ? Et qu'est-ce que Paul ? Des serviteurs par qui vous avez embrassé la foi et chacun d'eux selon ce que le Seigneur lui a donné. Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé, mais c'est Dieu qui donnait la croissance. Ainsi donc, ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance. » Ce faisant, il ramène à l'essentiel en précisant le rôle des hommes, « des serviteurs par qui vous avez été amenés à la foi » et le rôle unique de Dieu : lui

seul est le fondement, donne la croissance. Il précise même un peu plus loin : « De fondement, nul ne peut en poser un autre que celui qui est en place : Jésus Christ » (1 Co 3,5-7,11).

La distinction ainsi faite permet de ne pas confondre la paternité spirituelle qui pose un fondement (par l'Évangile), a le souci de la croissance (dans le Christ), et le pédagogue qui arrose. La paternité est un don reçu selon ce que « le Seigneur a accordé » (1 Co 3,6). De toute façon, c'est Dieu qui donne naissance et fait croître. Chaque chrétien peut bien avoir au cours de sa vie de multiples pédagogues, de multiples relais de sa foi : sa famille, le catéchisme, les aumôneries ou les accompagnateurs qui l'auront aidé dans sa relation à Dieu. Heureux est-il s'il lui est donné un père, une mère : tel homme ou telle femme, religieux ou laïc, qui aura été pour lui (pour elle) l'occasion de trouver sa dimension propre et sa structure personnelle dans le Christ.

Père et pédagogues

Saint Augustin, dans son commentaire de la *Lettre aux Galates*², nous fait entrer dans une autre logique qui permet de mieux saisir le sens de la paternité spirituelle :

« Les hommes sont conçus par leur mère pour être formés, et c'est lorsqu'ils sont formés qu'ils sont enfantés pour naître. On peut donc être troublé par la parole rappelée plus haut : "Vous que j'enfante à nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous." Il les "enfante à nouveau" à cause des dangers de déviation dont il les voit agités. Souci à cause duquel il emploie la comparaison de l'enfantement, ce souci pourra durer "jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'état d'adultes, à la taille du Christ dans sa plénitude, pour qu'ils ne soient plus ballottés à tout vent de doctrine" (Ga 4,19 ; Ep 4,14). »

Il ne s'agit pas uniquement d'engendrement ou de naissance, mais de formation, au sens fort du terme. Formation qu'Augustin va expliquer un peu plus loin en disant :

« Ce n'est donc pas en vue du début de leur foi, par lequel ils étaient déjà nés, mais en vue de leur force et de leur perfection qu'il [Paul] a dit : "Vous que j'enfante à nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous" (Ga 4,19). »

Essayons, à partir de ce commentaire d'Augustin, de mieux saisir l'expérience qui peut être faite aujourd'hui. Beaucoup « naissent » à la

2. PL 35, 2131-2132

vie chrétienne par le baptême reçu enfant dans une famille croyante ; d'autres découvrent la foi au cours de leur existence et demandent le baptême. Il s'agit là d'une naissance à la vie chrétienne, sans que l'on puisse pour autant parler de *paternité spirituelle*. Comme indiqué plus haut, le fondement de la paternité spirituelle et le titre de *père spirituel* doivent être réservés à l'homme ou la femme, prêtre ou laïque, qui permet à un chrétien que le Christ soit formé en lui « jusqu'à ce qu'il parvienne à l'état adulte, à la taille du Christ dans sa plénitude, pour qu'il ne soit plus ballotté par tout vent de doctrine » (Ep 4,14). La paternité a pour objectif la formation, la fermeté qui permet de prendre toute sa stature, de parvenir à la taille du Christ. Tout le reste ressortit de l'accompagnement. Un fruit de la paternité est la stabilité (ne plus « être ballotté par tout vent de doctrine »). Cette stabilité vaut pour les décisions à prendre, où peuvent se montrer cette fermeté dans cette décision et la prise de parole qui furent celles de Jésus lors de sa vie publique. La liberté qui a permis à Jésus de s'affirmer pour ce qu'il était et, quand il le fallut, de se remettre complètement au Père. On pourrait citer beaucoup d'autres fruits qui se caractérisent tous par cette double attitude : exister de toute sa taille d'homme et en même temps se remettre comme fils, c'est-à-dire sans s'approprier ce qui a été donné. Beaucoup de chrétiens, faute d'avoir rencontré dans leur vie un tel « père », risquent de rester des enfants, au sens paulinien du terme : des hommes charnels.

La paternité de Paul s'exerce de deux manières. D'abord en annonçant la Parole pour permettre à tous de se convertir, et ensuite, une fois qu'ils ont été baptisés (par un autre), en étant attentif à leur croissance, à leur formation. Reprenons la phrase déjà citée : « Quand vous auriez dix mille pédagogues, vous n'avez pas plusieurs pères. C'est moi qui, par l'Evangile, vous ai engendrés en Jésus Christ. Je vous exhorte donc : soyez mes imitateurs » (1 Co 4,15-16). Sa joie est de les avoir engendrés, ou plutôt de leur avoir permis d'accéder à la foi par l'annonce de l'Evangile. Mais il veut plus pour eux, il veut qu'ils deviennent des hommes spirituels qui trouvent leur pleine stature dans le Christ. La paternité spirituelle ne saurait se satisfaire de l'engendrement, elle aspire à la croissance jusqu'à l'état adulte.

Lorsque Paul invite les Corinthiens à devenir ses « imitateurs », il ne s'agit pas d'un orgueil monstrueux ou d'une paranoïa spirituelle, mais de l'énoncé d'une évidence. La condition essentielle pour devenir père spirituel d'autrui, c'est d'abord d'être devenu spirituel soi-même. Paul s'en explique : « Vous avez appris, je pense, comment

Dieu m'a dispensé la grâce qu'il m'a confiée pour vous, m'accordant par révélation la connaissance du Mystère ; à me lire, vous pouvez vous rendre compte de l'intelligence que j'ai du mystère du Christ. (...) De cet Evangile, je suis devenu ministre par le don de la grâce que Dieu m'a confiée en y déployant sa puissance, à moi, le moindre de tous les saints a été confiée cette grâce-là, d'annoncer aux païens l'insondable richesse du Christ » (Ep 3,2-4 et 7-8). Loin de chercher à composer une secte d'adorateurs ou à provoquer les louanges des auditeurs, il cherche uniquement leur pleine croissance dans le Christ.

Une conclusion s'impose : la fonction de père spirituel est une fonction instrumentale. Celui-ci doit être suffisamment habité par le Christ pour se faire lui-même instrument de l'Esprit. Sans cela, il ne peut être conscient de l'œuvre à laquelle il collabore : permettre à une âme de se laisser habiter pleinement par l'Esprit. Pour être fidèle à sa fonction de père spirituel, l'instrument doit se tenir constamment sous la motion de l'acteur principal. On a beaucoup parlé de l'« indifférence » de l'accompagnateur. En fait, ce n'est rien d'autre qu'une invitation à retrouver la place de père pour permettre à l'Esprit d'œuvrer dans une âme. On ne peut être père selon l'Esprit sans revivre constamment pour soi-même : « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Lc 22,42).

Le nom de *père spirituel* inclut un certain nombre de fonctions qui caractérisent cette appellation : guide, conseiller, éducateur, thérapeute. Autant d'aspects d'une même réalité : aider au développement de la vie, c'est-à-dire de l'âme. Pour le dire autrement, à l'aide du langage d'un psychanalyste : « Est père celui qui aide quelqu'un à devenir sujet de sa propre vie », ce qui, pour Paul, équivalait à la croissance dans le Christ. Faire ainsi, c'est sortir de la magie ou du rapport à un Dieu tout-puissant et dictateur, pour entrer dans la lente croissance de tout individu humain. Origène exprimait magnifiquement cette croissance spirituelle :

« Heureux qui est sans cesse engendré de Dieu. Car je ne dirai pas que le juste est né une fois de Dieu, mais qu'il naît de lui toujours en chacune de ses bonnes œuvres. En chacune d'elles, Dieu engendre le juste. De même que Dieu le Père engendre son Verbe éternellement, ainsi toi aussi, si tu as l'esprit de filiation, Dieu t'engendre en lui par chacune de tes œuvres, par chacune de tes réflexions, et engendré de la sorte, tu nais perpétuellement fils de Dieu dans le Christ Jésus »³.

Au début des années 60, un religieux, de retour en France après un séjour de vingt mois dans l'Algérie en guerre, se retrouve quelque peu « encombré » par tout ce qu'il a fait, entendu, par tout ce dont il a été témoin. Par chance, il trouve sur son chemin un autre religieux qui l'écoute longuement et à plusieurs reprises. Par cette prise de parole et cette écoute, il fait l'expérience que sa vie n'est pas l'échec qu'il redoutait, mais qu'il est appelé à une conversion de fond : se recevoir de Dieu dans l'état qui est le sien, réentendre son appel malgré tout ce vécu, au lieu de vouloir se présenter devant lui avec sa belle générosité, maintenant en miettes. Cette expérience d'avoir été écouté au retour de cette « épreuve » fut déterminante pour le reste de sa vie. Elle a radicalement changé son rapport à Dieu, aux hommes et à lui-même. Il a pu entrer dans une relation plus vraie avec le Seigneur, être ordonné et éprouver les joies du ministère apostolique, témoigner d'un certain nombre de fruits dus à la grâce de Dieu qui passait par lui.

La vérité de ce qu'il avait vécu et reçu dans cette relation lui fut révélée quelques années plus tard. En revoyant ce religieux avec lequel il avait toujours gardé contact, il s'essaie à lui dire tout ce qu'il lui doit, toute la transformation opérée en lui par son écoute à cette époque. A son grand étonnement, son *père* lui avoue qu'il ne se souvient de rien ! Cela s'était fait, voilà tout. Cette absence de souvenir signait l'œuvre de Dieu.

Le cinéma en quête de père

Joseph MARTY *

Être père ne va pas de soi. On le devient au fil du temps, et c'est un don. Un don de la femme qui reconnaît l'homme comme père, un don de l'enfant qui reconnaît son père dans cet homme. Don parfois difficile, voire impossible, à offrir ou à accueillir, car la relation d'engendrement concerne le père, la mère et l'enfant. Et il y a aussi des pères spirituels et adoptifs qui, sans passer par la chair, révèlent le sens de la paternité. Et des pères indignes, sans parole, qui tuent la vie. De cette constellation de figures paternelles, le cinéma joue avec plus ou moins de bonheur et de lucidité.

Chacun croit savoir ce qu'est le père, puisqu'il en a un, même sans le connaître. Mais père, mère et enfant doivent passer par la reconnaissance. De même que le père reconnaît l'enfant, l'enfant et la mère doivent reconnaître le père. Reconnaissance qui, beaucoup plus qu'une démarche d'identité, est une affaire de cœur, de remerciement, de foi.

Le père transmet la vie, il n'en est pas le maître. Il indique l'origine, mais il ne l'est pas. L'exemple d'Abraham est fondateur. Pour être

* Institut catholique de Toulouse A récemment publié *Ingmar Bergman, une poétique du désir* (Cerf, 1991) et *André Delvaux* (avec H. Agel, *L'Âge d'Homme*, 1996)

« père d'une multitude », il dut passer par le sacrifice de son propre cœur, et non du corps de son fils Isaac. A l'opposé, Staline n'est le « petit père du peuple » que pour mieux assouvir son orgueil sanguinaire. Le père éduque et élève. Il enrachine dans la Loi pour parler, aimer, vivre en homme ; ne pas s'y soumettre, c'est laisser le mensonge détruire l'humanité.

La célèbre trilogie de Pagnol : *Marius* (Alexander Korda, 1931), *Fanny* (Marc Allégret, 1932) et *César* (Marcel Pagnol, 1936), présente cela avec humour et sagesse. Marius, père sans le vouloir et sans le savoir, le deviendra après la mort du père adoptif. Quand il apprend qu'il a un fils, à la fin de *Fanny*, son père, César, dit ce qu'est un père :

« *César* : Cet enfant, quand il est venu au monde, il pesait quatre kilos. Quatre kilos de la chair de sa mère. Maintenant, il pèse neuf kilos. Et ces cinq kilos de plus, tu sais ce que c'est ? C'est de l'amour. Pourtant, c'est léger, l'amour. Il en faut pour faire cinq kilos ! Moi, j'ai donné ma part. Elle aussi. Mais celui qui en a donné le plus, c'est Panisse. Et toi, qu'est-ce que tu lui as donné ?

Marius : La vie.

César : Les chiens aussi donnent la vie. Non, Marius, cet enfant, tu ne l'as pas voulu. Ce que tu as voulu, c'est ton plaisir. La vie, tu ne la lui as pas donnée : il te l'a prise. Ce n'est pas pareil.

Marius : Mais qui c'est, le père : celui qui a donné la vie ou celui qui a payé les biberons ?

César : Le père, c'est celui qui aime. »

Le père accompagne la mère pour appeler l'enfant à grandir en humanité. Parfois, il apporte la mort comme Chronos, le dieu Temps qui dévore ses fils, Laïos père d'Œdipe, le père de Jephté ou d'Iphigénie. Le cinéma réveille ces figures fascinantes et terrifiantes et en fait des images. Il en présente aussi de plus humbles, riches en tendresse et joie de vivre. Mais ces images sont toujours à interpréter.

Les recherches de la reconnaissance

La reconnaissance n'est pas évidente : elle appelle la recherche, sous plusieurs visages.

■ La mère recherche le père.

• *La Marquise d'O.* (1976) est tirée d'une nouvelle de Kleist d'après un événement véritable, et Eric Rohmer en fait avec beaucoup d'hu-

mour un conte moral. Une jeune veuve est enceinte sans savoir comment. Rejetée par sa famille, elle publie une annonce priant le père de se faire connaître. Avec horreur, elle découvre l'officier qui l'a sauvée d'un viol. Elle le prenait pour un ange, désormais il est diable et elle refuse de vivre avec lui, même mariée. Après le baptême du bébé, elle se réconcilie avec elle-même et avec son séducteur qu'elle désirait, sans oser se l'avouer. Si l'anecdote fait sourire, les questions posées sur la génération, l'origine de la vie, les forces obscures qui font agir... sont profondes. L'enfant est conçu alors que la femme a perdu connaissance ! Les illusions du savoir sont bousculées devant les mystères du corps et du cœur. Qui est vraiment le père de l'enfant ? La femme doit faire un travail intérieur pour accepter que ce père soit autre que celui de ses rêves et devienne vraiment son époux.

- Dans *Conte d'hiver* (1992), également de Rohmer, une jeune femme perd l'adresse de son amour de vacances dont elle attend un enfant. Ses nouveaux compagnons, patients, l'aident dans ses vaines recherches. Mais elle ne désespère pas et parle de son père à la petite qui a sa photo. Un moment de grâce dans une église, près de la crèche, et une forte émotion, au spectacle du *Conte d'hiver* de Shakespeare, renforcent sa certitude de retrouver celui qu'elle aime comme quelqu'un revenant de chez les morts. Et le miracle aura lieu, cadeau de Noël. Le père est l'amant que la femme trouve aux feux de l'été, perd par négligence et retrouve dans le froid de l'hiver, comme un don espéré. Il est celui qui se donne à reconnaître dans l'épreuve du « temps du désir » (Denis Vasse).

■ Le père recherche son fils et la mère.

- *Paris, Texas* (Wim Wenders, 1984) est la quête d'un homme amnésique qui retrouve son frère, puis son fils de huit ans élevé par lui, enfin la mère de l'enfant. Recherche d'une famille perdue, de la mémoire égarée, de la parole... Il confie le fils à sa mère et repart vers l'inconnu.

■ Le fils recherche son père.

- *La Stratégie de l'araignée* (Bernardo Bertolucci, 1970). Trente ans après la mort de son père, victime héroïque du fascisme, un fils découvre le mensonge qui a fabriqué de faux martyrs pour servir la lutte antifasciste. La vérité est moins belle que la légende, et le père est loin d'être un héros. Mais le fils, sans illusion, gardera le silence.

■ L'enfant reconnaît le père et l'enfante.

- *Le Voleur de bicyclette* (Vittorio De Sica, 1948). A peine embauché, un chômeur se fait voler son indispensable bicyclette. Il la recherche en vain avec son fils et, désespéré, en vole une. Il se fait prendre sous les yeux de son fils qui court à son aide et lui vaut de ne pas être arrêté. Honteux, il pleure et son fils lui donne la main. De son enfant, le père reçoit la force de vivre dans une nouvelle confiance. Rencontre d'un père humilié qui se laisse aimer avec un fils qui découvre qu'un homme, avec ses faiblesses, reste un père aimant.

- *La Source* (Ingmar Bergman, 1960). Révolté du viol et de l'assassinat de sa fille, un père massacre les criminels, y compris leur jeune frère, témoin innocent. Avec le meurtre de sa fille et sa propre fureur vengeresse, il n'est plus l'homme juste, vierge du sang versé, qu'il croyait être. Il implore Dieu, et le don du pardon le réconcilie. Apaisé, il relève le cadavre, et de la terre jaillit une source vive. Il y reconnaît le don de Dieu qui confirme que la paix coule dans son cœur assassin. En perdant dramatiquement sa virginité, la fille fait perdre à son père la virginité qu'il est bon d'abandonner : se croire incapable de péché mortel, de donner la mort. Et la fille engendre le père dans la demande de pardon par une bouleversante communion des saints.

- *La fille du puisatier* (Marcel Pagnol, 1940) attend un enfant hors mariage et l'homme a disparu à cause de la guerre. Le père chasse celle qui a fauté. Mais, en le faisant devenir grand-père, elle parviendra à l'enfanter spirituellement et à ouvrir des chemins de réconciliation.

■ Le père réconcilié permet à son fils d'être père.

- Par une relecture personnelle de sa vie, et grâce à sa belle-fille enceinte, le vieillard des *Fraises sauvages* (I. Bergman, 1957), qui fête son jubilé de doctorat en médecine, réveille ses forces vives. Il donne un nouveau sens à sa vie de fils, d'époux et de père. Il se réconcilie avec l'enfant et l'adolescent qu'il a été, avec ses parents, avec sa fiancée qui l'a trahi, avec son propre fils qui a du mal à être père, et qui, réconcilié à son tour, accueille l'enfant qu'il refusait. Pour être père, il faut d'abord accepter d'être fils : c'est dans l'unique don de la vie que les générations se pardonnent.

La non-reconnaissance

Un père qui ne reconnaît pas son enfant comme tel, qui l'oublie, le rejette ou en fait un objet (de violence, de mépris, de jouissance, de

succès...), verrouille la parole de vie. Si le cœur n'est pas converti dans la reconnaissance, il est perverti dans la méconnaissance.

■ Père absent, violent, pervers.

- Apparaissent aussi sur les écrans des pères indignes (*Fanny et Alexandre*, Ingmar Bergman, 1983) ou incestueux (*Festen*, Thomas Vinterberg ; *Classe de neige*, Claude Miller ; *Ceux qui m'aiment prendront le train*, Patrice Chéreau — tous de 1998). Blessures et hontes secrètes osent se dire, mais il faut beaucoup de pudeur pour dénoncer sans complaisance.

- *Tout sur ma mère* (Pedro Almodovar, 1999) clame la dramatique absence de père dans un monde d'homosexuels et de travestis, assoifés de tendresse et en quête d'identité.

- La mère est absente de *La Promesse* (1996) des frères Dardenne, et le père demande à son fils de ne plus l'appeler *papa*. La filiation s'efface pour une association de truands qui exploite des clandestins. L'un d'eux, grièvement blessé, fait promettre au jeune de s'occuper de sa femme et du bébé, alors que le père le laisse mourir. L'adolescent tiendra sa promesse, s'affrontant à son père et le fuyant. Mais, par la parole donnée au mourant, l'adolescent trouve un père symbolique qui en fait un homme responsable.

- *Citizen Kane* (Orson Welles, 1940) est la vie d'un homme riche mais sans amour. Enfant, sa mère l'a enlevé à la violence du père pour le confier à un banquier. Dès lors, l'argent prendra la place de la parole et de l'autorité. « Mais l'argent ne peut rendre père. En plaçant si clairement l'Argent à la place du Père, Welles offre une merveilleuse parabole sur l'énigme de la paternité » (Michel Farin).

- *Belle* (André Delvaux, 1973) est une plongée dans la vie imaginaire d'un père qui découvre, avec le mariage de sa fille, que celle-ci aurait pu être son amante. Il glisse vers le froid de l'hiver et de la mort.

Autres chemins de paternité

Dans ces itinéraires, eux aussi imparfaits, des prises de conscience provoquent des changements bénéfiques.

■ Père d'une œuvre d'art.

- *L'éternité et un jour* (Théo Angelopoulos, 1998) présente un vieux père qui se sait aux portes de la mort. La passion d'écrire et d'être père d'une œuvre lui a fait gâcher sa vraie paternité. Partant pour l'hôpital,

il sauve un petit immigré : alors, le vieillard et l'enfant se protègent et se rassurent. Ils se donnent d'espérer, et le poète n'écrit plus ses rêves mais vit un ultime acte d'amour.

- *Comme en un miroir* (I. Bergman, 1961) met en scène un père écrivain, veuf et très absent, rendant visite à son fils et à sa fille mariée et malade mentale. Pris par l'écriture, le père a oublié de parler la tendresse et les enfants le lui font comprendre. La fille devra être hospitalisée, et père et fils se rencontreront en vérité. Malgré la grande violence des rapports familiaux, les derniers mots ouvrent sur l'espoir qu'engendre la parole. Le fils dit avec reconnaissance : « Papa m'a parlé. »

■ Père adoptif.

- *Le Kid* (Charles Chaplin, 1921) est le bébé abandonné que Charlot vagabond recueille par hasard. Père célibataire et adoptif génial, il conjugue des sentiments paternels et maternels pour l'élever avec tendresse et joie. C'est un poème d'amour prouvant que la paternité dépasse les liens du sang et les injustices sociales.

- *Le Fils du désert* (John Ford, 1948) montre trois hommes qui, après un hold-up, s'enfuient dans le désert traqués par le shérif. Ils aident une femme mourante à accoucher et lui promettent de s'occuper de l'enfant. Deux donneront leur vie pour le bébé. Et le dernier, à bout de forces, le porte à la ville — New-Jerusalem, le soir de Noël ! — où il s'engage à l'élever, après avoir purgé sa peine.

■ Pères étranges mais parlant à leur fils.

- Dans le couple en crise et sans enfant de *La Chatte sur un toit brûlant* (Richard Brooks, 1958), le mari accueille son père très malade et son frère avide de l'héritage. L'homme sans enfant parle en vérité avec son père dans une rencontre violente mais pleine de tendresse. Dans la cave, il lui dit qu'il est temps de parler pour vivre et s'aimer, car sa mort approche. Père et fils renaissent et l'hypocrisie du frère éclate. Alors, le fils peut devenir père et combler son épouse.

- *Le Voyage* (Fernando Ezequiel Solanas, 1992) présente un fils qui, à l'heure du bac, quitte sa mère remariée. Il part rechercher son père exilé pour trouver du travail. Mais il lui a écrit qu'il l'aime et l'attend. Alors le fils fait l'apprentissage de la vie, motivé par la quête du père et les personnages dessinés par son père dans la BD qu'il lui a laissée. Quand il embrasse son père, il a mieux appris à être fils et frère.

Impasses et ouvertures vers le Dieu Père

Jésus lui-même, en parlant de Dieu, nous apprend à utiliser la figure du père comme métaphore de Celui qu'il nomme son propre Père et qu'il nous donne comme notre Père. Les faiblesses et les fermetures de certains pères peuvent occulter ce renvoi à l'origine dont ils sont une pâle mais indispensable image. D'autres y parviennent humblement.

- *Le Décalogue I*. « *Un seul Dieu tu adoreras* » (Krzysztof Kieslowski, 1988). Un père qui tente de tout expliquer et ne croit pas en Dieu communique sa passion de l'ordinateur à son jeune fils. La mère les a quittés et la tante a la foi. Après avoir calculé la résistance de la glace du lac, le père autorise son fils à y patiner. La glace cède et l'enfant se noie. L'ordinateur idolâtré (référence au titre et au premier Commandement) fait office de Dieu, Père tout-puissant : à trop s'y fier, on joue avec la mort. Désespéré, le père entre dans une église et renverse l'autel. Mais si la révolte le conduit dans l'église, ne serait-ce pas qu'il pressent que ce Père invérifiable scientifiquement peut entendre les larmes d'un père terrassé de douleur ?

- *Jésus de Montréal* (Denys Arcand, 1989). Au Canada, pour un sanctuaire catholique, une petite troupe de théâtre, dont le metteur en scène tient le rôle de Jésus, modernise une représentation de la Passion. Très vite, l'Evangile déborde du cadre institutionnel pour envahir en ville les lieux de la modernité et de la mondanité. La démarche est intéressante et a un aspect très séduisant. Trop peut-être ! Car le film, qui tient à montrer le côté sympathique de Jésus, l'oppose aux responsables d'Eglise contraints d'interdire le spectacle.

Ce nouveau Jésus ne fait aucune référence à son Père, se prend très au sérieux et, en refusant d'arrêter le spectacle, provoque l'accident dont il mourra. Or, Jésus Christ n'est mort ni d'accident ni de désobéissance. Le film, aux nombreuses et réelles qualités, rappelle qu'on ne joue pas la vie de Jésus et qu'on ne peut qu'en vivre. Mais le rapport de Jésus au Père étant occulté, l'Evangile s'en trouve édulcoré et le salut éliminé. Peut-être est-ce aussi le reflet d'une société où les pères deviennent de plus en plus inexistantes ? Paradoxalement, le seul appelé « père », et qui a le rôle ingrat de rappeler la loi, est le prêtre dont la vie privée laisse à désirer mais qui, malgré tout, exerce le rôle paternel. Il dit à sa manière que l'adhésion à Jésus, et donc la foi, ne passe pas par une séduction facile ou une manipulation qui aliène.

• *Le Festin de Babette* (Gabriel Axel, 1987). Babette s'est réfugiée, au Danemark, chez deux demoiselles qu'elle sert, ainsi que la petite communauté puritaine fondée par leur père pasteur, décédé. Jeunes, les deux filles avaient été courtisées, mais le père possessif les avait abusivement gardées. Femmes objets de son ministère — il disait qu'elles étaient ses deux mains —, elles voyaient partir les jeunes hommes auxquels elles n'avaient osé accorder leur amour pour ne pas déplaire au père, qui ne faisait jamais allusion à la mère, certainement décédée. Pour l'anniversaire du père, Babette offre un repas français, et les demoiselles, terrorisées, ôtent la photographie du père qui parfois emplissait l'écran. Alors, les deux sœurs, soudées comme des siamoises, prennent chacune leur véritable place. L'image mortifère et intériorisée du père est abandonnée. Le général, ancien amoureux, savoure les plats et les fait partager. Les langues se délient et goûtent. Le pardon et la tendresse s'expriment et les regrets s'effacent. Et les paroles du pasteur, qui disaient la vérité sans la faire, prennent corps. Bien tard, il devient père grâce au don de Babette, figure du don de Dieu.

• *Ordet* (*La Parole*) (Carl Theodor Dreyer, 1954). Deux pères de famille, opposés dans leur pratique chrétienne, refusent que leurs enfants s'épousent. Ils engendrent tension et violence. Le puritain Peter tient sa fille en cage. Borgen, riche veuf, a trois garçons et se veut libéral, mais il interdit à son dernier de se fiancer à la fille de Peter. Le film est une montée vers l'ouverture des cœurs, mise en parallèle avec le douloureux enfantement que vit la femme de l'ainé et où est visualisé le travail de la grâce. La jeune femme meurt après le bébé mort-né, et le père puritain se réconcilie en donnant sa fille. Alors la morte se lève au nom de Jésus.

L'art de Dreyer transfigure le mélodrame en faisant pénétrer dans un monde où rien n'est impossible à Dieu. La parabole montre des pères ennemis et orgueilleux perdre leurs rêves pour se donner leurs enfants. Et cette alliance, devant le cadavre de la mère, est un enfantement et une résurrection. En devenant les témoins de l'amour et de la vie qui se donnent, ces pères convertis deviennent figures du Père, source de toute paternité. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si *Ordet*, comme plusieurs des films signalés, illustrent le pardon. Donner et redonner la vie, pardonner, est bien la fonction paternelle par excellence, comme le chante la parabole du Père de l'Enfant prodigue (Lc 15,11-32).

Des artistes et des cinéastes nous rappellent que l'art tient aussi de l'engendrement. Ce qui ramène l'image à être fille. Comme le fils renvoie à son père, l'image renvoie à l'original et, plus exactement quand il s'agit de la vie, à l'origine. L'Evangile nous apprend à mettre des majuscules à ces mots de tous les jours qui font le septième art. Le Fils du Père éternel est son Image (1 Col 15) et sa Parole (Jn 1,1.14). Engendrer, c'est faire naître une image parlante, une parole charnelle et visible dans l'Histoire. Et c'est en même temps pardonner, redonner vie à la parole dans la chair. Pour tous, c'est la merveille de la vie. Sans toujours le savoir, le cinéma est aussi porteur de ce mystère.

Les Pères de l'Eglise : quelle paternité ?

Joseph MOINGT s.j. *

Ecrivant des admonestations sévères aux fidèles de Corinthe, l'apôtre Paul se défend de vouloir les humilier : il ne fait que leur donner des avertissements « comme à ses enfants bien-aimés ». En effet, poursuit-il, « auriez-vous des milliers de pédagogues en Christ, vous n'avez pas plusieurs pères : car c'est moi qui vous ai engendrés en Christ Jésus par l'Evangile » (1 Co 4,14-15). Là est l'origine du nom « Pères de l'Eglise », dont nous étudierons la signification et la fonction. Précisons d'abord le sens qu'il reçoit du contexte. Paul a appris que les chrétiens de cette communauté sont divisés en factions et se réclament, les uns des ministres qui les ont baptisés, les autres des docteurs qui les ont instruits ; moi, leur dit-il, je ne vous ai pas baptisés, je n'ai pas été envoyé pour cela, mais pour évangéliser, je n'ai pas non plus cherché à vous enseigner des doctrines savantes : rien d'autre que le « langage de la croix » (1,14-18) ; je me suis contenté de « planter », de « poser le fondement » sur lequel

* Théologien, Centre Sèvres, Paris A récemment publié chez Desclée de Brouwer : *Les trois visiteurs entretiens sur la Trinité* (avec M. Leboucher, 1999) et *La rémission des péchés* (2004), et au Cerf : *Dieu qui vient à l'homme I* (2002)

vosre foi reposera solidement, afin que vous apparteniez au Christ et que son Esprit habite en vous (3,8-16). L'Apôtre ne revendique donc pas une paternité d'ordre sacramental, ni hiérarchique, ni intellectuel ou théorique, mais de l'ordre de la foi, ou purement évangélique, qui consiste à communiquer la vraie « pensée de Christ » (2,16), et ainsi à faire naître le croyant à la vie selon l'Esprit du Christ et en lui.

Sur cette base, nous chercherons quelle sorte de paternité a été reconnue à ceux qui ont été appelés « Pères de l'Eglise », et de quelle manière nous pouvons l'honorer aujourd'hui, nous qui moissonnons les fruits de ce qu'ils ont « planté » jadis dans l'Eglise.

Au temps des plantations

Qu'ont-ils donc « planté » ? Nous pouvons répondre : d'abord l'intelligence des fondements de la foi, puis les rudiments du langage qui permet de la communiquer au monde. L'appellation « Pères de l'Eglise » recouvre une période naturellement ancienne et relativement restreinte de l'histoire de l'Eglise, dont les limites précises sont impossibles à fixer. Elle commence à être invoquée comme règle de foi au début des grands débats sur la sainte Trinité (1^{er} concile œcuménique : Nicée, 325), elle est définitivement consacrée comme autorité normative du discours théologique quand s'achève la formulation officielle de la doctrine sur le Christ (VI^e concile œcuménique : Constantinople III, 681) ; mais, entre ces deux termes (approximatifs), sa signification et son fonctionnement diffèrent : elle désigne au point de départ une tradition essentiellement orale et quasi anonyme, une « nuée de témoins », et sert à authentifier ce qui a été confié au « dépôt » de la foi, puis elle en vient peu à peu à désigner un répertoire d'écrivains « illustres », de docteurs unanimement « reconnus », et sert alors à fixer le langage compétent dans lequel la foi doit s'exprimer pour être correctement et identiquement comprise dans toutes les Eglises.

Quand on se demande si le Christ est « Fils de Dieu » par nature ou par simple ressemblance ou adoption, les évêques du monde entier se rassemblent et viennent témoigner de quelle façon cette vérité fondamentale de la foi a été transmise, reçue et comprise dans leurs Eglises depuis les temps les plus reculés : référence est faite globalement et anonymement à des successions d'évêques, de presbytres, de catéchètes, de prédicateurs, à tous ceux notamment qui expliquaient aux catéchumènes la foi dont ils allaient faire profession, en suite de quoi le concile de Nicée va insérer dans un symbole baptismal de foi

la précision que le Christ est « de même nature » que Dieu son Père. Un peu plus tard, on s'interroge s'il est permis de « coadorer » le Saint Esprit avec le Père et le Fils, c'est-à-dire si on doit reconnaître entre les trois une même dignité et un même lien de coexistence ; saint Basile, évêque de Césarée, fait alors appel à « la tradition des Pères », « tradition non écrite », précise-t-il, conservée dans le souvenir, la prédication, la prière, les célébrations sacramentelles, et particulièrement dans « la tradition du baptême » : dans la profession de foi au Père, au Fils et au Saint Esprit, qui interdit de les séparer l'un de l'autre sous peine de ne pas recevoir la grâce de la régénération et de l'adoption filiale. Basile ne se rapporte pas à des formules apprises par cœur, à des rites fixés par l'usage, mais à l'intelligence de ce qu'ils signifient, à « la tradition de la science de Dieu », dit-il encore, qui éclaire l'esprit et qui transmet la grâce de croire en même temps que la vraie pensée des Apôtres. De fait, c'est de la même façon qu'un saint Irénée, à la fin du II^e siècle, invoquait, au bénéfice des fidèles incapables de lire les Ecritures, « la tradition non écrite des Apôtres », telle qu'elle était conservée dans la prédication des Eglises et dans les règles et symboles de foi qu'ils leur avaient légués. La paternité des Pères de l'Eglise, ainsi comprise, concerne donc bien l'engendrement dans la vraie foi, au sens où en parlait saint Paul.

On pressent cependant que le Symbole de Nicée-Constantinople, même avec les précisions qui lui ont été ajoutées sous la caution de « la tradition des Pères », pose autant de questions qu'il en résout : en quel sens, par exemple, peut-on penser et en quels mots doit-on dire que Dieu est tout ensemble un et trine, ou le Christ Dieu et homme ? Ces questions se posent sur le plan de l'être, dont la philosophie étudie les concepts ; comme l'Ecriture n'y répond pas directement, elles ne pourront être résolues sans des argumentations délicates, dont les règles relèvent également de la raison philosophique ; mais les réponses proposées par les uns et les autres ne seront retenues par l'Eglise que si elles paraissent consonantes, inspirées par une même intelligence de la foi. Ainsi se fait jour une tradition, désormais écrite, non plus de Pères anonymes, mais de docteurs « illustres », le plus souvent d'évêques réputés pour leur zèle pastoral auquel s'ajoute la renommée de leurs écrits qui se répand bien au-delà des limites de leurs Eglises ; quand les conciles citent leurs écrits avec éloge et s'appuient sur eux pour élaborer les nouvelles explications et définitions dont la foi a besoin, alors ces Pères acquièrent une autorité personnelle, « consacrée », universelle, et la chaîne de tous ces témoins, qui

prennent la suite des Apôtres « pour édifier le corps du Christ », est identifiée à « la tradition de l'Eglise catholique, telle qu'elle a reçu l'Evangile d'une extrémité de la terre à l'autre » (Nicée II).

La paternité nommément reconnue à ces docteurs est toujours de l'ordre de la foi comme celle qu'on attribuait naguère à « la tradition non écrite des Pères » anonymes, mais elle a pris une nouvelle orientation et une plus grande extension : elle n'ambitionne plus seulement de dire aux fidèles ce qu'ils doivent croire, de fixer leurs regards sur les mystères de la révélation, de transmettre ce qu'elle avait reçu, mais elle pénètre dans le domaine de la raison philosophique pour en retirer les éléments et les instruments d'un nouveau savoir des choses de la foi et d'un nouveau langage pour les exprimer, différent de celui des Ecritures. La « tradition des Pères illustres » a engendré la foi à un discours de sagesse, qui n'est sans doute pas celui que saint Paul se flattait de parler (1 Co 2,6), mais qui s'est avéré nécessaire pour garder le « langage de la Croix » ouvert à la « sagesse de ce monde ».

Au temps des moissons

Et nous, aujourd'hui, quelle paternité sommes-nous disposés à reconnaître à nos Pères dans l'Eglise ? Quelques chrétiens, férus de théologie, découvrent l'un ou l'autre de leurs écrits avec ravissement, le plus grand nombre ignore leurs noms, jadis célèbres dans le monde chrétien tout entier, et ne connaît leur autorité que sous l'anonymat de « la tradition de l'Eglise catholique » ; et, si le mot « tradition » est devenu le cri de ralliement de groupes rétifs à l'*aggiornamento* préconisé par Vatican II, il reste pour la plupart des autres synonyme d'une autorité de type patriarcal et passéiste, « dépassée ». — A dépasser ? Peut-être, mais dans la ligne tracée par ces Pères : comme il en est pour tous les enfants à l'égard de leurs parents, nous avons, nous chrétiens de la modernité, à apprendre le bon usage, adulte, de nos Pères dans la foi. Ils nous ont légué l'exemple de la fidélité dans l'innovation : c'est à tenir ensemble ces deux bouts de la tradition que nous nous laisserons engendrer par eux à la liberté de la foi. Car ils ont eu l'audace de parler le langage de la sagesse de ce monde, dénoncé par l'Apôtre : là est la part de leur liberté et de leur inventivité ; mais ils l'ont fait sans rien retrancher des exigences du mystère de la Croix qu'ils ne cessaient de méditer dans l'Evangile : là se marque leur attachement à la foi, d'autant plus fidèle à « la tradition non écrite des

Apôtres » qu'ils cherchaient à l'exprimer dans un langage que la foi n'avait pas engendré mais que parlent tous ceux qui vont à la recherche de la vérité.

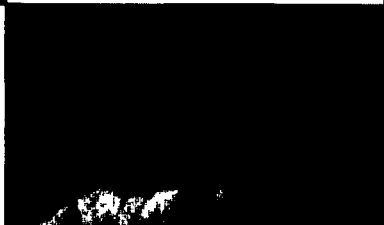
Il faudra d'abord apprendre à dire : « Je crois » là où l'on s'était habitué à dire un nonchalant : « Nous croyons », afin de passer d'une croyance reçue, purement répétitive, celle d'une collectivité et d'une coutume, à la vraie foi responsable qui assume ce qu'elle a reçu et y engage délibérément sa vie. Le passage du Nous au Je adulte (qui n'est pas le Moi-Moi du petit enfant) est rarement exempt d'un esprit d'indépendance, parfois de révolte, qui entend faire un tri dans l'héritage qui lui est remis avec la charge de le retransmettre : ainsi en va-t-il des crises d'adolescence, inévitables, pour que le fils (ou la fille) passant à l'âge adulte reconnaisse, avec la gratitude rétrospective signifiée par ce mot, ce qu'il doit à son père (à sa mère). La soumission prolongée à l'autorité parentale est source d'infantilisme, et c'est souvent quand il est à son tour en responsabilité d'enfant que le fils comprend le mieux ce que ses parents ont été et ont fait pour lui et ce qu'il devra être et faire à leur exemple vis-à-vis de ses enfants. Semblablement, le croyant qui se contenterait de répéter et de reproduire des croyances et des pratiques inculquées dans son enfance laisserait sa foi s'étioler et ne deviendrait jamais « majeur » ; par contre, quand il se trouve mis en demeure d'en répondre devant d'autres, éventuellement devant ses enfants, et qu'il entreprend le discernement critique de son héritage religieux, alors il découvre ce qui s'y est conservé de la « tradition des Apôtres » et éprouve la liberté d'esprit — la libération des idoles, l'affranchissement de la loi — dont il lui est redevable.

Alors aussi, ayant appris à dire « Je crois » — mais dans le fil d'une tradition et au sein d'une Eglise —, il redécouvre, autrement que par le passé, les vertus du « Nous croyons », à la façon dont les conciles le proclamaient en célébrant la « consonance » des Pères illustres. Il ne s'agira pas du Nous affadi d'un consentement mou, ni du Nous ostentatoire et agressif d'un communautarisme sectaire, mais d'un Nous né de l'accord de nombreux Je et riche de leur diversité harmonieuse, dans lequel personne n'a voulu imposer aux autres ses opinions propres et où chacun s'est rendu solidaire et bénéficiaire des plus solides convictions des autres ; un Nous qui refuse les guerres de religion autant que les bêlements des petites chapelles et qui aspire à la paix universelle, sur la base d'une histoire réconciliée avec elle-même. Fort de cette unanimité où se ressource sa personnalité croyante, le chrétien pourra entrer en dialogue avec la « sagesse de ce monde », il

est prêt à inventer les langages nouveaux dont la foi a aujourd'hui besoin pour de tels dialogues, prêt à engendrer ce monde à l'écoute de la Voix qui monte des profondeurs de l'histoire : il ne deviendra sans doute jamais l'un de ces « Pères illustres », mais il s'est mêlé à la foule anonyme des passeurs de la foi, à la « nuée de témoins » (He 12,1) qui font et qui sont la « tradition non écrite des Pères ».

Au cœur de la foi

Bernard Sesboüé



Le Christ
*hier,
aujourd'hui
et demain*

Desclée de Brouwer

Joseph Moingt



La rémission
des péchés

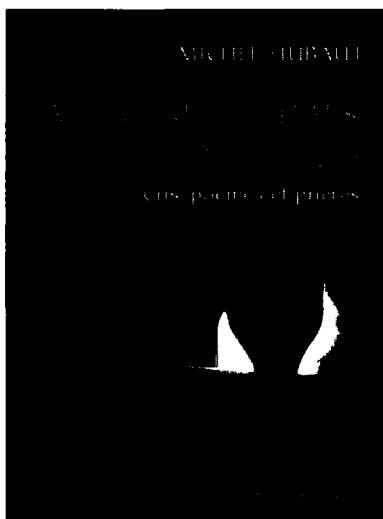
Desclée de Brouwer

Christian Delorme



*Prières
au
Christ*

Desclée de Brouwer



Blasons de la paternité

Sylvie GERMAIN *

Il y a dans les Evangiles quelques figures remarquables de la paternité. Elles sont d'autant plus fortes qu'elles sont mentionnées fugacement, voilées de discrétion, certaines ne portent même pas de nom. Des figures paternelles qui passent ainsi que des étoiles filantes et dont l'intensité lumineuse, à première vue assez faible lors de leur apparition dans le texte, s'accroît et s'aiguise indéfiniment après leur passage.

Zacharie, la première de ces figures, se tient au levant de l'Evangile de Luc. Il n'est pas encore père, sinon « en creux », dans le chagrin du manque. Son désir de paternité est en souffrance — son épouse Elisabeth est stérile et tous deux sont déjà âgés. Mais soudain l'inspéré survient : un ange lui apparaît pour lui annoncer que sa longue prière a été exaucée, Elisabeth va enfanter un fils.

Sur le coup, c'est moins la joie qui l'envahit que la surprise, le doute même. Il a attendu si longtemps, en vain, que son attente a fini

* Ecrivain. Parmi ses récents essais, on signalera *Célébration de la paternité* (avec E. Gondinet-Wallstein, Albin Michel, 2001), *Couleurs de l'invisible* (Al Manar, 2002), *Songes du temps* (Desclée de Brouwer, 2003).

par béer dans le vide. Et il reçoit l'enfant de sa chair non comme un dû, une évidence, aussi tardive soit-elle, mais comme un don, une grâce. Ainsi instaure-t-il dès l'origine une distance au sein de son amour paternel ; une distance féconde où son fils pourra déployer sa liberté, accomplir son propre destin, et non pas celui que lui, le père, pourrait souhaiter lui imposer. Zacharie est d'emblée confronté à la dépossession, car invité à respecter la liberté de son fils.

Cette dépossession est doublement soulignée : par le prénom choisi pour l'enfant et par le silence qui frappe Zacharie aussitôt après l'incroyable bonne nouvelle de sa paternité.

Le nouveau-né, en effet, ne recevra pas le prénom de son père, ni celui d'un parent proche, ainsi que le voulait la tradition, mais un nom neuf, non lesté par l'histoire familiale, non « usé » par son père, et, en amont, par une cohorte d'ancêtres. Le fils, auquel est destiné le nom de Jean — *Yôhânân*, qui signifie « YHWH fait grâce » —, sera ainsi déposé, le jour de sa circoncision, hors du cercle de la répétition, ex-posé sur le seuil de son avenir. Zacharie accepte que son fils ne se réduise pas à un écho de lui-même, que sa vocation soit inédite.

Pendant neuf mois et huit jours, Zacharie va être réduit au silence. Au cours de cette longue nuit vocale, le nom de *Yôhânân* aura le temps de se former, de prendre place et poids dans le cœur du père, et sens dans son esprit.

Jean est le fruit d'une double grossesse : l'une passée dans les entrailles de sa mère, l'autre dans le silence qui emplit la bouche de son père et tient ses pensées au secret. Ces deux gestations sont en correspondance, en mystérieuse harmonie.

Mais la « délivrance » de Zacharie advient huit jours après celle d'Elisabeth. L'enfant est né, il est là sur la terre, bien vivant, si frêle dans la splendeur de sa chair. Mais il n'est encore ni nommé ni circoncis, ces deux actes étant liés. Et durant ces jours où le nouveau-né reste « anonyme », en attente d'être adopté par sa communauté, accueilli dans l'Alliance, le père continue à se taire. Sa bouche est comme scellée, sa langue engourdie. Il est semblable à son fils : *infans*, « qui ne parle pas ». La parole ne lui sera rendue qu'au moment où il écrit sur une tablette : « Jean est son nom », pour confirmer la déclaration de sa femme. « A l'instant même, sa bouche s'ouvrit et sa langue se délia » (*Lc 1,64*).

Qui délivre qui ? La mère son fils, en le mettant au monde, ou le fils sa mère, en brisant la malédiction de sa stérilité, en lui offrant la joie de la maternité ? Le père son fils, en le nommant et le faisant entrer dans la communauté humaine et dans la dynamique de l'Alliance, ou le fils son père en le rétablissant dans la parole ? Marc-Alain Ouaknin souligne, à propos du mot hébreu désignant la circoncision, que « le mot *mila* vient du verbe *moul* qui veut dire "couper", mais aussi "être face à face" ; il est proche d'une autre racine hébraïque, *mallal* qui signifie "parler". La circoncision est une façon d'introduire le langage dans le corps, et le corps de l'enfant dans la sphère du langage ».

En ce sens, on peut dire que le fils opère une nouvelle circoncision sur le corps de son père ; de par la grâce du nom qu'il reçoit, Jean réintroduit le langage dans le corps, déjà âgé et mutilé, de Zacharie, il lui permet d'accoucher d'une parole renouvelée, débordante de gratitude et de joie. « Il parlait et bénissait Dieu. »

L'histoire de Zacharie est une formidable leçon de paternité en ce qu'elle met en jeu, dès l'origine, un subtil processus de circularité et de réciprocité, de dépossession et d'offrande, d'innovation et de renouvellement. Zacharie n'« a » pas un fils, il n'instaure aucune relation de domination et de captation, mais il donne pleinement à ce fils la possibilité d'être, de s'inventer un destin singulier, et, en agissant de la sorte, il avive sa propre présence au monde, à Dieu, aux autres, il délire et déploie la vie.

Puis vient Joseph, le fiancé de Marie. Loin d'être en mal d'enfant comme l'était Zacharie, il est péniblement surpris, meurtri même, lorsqu'il apprend que Marie est enceinte. Si la grossesse d'Elisabeth pouvait sembler prodigieuse tant elle arrivait tardivement, celle de Marie est surtout scandaleuse tant elle survient prématurément. La première réaction de Joseph, qui sait très bien qu'il n'est nullement impliqué dans cette grossesse suspecte, est d'envisager de « répudier sans bruit » (Mt 1, 19) sa fiancée. Mais « en songe », c'est-à-dire au plus profond de sa pensée, il prend mesure du mystère de la vie et de la puissance des liens unissant le visible et l'invisible, et il accepte d'assumer une paternité dans laquelle il n'a, charnellement, biologiquement, joué aucun rôle. D'emblée, il renverse les racines terrestres, biologiques, en « racines » spirituelles et affectives, il libère la filiation d'un socle trop rigide, il transmue le sang en souffle. Il adop-

te l'enfant conçu par un « Père inconnu » — « par le fait de l'Esprit Saint ».

Là aussi, l'acte de nommer se révèle primordial ; c'est en effet parce qu'il a le courage et la générosité de couvrir de son nom un enfant illégitime que celui-ci pourra être dignement accueilli au sein de sa communauté. La reconnaissance légale par Joseph sauve l'enfant de la honte et de tous les maux qui bâtent ordinairement les enfants naturels ; le fils « sur-naturel » de Marie pourra, grâce à la protection de Joseph, accomplir son destin, encore plus insolite et extraordinaire que celui de Jean le Baptiste. Le don du patronyme s'avère ici vital.

Le silence tient également une place importante dans la mission paternelle dont est chargé Joseph. Certes, la parole ne lui est pas brusquement retirée, mais elle ne lui est jamais donnée, aucun propos de Joseph n'est mentionné dans les Evangiles, qu'il soit direct ou indirect. Joseph est par excellence un homme du silence, de l'effacement, et encore plus de l'écoute. Son ouïe est d'une finesse extrême, tant sur le plan spirituel qu'affectif ; il écoute « la voix de fin silence » qui bruit en son esprit, qui remue en son cœur. Il l'écoute, la reçoit, la médite, et y répond par des gestes, des actions. « Ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme », lui est-il dit en songe, et il renonce à sa crainte initiale, il prend Marie auprès de lui. « Elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus », et il donnera ce nom à l'enfant, *Yehoshûa'*, qui signifie « YHWH sauve ». Plus tard il percevra la menace pesant sur l'enfant qu'Hérode veut assassiner, et sur-le-champ il se lèvera et organisera une fuite salvatrice. Puis la voix l'invitera à rentrer dans son pays, et aussitôt il se remettra en route avec Marie et l'enfant. Chacun de ses gestes est de soutien et de protection, il n'agit que pour le bien de l'enfant et de la mère, tout en se tenant légèrement en retrait : le recul du guetteur, l'ombre où se tient le veilleur.

Joseph est un père qui « ne se paie pas de mots », mais qui paie sa paternité adoptive avec un trésor de patience, d'attention, de souci et de courage. Son silence continu est un pur espace d'écoute et de résonance intérieures, et c'est pourquoi il est devenu cette étonnante matrice où la vie du petit enfant sur-naturel a pu être préservée de tous les dangers rôdant autour de lui.

Il ne suffit pas de donner sa semence pour devenir père, pas plus qu'il ne suffit de porter un enfant dans son ventre et d'en accoucher pour devenir mère. C'est avant tout dans son cœur qu'il faut porter

l'enfant, et sa bien-veillance qu'il faut lui donner — jour après jour, et jour et nuit, sans répit ni limite. Il ne suffit pas d'être parent biologiquement, il est indispensable d'« adopter » affectivement l'enfant que l'on a engendré, d'en assumer de bout en bout la responsabilité. Peu importe au fond que l'enfant dont on accepte la charge soit nôtre par les liens du sang ou non ; ce sont les soins, l'éducation, le respect et la tendresse qu'on lui dispense qui créent la filiation.

Dans le « Cantique de Moïse », il est dit de Dieu dans sa relation à Israël, qu'« Il l'entoure, il l'élève, il le garde comme la prune de son œil. Tel un aigle qui veille sur son nid, plane au-dessus de ses petits, Il déploie ses ailes et le prend, il le soutient sur son pennage » (*Dt* 32,10-11). Joseph, l'homme de l'ombre, le très humble substitut du Père, n'a pas agi autrement avec le fils qui lui fut confié, il l'a gardé « comme la prune de son œil ».

« Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ?

Même si les femmes t'oubliaient, moi, je ne t'oublierai pas.

Vois, je t'ai gravée sur les paumes de mes mains » (*Is* 49,15-16).

Ces vers du « Deuxième chant du Serviteur » d'Isaïe conviennent parfaitement à cet autre père magnifique qu'est celui du « fils prodigue », surtout si l'on pense à l'admirable représentation que Rembrandt en a donné. Le père, doucement incliné vers son fils agenouillé devant lui, pose ses deux mains sur les épaules fourbues de ce fils mendiant ; l'une des mains est carrée, massive, « masculine », l'autre plus longue et fine, « féminine ». Des mains de père maternel, pleines de mansuétude.

Ce père n'est même pas nommé ; de lui, il est juste dit : « Un homme avait deux fils » (*Lc* 15,11). Un fils aîné fidèle et consciencieux, un fils cadet jouisseur et insouciant. Mais l'aîné n'a que l'apparence de la vertu qu'il confond avec l'obéissance aux règles et aux lois, et il ne « vaut » pas mieux que son frère fantasque. L'aîné, soumis au père plus par convention, crainte ou faiblesse de caractère, n'a en fait guère d'énergie morale, et bien peu d'intelligence de l'amour, il fonctionne petitement, dans un système mental d'échange strict, de rétribution et d'intérêts. Il ignore la gratuité — que l'amour est gratuité et prodigalité (le vrai « prodigue », dans ce récit, c'est le père, le fils cadet étant plutôt un flambeur inconséquent).

Le fils aîné, tout raide et acrimonieux dans son carcan mental, n'est pas mûr pour être père — certes, sur le plan biologique, et social

également, il le peut, mais non sur le plan affectif ; il ne sait pas écrire l'amour sur « les paumes de ses mains », il écrit tout sur des livres de comptes et de doléances. Il a des mains de cambiste.

Le cadet a eu les mains légères, les paumes creuses, les doigts trop lâches, mais l'échec de son aventure égoïste et l'épreuve de dénue-ment qu'il a eu à subir ensuite l'ont « éclairé » dans les profondeurs de son être et ont conduit ses pas vers le seul lieu sûr : la maison de son père, maison construite sur le roc de la sagesse et de la générosité de l'amour. Si ce fils « entend », avec l'ouïe du cœur, la splendide leçon de paternité donnée par son père avec autant de simplicité que de grandeur, qu'il la médite et la comprend, alors il sera prêt à devenir père à son tour.

Enfin, une autre figure mérite d'être soulignée, celle du centurion de Capharnaüm dont le fils est à l'agonie, et qui vient supplier Jésus de le sauver. Dans l'Évangile de Luc, c'est pour son esclave que le centurion prie Jésus d'intervenir, et cet esclave « qui lui était cher », il l'appelle son enfant — « dis un mot et mon enfant sera guéri » (7,7). Père charnel ou adoptif, ce centurion aime assez son enfant pour oser demander à un autre homme, un étranger, de rendre vie à son fils, de le ré-enfanter. Le centurion a reconnu les limites de son pouvoir face au mystère de la mort, la fragilité de son amour, et il va aussitôt chercher une nouvelle semence de vie là où il est sûr de la trouver, hors de lui, hors de son corps, hors de sa maison, chez ce Vivant qui passe et en qui il a toute confiance. Le centurion est dans la « révolution » de l'amour qu'il fait circuler, qu'il ouvre largement sur le monde — terre et ciel —, afin de donner à son serviteur/fils toutes les chances, dont la plus inouïe : vivre, et croître dans la vie. C'est un homme qui sait que l'on n'est jamais père par soi seul et pour soi-même, mais au sein d'une famille, d'une communauté, et pour le bien de l'enfant qu'il s'agit d'aider à se structurer le plus solidement et souplement possible, afin qu'il accède à une haute intelligence de la liberté. « C'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés » (Ga 5,1).

La liberté : un des plus beaux mots à inscrire sur le blason de la paternité.

Services

Lectures spirituelles pour notre temps

Quand les hommes parlent aux dieux

*Histoire de la prière
dans les civilisations.*

Dir. M. Meslin.

Bayard, 2003, 860 p., 45 €.

« Si tu pries, tu seras théologien », disait Evagre. On pourrait traduire : dis-moi comment tu pries, et je te dirai quel est ton Dieu. C'est dans cet esprit qu'a été composé ce considérable recueil de prières des différentes traditions religieuses de l'humanité. Et c'est sans doute à partir de l'expérience spirituelle qu'elles expriment que l'on pourra avancer dans le dialogue interreligieux, hors des clichés ou des fantasmes, conformément à l'inspiration qui a présidé au rassemblement d'Assise voulu par Jean-Paul II.

Ce volume parcourt le temps, depuis les civilisations les plus anciennes jusqu'aux expressions de

la prière dans l'Afrique noire contemporaine. Le gros morceau concerne la prière juive et chrétienne, puis l'islam, l'hindouisme et le bouddhisme. Chaque partie est présentée par des spécialistes avec intelligence et sympathie.

On notera l'excellent chapitre de Jacques Gadille sur la prière des chrétiens d'Occident de ces deux derniers siècles, qui, joint aux chapitres précédents sur la prière antique et médiévale, constitue une véritable histoire de la prière chrétienne.

Voici, mis à la disposition d'un large public, un ouvrage de référence invitant à progresser dans la compréhension intérieure des grandes traditions religieuses de l'humanité, un recueil composé avec une érudition qui ne cache pas son intention : l'invitation à la compréhension mutuelle et à la rencontre.

Claude Flipo ♦

Claude-Henri ROCQUET

Elie ou la conversion de Dieu

Lethielleux, 2003, 262 p., 18 €.

Elie compte sans doute parmi les plus religieuses des figures bibliques : ce prophète incarne viscéralement ce monde porteur des trois monothéismes historiques, figure attachante et passionnée de l'attestation de Dieu. Mais Elie est aussi un être spirituel, figure emblématique de la cabale juive, le visionnaire par excellence. C'est la vie intérieure de cet être spirituel (j'écris bien *être*, car Elie n'est pas un spirituel, il *est* spirituel) qu'avec son écriture à la fois flamboyante et intense, forgée sans doute sous le signe du buisson ardent, Claude-Henri Rocquet nous narre. Une narration, un *midrash*, de la transformation d'Elie mis en face de Dieu, et de la transformation de Dieu mis en face d'Elie.

Dans sa narration de la vie intérieure d'Elie, de l'Horeb à l'enlèvement sur le Char, l'auteur quête les traces de la « conversion de Dieu », conversion de Dieu à Lui-même peut-être, une conversion qui suit Elie comme une vocation, entraînant tous ceux qu'il croise. Et là réside l'autre force de ce livre, celle d'exhausser ces figures que l'on enjambe selon l'habitude, de s'arrêter auprès de ces petits de la Bible, signes de la contre-histoire menée par Dieu dans les souterrains de nos humanités et de sa divinité — telle la veuve sans nom de Sarepta, tel le vigneron Naboth, car « toute la gloire d'Elie est pour mettre en

lumière l'humble et l'obscur Naboth »

Ce récit de la geste prophétique comme événement spirituel est un livre rare, où l'écriture approche la parole, née d'une vision héritée, portée dans la chair, devenue personnelle, et restituée à tous.

Franck Damour ♦

ISAAC LE SYRIEN

Œuvres spirituelles II

Quarante-et-un Discours récemment découverts.

Prés. et trad. A. Louf.

Abbaye de Bellefontaine,
2003, 482 p., 25 €.

S'il fallait choisir un livre de nuit, un compagnon d'insomnies ou de ces moments de repos qui, à l'improviste, nous saisissent et nous arrachent à la fuite perpétuelle, il faudrait adopter sans doute ce nouveau recueil de *Discours* du maître de Ninive, celui qui appelait à prier « même pour les serpents ». Le projet d'Issac le Syrien est simple : l'apprentissage de la liberté spirituelle, et partant de la pleine humanité. Ces discours, sans suite logique évidente, nous conduisent par touches, par déplacements successifs, à travers les « formes extérieures » de la prière que sont la méditation ou la contemplation de l'icône de la croix, vers la prière intérieure et, *in fine*, vers « la prière au-delà de la prière », un au-delà qui s'éprouve dans la traversée de l'acédie.

Le « labeur de la prière » (labeur nourri par la nécessaire ascèse sans laquelle la prière serait un « aigle

qui perd ses plumes ») nous donne de recevoir « sous forme d'arrhes, le royaume dans les sens spirituels », et ainsi de pouvoir montrer « sur terre l'image des biens à venir », à travers le « bel amour des hommes ». La compassion naît de quiétude qui tombe sur l'âme, à l'instar, nous dit Isaac, du sommeil mystique de l'Adam paradisiaque : « Où que tu sois, sois solitaire dans ta conscience, seul et étranger dans ton cœur. »

La prise de conscience de sa fragilité, le repentir qui fait de nous « un martyr vivant », nous ouvrent au monde intérieur, dans un mouvement qui est tout à la fois (selon la polysémie du mot syriaque utilisé par Isaac) « dépasser » et « mourir ». Libéré de la peur des faiblesses des hommes, toute chose nous paraît œuvre infinie de la miséricorde de Dieu, y compris, nous dit le maître spirituel en des pages paradoxales, la Géhenne.

Au sein de ce long recueil (une longueur nécessaire à la durée requise par l'initiation), il convient de détacher les *Quatre centuries* qui récapitulent avec une densité rare les grands traits de la vision spirituelle d'Isaac le Syrien. A cette vision, l'introduction subtile de dom André Louf est précieuse, notamment par l'excellent lexique qui à lui seul pourrait être un petit guide spirituel. Une édition remarquable en tout point, qui nous offre un ouvrage majeur de la tradition.

F. D. ♦

N.B. *Œuvres spirituelles I*, trad J. Touraille, Desclée de Brouwer, 1981, 500 p., 27, 59 €.

Maurice GIULIANI

L'accueil du temps qui vient

Etudes sur saint Ignace de Loyola.
Préf. C. Flipo. Av. pr. Y. Roullière.
Bayard, coll. « Christus »,
2003, 288 p., 19,80 €.

Parmi les auteurs et les praticiens qui, depuis cinquante ans, ont le plus contribué en France au renouveau de la spiritualité ignatienne et de la pratique des Exercices spirituels de saint Ignace, Maurice Giuliani occupe une place de choix. Sa profonde connaissance des sources, sa fréquentation assidue des historiens, son expérience d'accompagnateur spirituel, sa familiarité avec le fondateur et les charges occupées au service de la Compagnie le désignent comme un interprète rigoureux et reconnu de la spiritualité ignatienne.

Fondateur et rédacteur en chef de la revue *Christus* de 1954 à 1962, il en a fait un instrument d'information et de formation incontestable pour ceux et celles qui cherchent à approfondir la voie ignatienne. Comme son maître Ignace de Loyola, Maurice Giuliani n'a pas écrit de livres, mais, pour « aider les âmes », il a communiqué le fruit de ses réflexions et de son expérience à travers de nombreux articles dont les principaux ont été rassemblés dans deux ouvrages. L'un, édité par Desclée de Brouwer, traite essentiellement de *L'expérience des Exercices spirituels dans la vie*, l'autre, moins spécialisé, ici proposé, rassemble surtout des articles publiés dans la revue *Christus* entre 1954 et 1962.

Un an avant sa mort, Maurice Giuliani avait lui-même sélectionné les études qui devaient composer ce recueil. Reprenant une partie des articles publiés en 1966 sous le titre de *Prière et oraison*, retenant ceux qui lui paraissaient essentiels, écartant d'autres dont l'intérêt n'est plus actuel, ajoutant quatre contributions plus tardives, dont deux conférences, il a déterminé le choix des chapitres, l'ordre final et le titre de l'ouvrage. Il en résulte une précieuse anthologie de sa pensée et de son expérience et, osons le mot, un petit traité de mystique ignatienne.

Le titre dit bien le propos de l'auteur. Connaisseur averti des sources ignatiennes, Maurice Giuliani ne prétend pas faire œuvre d'érudition en se tournant vers le passé. S'il scrute l'histoire d'Ignace de Loyola, s'il interroge ses premiers compagnons, surtout Nadal le témoin fidèle, s'il se réfère aux *Constitutions* de la Compagnie et s'immerge dans l'immense correspondance du fondateur, c'est essentiellement pour y confronter sa propre expérience et vérifier sa pratique des Exercices spirituels, sans autre ambition que d'aider ses lecteurs à accueillir les événements, à se situer dans l'histoire, à aller au-devant du temps à venir. La démarche est authentiquement ignatienne.

La suite des seize chapitres ne s'ordonne pas selon l'ordre chronologique, mais suit, en gros, un parcours idéal, invitant le lecteur à entrer dans la dynamique ignatienne : le rapport entre ce que vit Ignace et ce qu'il transmet à d'autres, la pédagogie mise en

œuvre pour initier d'autres, la dimension communautaire de son itinéraire et la naissance de la Compagnie, les conditions de l'expérience spirituelle (discernement, liberté, pratique de l'oraison, rôle de l'ascèse, décision pour Dieu), le sommet de l'expérience mystique (trouver Dieu en toutes choses), sa source (la vie trinitaire) et sa portée missionnaire ou apostolique. Dans ce cadre plus ou moins structuré, d'autres sujets trouvent leur éclairage, en particulier la place de la Vierge dans les Exercices, le mystère de l'obéissance et l'exercice de l'autorité. Tout converge finalement vers le chapitre dont le recueil tient son titre (*L'accueil du temps qui vient*), où l'auteur analyse le rapport d'Ignace de Loyola au temps. Une dernière contribution, plus tardive, reprend une brève présentation de l'idéal jésuite sous forme de quelques convictions majeures, qui ont caractérisé l'enseignement du P. Giuliani et sa vie de jésuite. Écrite en 2002, elle a les accents d'un testament personnel, auquel l'ensemble du livre donne sens.

On ne dira pas que tous ces chapitres sont d'égale facture. Il y a à ceux où l'auteur étudie avec plus de minutie les sources ignatiennes (écrits d'Ignace et témoignages contemporains) pour en dégager une meilleure compréhension des Exercices, du discernement spirituel et de la décision pour Dieu. Sans faire œuvre d'historien, même s'il connaît fort bien l'histoire et qu'il ne cesse d'y confronter sa propre perception des choses, le P. Giuliani a surtout le don de parler à partir de l'intérieur, comme qui a assimilé

l'esprit d'Ignace et est mû par le même Esprit. Sur ce terrain, il excelle en interprète loyal et très sûr. Sa proximité affective avec le fondateur inspire la finesse de ses analyses, la pertinence de ses propos et la liberté de ses vues.

D'autres chapitres sont plus subjectifs, comme celui sur le mystère de Notre-Dame dans les Exercices où il semble vouloir défendre à tout prix une thèse, accumulant les textes au service d'une interprétation somme toute très personnelle du rôle de Marie.

Ailleurs, un ton aux accents quelque peu apodictiques et tranchants peut étonner et déconcerter, comme lorsqu'il traite de l'obéissance, faisant à peine mention du discernement commun et de la concertation entre le supérieur et le religieux. Il peut alors donner l'impression de se mouvoir sur le terrain de l'idéal plus que sur celui du réel et des complications de la mise en pratique. Vingt ans plus tard, il nuancera ses propos en parlant à des supérieures majeures de l'exercice de l'autorité, témoignant d'une évolution, sinon dans sa pensée, du moins dans sa manière de s'exprimer. Mais le seul fait qu'au soir de sa vie il ait retenu ces articles pour publication indique bien qu'il ne reniait rien de ses premiers propos. Faut-il voir alors dans leur apparente raideur l'absolu d'une attitude mystique plutôt que la rigueur d'une idéologie ?

C'est peut-être dans le chapitre qui traite du rapport de saint Ignace au temps (une conférence prononcée en l'église Saint-Ignace en mai 1990) que Maurice Giuliani nous

livre la meilleure synthèse de sa compréhension de la mystique ignatienne. En fils de la Renaissance, qui a introduit la mesure du temps dans la vie quotidienne, Ignace était un passionné du temps présent. Pour lui, l'instant vécu est ce lieu unique où se rejoignent les extrêmes, l'universel et le particulier, l'émotion et la raison. A la fois point de convergence de toutes les potentialités constitutives d'un être humain et présence des circonstances qui donnent sens, lieu de décision, il est le temps d'une émotion, d'une expérience traversée de mouvements divers ; il est profit, fruit, goût, mais aussi troubles et agitations, paix et guerre. Si chaque moment porte un signe, c'est la succession qui donne la signification et qui annonce le temps qui vient. En faisant fructifier l'instant vécu, l'exercice tient compte du réel pour aboutir à une décision qui fait l'unité de la vie et engendre la paix. Dans ce dernier chapitre, on retrouve en clair ce qui est latent dans la plupart des autres, cette vision ignatienne capable de reconnaître Dieu en toute chose, en toute circonstance, en tout temps, parce que les frontières entre le profane et le sacré sont abolies. Ce que cela peut donner concrètement, Giuliani le voit dans la mort même d'Ignace, dont il propose une belle et touchante interprétation.

La publication de ce livre est particulièrement opportune. L'intérêt pour la spiritualité ignatienne, pour les Exercices de saint Ignace en particulier, le besoin d'apprendre à prier, à gérer sa vie spirituelle, à voir un peu plus clair dans le bouillon-

nement des motions intérieures, à surmonter le clivage entre l'action de Dieu et l'effort de l'homme, à ne pas confondre les émotions pieuses avec le Saint-Esprit et à se repérer dans le foisonnement des offres spirituelles tous azimuts dont notre époque est particulièrement prodigue, disent la nécessité de disposer de critères qui permettent de s'orienter et de faire des choix.

Les écrits du Père Giuliani apporteront une aide efficace aussi bien aux personnes qui en accompagnent d'autres qu'à celles qui sont accompagnées. Mieux que de leur livrer des recettes de piété ou d'ascèse, l'auteur, en authentique maître spirituel, les initiera à une démarche utile pour structurer leur vie spirituelle.

Pierre Emonet ♦

Maurice BELLET

Passer par le feu

Les années Christus (1965-1985).
Ed. et préf. Y. Roullière.
Bayard, coll. « Christus »,
2003, 287 p., 19,80 €.

Maurice Bellet fait partie des voix chrétiennes de notre pays depuis quarante ans. Quarante ans que ce prêtre écrit et parle de la quête chrétienne d'une manière qui ne ressemble à nulle autre, mélange d'analyse, de verve et de compassion pudique pour l'homme en quête de son humanité. Son écriture signe une intelligence acérée de la vie, des hommes, de notre Eglise mais plus encore laisse entrevoir le feu qui le brûle, feu de l'Evangile :

dégager, aider à dégager sans fin l'accès à Dieu, au Dieu de la vie, *en ce temps-ci*, contre toutes les impasses, illusions et mensonges qui entravent la marche en avant des disciples du Ressuscité.

La revue *Christus* est l'un des lieux où ce ministère fécond de la parole s'est exercé, pendant vingt ans. Philosophe, membre permanent de la rédaction de la revue de 1965 à 1985, il en a été l'auteur le plus abondant : quatre-vingts articles. Ce qui, outre une passion, manifeste ceci : jamais la foi ne peut s'arrêter dans la recherche incessante de celui qui se tient au principe et au commencement de toute vie

Ce livre recueille vingt textes, choisis pour ce qu'ils attestent de la traversée d'une époque et pour leur force, inaltérée. Soulignons la justesse de la sélection opérée par Yves Roullière, l'actuel rédacteur en chef adjoint de la revue. Ce choix, conjugué avec la voix de l'auteur, donne une grande unité et sa pertinence à l'ouvrage. Il illustre superbement la visée de la nouvelle collection « Christus » chez Bayard : donner la parole à des auteurs de la revue ou proches d'elle, à partir du fond même de la revue ou d'une question, d'une recherche qui les caractérisent.

Le titre du livre, *Passer par le feu*, provient du dernier article du recueil. Sa première phrase indiquera la manière de procéder de Maurice Bellet : « C'est une vérité connue de toute la tradition spirituelle : le chrétien ne peut s'installer tranquillement dans sa foi, comme un propriétaire dans son jardin. Il

arrive qu'il soit éprouvé jusqu'à "passer par le feu" ; et loin que ce soit le signe d'une foi médiocre ou d'une charité molle, ce peut être, au contraire, le grand chemin. » Ce *grand chemin*, né de l'épreuve, est le lieu d'un travail sans cesse repris et analysé tout au long du livre.

Maurice Bellet est là, dialectique et homme de foi : loin d'en rester à l'analyse et à l'interprétation de la crise, il indique la brèche pour un passage : « Ruine du Temple, sabbat de la décréation : est en suspens la naissance de l'homme. C'est seulement si la croix a cette force que l'autre versant, la vie, pourra être l'amour sans mesure et non la choses pieuse à laquelle sont tant attachés les chrétiens. Réouverture du vieux langage ! Possible écoute de ce que nous savons déjà et ne connaissions pas du tout. »

A la question : « Pourquoi êtes-vous resté ? » (après le départ de la revue, en juillet 1967, de Michel de Certeau qui l'y avait introduit), Maurice Bellet répond avec Paul VI à l'issue du Concile : « Il faut tout repenser. » Qu'est-ce à dire ?

Dans l'après-concile prit forme une opposition ruineuse entre *sauver la foi ou passer au monde*. Maurice Bellet permit à beaucoup de comprendre en toute rigueur ce que signifiait, pour ce temps-là, « être dans le monde, dans ce monde, complètement, dans toute son épaisseur, mais pas *du* monde ». Car si le Christ arrive avec le feu dans le monde pour opérer une rupture qui sera toujours radicale, dit Bellet, si l'Evangile est rupture, c'est parce qu'il est don. « Convertissez-vous ! Le Royaume de Dieu est

là ! » Le Royaume est ce don que Dieu fait aux hommes pour qu'ils sortent de l'infinie détresse qui les hante, y compris dans la culture, dit encore Bellet.

On aura compris que ce livre est le témoin de la traversée d'une époque. Dans un article étonnant de 1965, « Périls de l'enthousiasme », l'auteur avait pressenti les tempêtes et les grands ébranlements post-conciliaires dans lesquelles notre Eglise entraînait. Ils conduiront à cette « étrange maladie » (1974) vécue par l'institution et aux « Deux christianismes » (1984). De la manière la plus autorisée, Bellet dit cette traversée et, avec elle, comment la revue *Christus*, de bien des manières, se tint de ce côté-là dans l'Eglise de France « S'offrir aux événements », « Falsifications de la charité », « Sommes-nous réduits à l'impuissance ? » dressent un diagnostic sans complaisance de la mue à laquelle les chrétiens étaient appelés. Les notations sur psychologie, vie spirituelle et accompagnement (1969 et 1979) demeurent précieuses. Tout comme ses grands textes : « ... Car vous commencerez par le respect », « L'aurore », « De la nécessité de s'estimer soi-même », ou encore, sur les divorcés remariés, « Injustifiables sans culpabilité ».

Le « bénéfice » du livre est donc double : il s'agit, en percevant d'où nous venons, de comprendre comment, dans le présent, les questions se posent ou restent posées. Mais aussi de prendre conscience que cette traversée est celle que chacun doit vivre. Afin que, pour moi, l'Evangile fonctionne comme Evangile, « parole toujours inentendue,

toujours inouïe mais aimante, dans une confrontation la plus extrême avec ce qui fait l'homme », chemin à travers l'angoisse et ce qui, en nous, refuse la vie et la laisse se déliter de manière perverse dans la relation au Dieu vivant.

Paul Legavre ♦

Amadeo CENCINI

Les sentiments du Fils

*Le chemin de formation
à la vie consacrée*

Trad. M.-P. Dal Bo.
Editions du Carmel,
2003, 271 p., 23 €.

Cet ouvrage, fruit de l'expérience d'un formateur, carme italien, qui a intégré les apports de la psychologie à son ministère est un outil précieux. Ceux qui ont mission de former à la vie religieuse seront aidés et, plus largement, tous ceux qui veulent demeurer acteurs de leur formation permanente.

L'auteur, par son analyse fine et bien étayée, le confirme : la formation touche passé, présent et avenir de chacun de nous ; elle touche l'institution. Méthode pédagogique et manière théologique de penser la vie consacrée sont harmonieusement conjuguées et forment un guide inestimable pour traduire la spiritualité de l'Institut en repères pédagogiques. Le modèle théologique et anthropologique de référence est l'humanité de Jésus, et l'auteur fait bien sentir combien la formation doit évangéliser les valeurs proclamées ou les comportements visibles, ainsi que les senti-

ments, les désirs, les goûts, la mémoire, l'imagination, les sens, tout à l'image du Fils qui se livre par amour.

Parmi les pages les plus dynamisantes, les beaux développements consacrés au charisme peuvent nourrir longtemps la réflexion. Une lecture neuve en est faite. Source qui indique et détaille les sentiments du Christ que le consacré devra revivre en lui, le charisme synthétise les dimensions humaine et spirituelle, ainsi que la connaissance, l'expérience et la sagesse. En lui, je trouve mon identité et les traits du visage que le Père a créé et continue de créer en moi.

Un autre apport fécond de l'ouvrage touche la mémoire — mémoire affective et mémoire biblique à intégrer en une seule mémoire. Quant aux pages sur l'éducation à la liberté, soulignons leur pertinence et leur consonance avec nos attentes actuelles. La communauté comme environnement formateur peut connaître un nouvel élan : il ne lui est pas proposé un idéal moral — ou moralisateur —, mais une cohérence, une beauté, une capacité de provocation, un sens de la responsabilité.

La formation est ici conçue davantage comme un dynamisme de dépassement de soi que de réalisation de soi. Est favorisée la découverte d'un moi plus authentique, celui que je suis appelé à être, façonné selon la vérité, la beauté et la bonté du Fils. Devenir libre de se laisser attirer par Lui pour, finalement, être soi-même.

Ghislaine Côté ♦

SESSIONS DE FORMATION SPIRITUELLE

(Demandez le programme par téléphone Le n° est indiqué une fois par maison)

- 2-5 mai** **Accompagner les vocations**
B. MENDIBOURE, H. DACCORD
Manrèse, Clamart — 01 45 29 98 60
- 8-9 mai** **Enseigner le fait religieux, un défi pour la laïcité**
R. NOUAILHAT — N.-D. de Temniac, Sarlat — 05 53 59 44 96
- 14-15 mai** **La sainte colère**
Lytta BASSET
Saint-Hugues de Biviers, Grenoble — 04 76 90 35 97
- 7-13 juin** **Mieux soigner tout l'homme (professions de santé)**
PUITS DE JACOB — Strasbourg — 03 88 22 11 14
- 2-4 juillet** **Formation à l'accompagnement spirituel (1^{er} niveau)**
R. ALAUZON — Biviers, Grenoble
- 3-10 juillet** **Camp chantier « Ouvrir la Bible » (18-30 ans)**
joseph.traband@wanadoo.fr — 06 85 66 57 56
Hameau de Pied-Barret, Cévennes
- 5-8 juillet** **Accueillir, écouter pour accompagner**
M. ROGER — Le Châtelard, Lyon — 04 72 16 22 33
- 13-31 juil.** **Formation à l'accompagnement des Exercices (retraite + session)**
Une équipe — La Baume-lès-Aix — 04 42 16 10 30
- 19-21 sept.** **Séparation, divorce : un deuil à vivre**
F. RODARY — Biviers, Grenoble
- 27-1^{er} oct.** **Bible et discernement**
J. LAPLACE — Manrèse, Clamart
- 15-16 nov.** **Après la vie professionnelle, une nouvelle étape**
C. TOURATIER, équipe — La Baume-lès-Aix
- 20 nov.** **Séminaire de recherche : la Bible et les psychanalystes**
« Sur la conversion de saint Paul » — Aix-en-Provence
jeanfrancois-noel@wanadoo.fr — 04 42 63 16 43

Études ignatiennes

Les transformations dans la pratique des Exercices

Pierre EMONET s.j. *

J'ai choisi de vous parler des transformations dans la pratique des Exercices, de celles qui me semblent heureuses et de celles qui me paraissent moins heureuses, en me limitant aux cinquante dernières années, c'est-à-dire à une aire culturelle et à une époque dont peut témoigner la revue *Christus*. C'est essentiellement elle que j'interrogerai pour essayer d'y voir clair, sans méconnaître toutefois que l'on constate la même évolution au Canada, en Espagne, en Allemagne, en Autriche, et sans doute en d'autres pays.

Une profonde évolution

Il y a cinquante ans encore, les Exercices étaient souvent conçus comme un temps fort de prière que des religieuses, des prêtres, des séminaristes ou des laïcs engagés pratiquaient à intervalles réguliers,

* Rédacteur en chef de *Choisir*, Genève. A récemment publié dans *Christus* : « La prière de l'homme d'action » (n° 178HS, mai 1998), « Ignace de Loyola et le Pèlerin russe » (n° 180, octobre 1998), « Du cœur au corps » (n° 190HS, mai 2001). Nous reproduisons ici l'intervention que le Père Emonet a faite, le 17 janvier 2004, dans le cadre du colloque consacré aux cinquante ans de la revue *Christus*.

sans que leur démarche impliquât nécessairement une décision, un engagement de leur liberté, hormis les traditionnelles résolutions jamais tenues. On parlait plus de retraites que d'Exercices. Il s'agissait d'ailleurs moins de s'exercer que d'écouter un prédicateur, qui proposait des points de méditation sous forme de longues prédications, où toute la matière était mâchée et prédigérée. La retraite durait cinq ou huit jours ; les retraitants allaient voir le père prédicateur pour se confesser ou, dans le meilleur des cas, pour demander la solution d'un problème de vie, et ils s'en retournaient louant ou blâmant le prédicateur, comme si ce dernier avait été le seul artisan de la retraite. Ces retraites étaient caractérisées par leur durée (on parlait de retraite de cinq, huit, dix ou trente jours) ou par le groupe qui les fréquentait (on proposait des retraites pour séminaristes, pour prêtres, pour religieuses, pour universitaires, pour médecins, ingénieurs, etc.). L'offre était souvent définie par le contenu théologique, spirituel ou biblique évoqué dans le titre de la retraite, et celui qui l'animait était d'abord un spécialiste de la matière annoncée : un bibliste, un théologien, un spirituel, un expert en pastorale. Dès lors, rien n'interdisait la pratique des Exercices en grands groupes, même des Exercices de trente jours, sans concertation préalable.

Depuis cinquante ans, on assiste à une profonde évolution, qui concerne particulièrement les points essentiels de la pédagogie ignatienne, à savoir le but pour lequel on fait les Exercices, leur forme, leur durée et le style d'accompagnement proposé. Des glissements sémantiques témoignent de cette évolution et nous permettent d'en prendre la mesure. C'est ainsi qu'on est passé peu à peu de la « retraite » aux « Exercices », du « retraitant » à l'« exerçant », du « prédicateur » au « directeur », pour finir par parler de l'« accompagnateur ». Pour peu que l'on soit attentif à cette évolution du vocabulaire, on saisit d'emblée l'importance des transformations en jeu.

Du retraitant à l'exerçant

La première transformation concerne le but pour lequel on fait les Exercices et, par conséquent, les personnes qui y sont admises. L'attention portée autrefois sur le prédicateur et sur le contenu de son enseignement s'est reportée sur l'exerçant. C'est lui qui est mis au centre, l'homme libre, confronté à son Créateur dans la solitude d'une relation immédiate et unique, excluant toute médiation de quelque nature qu'elle soit. S'il entreprend les Exercices, c'est pour faire un

choix, prendre une décision de type existentiel, une option fondamentale qui coïncidera, pense-t-il, avec la volonté de Dieu sur lui. Parce que cette volonté n'est pas un prêt-à-porter à endosser sans un autre, mais qu'elle est inscrite dans ce qu'il vit (« moi et mes circonstances », dirait Unamuno), sa quête l'engage dans une activité éminemment personnelle, qui exige de lui une participation active. Il n'est plus un retraitant, mais un exerçant, engagé dans une dynamique de croissance, où la pédagogie et l'expérience personnelle sont plus décisives que le contenu de la réflexion intellectuelle. Puisqu'il s'agit de croissance, l'horizon est ouvert, et le facteur temps n'est pas nécessairement normatif. Si l'on peut savoir quand on entre dans les Exercices, on ne peut pas toujours prévoir quand on en sortira. Parvenir à une disponibilité totale (l'indifférence), se libérer des affections désordonnées susceptibles d'emprisonner et de fausser le jugement, s'exposer à la Parole de Dieu, entrer en dialogue avec son environnement social pour trouver son propre chemin, la volonté de Dieu sur soi, tout cela requiert beaucoup de maturité, une capacité particulière d'introspection, une disposition à l'écoute de soi et des autres, et surtout la pratique de l'art subtil du discernement spirituel.

La priorité donnée à l'expérience immédiate de Dieu, au-delà de toute médiation, et à l'élection a eu une double conséquence : le cercle des exerçants s'est à la fois rétréci et élargi. Rétréci dans la mesure où seules des personnes ayant atteint une maturité spirituelle, capables de gérer leur relation à Dieu et parvenues à un certain degré de liberté intérieure, peuvent entrer dans cette expérience. Les Exercices ne réunissent plus des grands groupes de participants, inscrits sans entretien préalable, ils sont « pour peu » (« *para pocos* »), disait Ignace. Mais, paradoxalement, le cercle des exerçants s'est élargi. Puisque les Exercices sont essentiellement une pédagogie pour rencontrer Dieu dans l'immédiateté d'une expérience personnelle de type mystique, ils ne sont plus réservés, comme autrefois, aux religieux, aux prêtres, aux séminaristes ou aux laïcs « engagés », ni même à des catholiques ou à des personnes désireuses de se convertir au catholicisme ; ils sont ouverts à tout chrétien confronté à une décision importante et qui cherche dans la foi son bon chemin à la suite du Seigneur. Dès lors, l'étiquette confessionnelle n'est plus décisive. C'est ainsi que l'on assiste à une déconfessionnalisation des Exercices. De fait, de plus en plus de protestants font les Exercices, les accompagnent ou même forment des accompagnateurs ou des accompagnatrices. Les exemples sont suffisamment nombreux pour que cette

évolution ne soit pas reléguée au rang d'un épisode sans grande signification.

A l'époque de la Réforme, dans le feu des polémiques, Ignace n'avait peut-être pas imaginé ce développement de ses Exercices, bien qu'il se soit rendu suspect d'illuminisme (« *alumbrado* »), précisément en initiant des personnes à l'expérience immédiate de Dieu, et que les tracasseries de l'Inquisition ne l'aient pas épargné (neuf procès et soixante-quatre jours de prison, enchaîné). Nadal, le fidèle interprète, prévoyait de donner les Exercices à des luthériens, sans exiger d'eux qu'ils renoncent à leur appartenance confessionnelle, à condition qu'ils soient disposés à se placer sous la mouvance de l'Esprit du Seigneur et à chercher la vérité dans ce qu'elle a de commun aux uns et aux autres¹. Cette évolution remet évidemment en question le lien entre les *Règles pour avoir le vrai sens de l'Eglise* et les Exercices. Mais ceci est une autre question, en partie résolue par les historiens.

L'exercitant n'est plus un chrétien en recherche de formation, une personne en quête de certitudes intellectuelles ou morales : ni la *fides quaerens intellectum*, ni même l'*intellectum quaerens fidem*. L'homme auquel s'adressent les Exercices est d'abord structuré par son désir. Pour celui ou celle qui se demande quelle peut bien être la volonté de Dieu sur lui, qui cherche en soi à saisir ce que le Seigneur attend de lui, les mouvements intérieurs qui l'agitent sont plus décisifs que les idées qui l'habitent. Car les idées ne sont pas nécessairement le produit de notre terre, elles proviennent le plus souvent de l'extérieur, comme le fruit de notre éducation, de notre milieu, de notre formation, en un mot, de tous les conditionnements qui ont fait de nous des êtres programmés, imprimés d'avance, mais pas des êtres libres. Par contre, les désirs, l'ardeur, l'abattement, la tranquillité, l'inquiétude, la joie ou la tristesse et d'autres mouvements spirituels analogues sont bien les fruits de notre terre, et c'est sur ce terrain que se livre le combat de la liberté². Aussi, Ignace ramène constamment l'attention de l'exercitant sur le monde compliqué de l'affectivité. Les récurrences de termes comme « *afectarse* » (12), « *afecto* » (10), « *afeción* » (11), « *buscar* » (14), « *deseo* », « *querer* » le disent assez.

1. « *Accommodari poterunt Exercitia Societatis Lutheranis, ut in universalibus consistunt, nec esset necesse generalem confessionem facere, nec Eucharistiam sumere, tantum spiritus Domini sese subdant et Ecclesiae, saltem illi spiritus ne repugnent, sed consistent quaerendo veritatem in eo quod nobis et illis est commune* » (Nadal, *Orationis Observationes*, n° 228, p. 100)

2. Cf Favre, *Mémorial*, n° 300 (Desclée de Brower, 1960)

L'accompagnement individuel

Qu'ils soient pratiqués individuellement, par une personne seule, ou vécus de façon plus communautaire au sein d'un groupe, qu'ils se déroulent dans le recueillement d'une maison de retraite ou d'un monastère, dans la vie courante, au milieu des occupations et des soucis quotidiens, l'accompagnement individuel reste une condition majeure de leur authenticité.

Personne n'est autorisé à se glisser entre l'exercitant et son Créateur, sous aucun prétexte. Celui qui donne les Exercices n'est qu'un témoin, qui se tient à distance, et propose avec prudence une aide pour que la rencontre entre l'homme et Dieu puisse avoir lieu, se contentant de renvoyer l'exercitant à lui-même et de veiller à ce qu'il ne s'enferme pas dans une subjectivité de type narcissique. Le rôle de celui qui donne les Exercices a évolué en conséquence. On est ainsi passé du « prédicateur » au « directeur », puis à l'« accompagnateur » ; de celui qui enseigne à celui qui dirige, puis au pédagogue. Pour celui-ci, il s'agit moins de savoir ce qu'il va dire à l'exercitant que de comprendre ce que celui-ci vit et expérimente. Aussi, il lui importe avant tout de tenir compte de sa culture, de son âge, de son tempérament. Comme le rappelle Ignace, c'est finalement la disposition de l'exercitant, ses besoins, les aléas de sa croissance qui commandent la durée des Exercices, qui décident de leur rythme, qui imposent le choix de la matière proposée³. Le dynamisme des Exercices n'existe pas en soi, il se trouve dans la personne qui fait les Exercices. C'est pourquoi l'accompagnateur ne part jamais des Exercices, mais de la personne accompagnée.

Les qualités essentielles qu'on attend de l'accompagnateur sont la capacité de discernement et d'intuition, une aptitude à saisir les besoins de la personne accompagnée, l'art de la conversation spirituelle, si cher à Ignace, et une bonne familiarité avec la Parole de Dieu (une vraie culture biblique). Pour qu'il puisse aider un autre à entrer dans l'expérience des Exercices, il est indispensable que l'accompagnateur l'ait d'abord faite lui-même. Comme pour la psychanalyse, cet apprentissage est capital, beaucoup plus décisif que les cours pour accompagnateurs qui fleurissent un peu partout.

Ces qualités n'exigent pas nécessairement que l'on soit jésuite, ou prêtre ou même catholique. Ici aussi, on assiste depuis quelques

3. « C'est dans la mesure où chacun aura voulu se disposer qu'il faudra leur donner des exercices, pour qu'il puisse trouver davantage d'aide et de profit » (18^e annotation)

années à une évolution parallèle à celle notée plus haut concernant le profil de l'exercitant : des laïcs, des hommes et des femmes, des catholiques aussi bien que des protestants, accompagnent aujourd'hui les Exercices avec beaucoup de compétence et de fruit, ou même préparent d'autres à le faire⁴. Cette décléricalisation et déconfessionnalisation du rôle de l'accompagnateur sont le reflet de ce que vivent actuellement nos Eglises. Elles me semblent tout à fait bienvenues ; Ignace lui-même n'a-t-il pas donné les Exercices avant même d'avoir obtenu laborieusement sa maîtrise ès arts en Sorbonne et d'être ordonné prêtre ?

La démocratisation de l'art de l'accompagnement spirituel et du discernement spirituel qui lui est lié comporte un danger, qui n'est pas illusoire, celui de la banalisation. On est tout de même surpris de voir combien de bonnes âmes se découvrent aujourd'hui une vocation d'accompagnateur ou d'accompagnatrice spirituelle, et avec quelle facilité on parle à tout propos de discernement spirituel. Il ne suffit pas d'avoir eu le bonheur de faire les Exercices avec l'aide d'un accompagnateur compétent et de brûler du désir d'initier d'autres à une expérience analogue pour se découvrir expert sur ce chemin risqué. Car cet art requiert des qualités qui ne sont pas nécessairement le partage de tous ceux et celles qui prétendent l'exercer. Dans sa maturité, Ignace ne confiait pas à n'importe qui la mission d'accompagner les Exercices : il choisissait soigneusement ceux auxquels il confiait un exercitant ; il avait ses hommes de confiance.

Je voudrais mentionner ici une pratique qui me semble très discutée. En parcourant les programmes des diverses maisons de retraites qui proposent les Exercices, je remarque que, de plus en plus fréquemment, on ne signale pas le nom des accompagnateurs. On se contente de mentionner « une équipe », « un accompagnateur », « une accompagnatrice » ou « l'équipe de la maison X ou Y ». La pédagogie ignatienne utilise surtout la conversation spirituelle comme instrument privilégié. Or, me semble-t-il, on ne confie pas son expérience spirituelle à un collectif anonyme ; on veut savoir avec qui l'on va entrer en conversation, quelle est son expérience, son style. Pour cela, la caution d'un programme, même édité par les jésuites, ne suffit pas. Il est fort possible que derrière cet anonymat se cachent des accompa-

4. On peut s'étonner que la capacité d'une femme à faire les Exercices ait pu faire l'objet d'un article de *Christus* en 1965. Trois conditions y étaient alors soulignées : l'intelligence spirituelle, la loyauté et l'humilité. Que cela ait fait l'objet d'une réflexion *ad hoc* permet de mesurer le chemin parcouru depuis lors. Cf. Marie-Thérèse Mattez, « Une expérience féminine des Exercices spirituels », *Christus*, n° 45, janvier 1965, pp. 129-144.

gnateurs ou des accompagnatrices qualifiés. Mais il se peut aussi que ce soit le contraire ; et cela arrive plus d'une fois.

Le rapport au texte des Exercices

Enfin, il convient d'évoquer une évolution significative dans le rapport au texte des Exercices. On ne codifie pas une expérience personnelle. Même s'ils sont nés de l'expérience d'Ignace, les Exercices ne rendent pas compte de cette expérience, ils se contentent de donner des conseils pour accompagner une personne qui souhaiterait faire une expérience analogue. Il n'est plus possible, aujourd'hui, d'aborder les Exercices comme un texte dont la seule lecture livrerait la clef de sa compréhension, et il est permis de sourire des polémiques auxquelles ont donné lieu, il n'y a pas si longtemps, la publication de certaines traductions du texte des *Exercices* : *Vulgate* ou *autographe*. Car il ne s'agit pas d'une lettre, mais d'un esprit.

La publication systématique des sources a permis de mieux approcher le secret d'une expérience spirituelle éminemment personnelle, celle de la foi d'Ignace, dont les circonstances et la dynamique nous sont connues par son autobiographie, sa correspondance, son *Journal spirituel*, les *Constitutions* de la Compagnie et la tradition vivante exprimée à travers la formation donnée à ses compagnons, les directives apostoliques qu'il leur prodigue, les réponses apportées à leurs questions, les solutions proposées à leurs doutes (cf. les *Fontes narrativi*) ; en un mot, par tout un « *modus procedendi* ». Dès lors, il a été possible de se familiariser avec un *esprit* essentiel à la compréhension des Exercices, dont le seul texte ne peut pas rendre compte. Le retour à l'expérience fondamentale d'Ignace a permis de dégager les Exercices des conditionnements historiques qui, au cours des âges, les ont transformés en instrument apologétique, en école de morale, en pratique de piété ou, pire encore, en un redoutable moyen de pression entre les mains de certains supérieurs mal inspirés.

Ignorer cet *esprit*, méconnaître ce « *modus procedendi* », conduirait à coup sûr à une regrettable trahison du projet ignatien. Les exemples ne manquent pas au cours de ces cinquante dernières années, si j'en juge par certains articles et commentaires se livrant à une analyse fondamentaliste du texte, à une interprétation *littéraliste*, comme si on se trouvait en présence d'un texte inspiré, « *apporté directement du paradis par la Vierge à l'ermite de la grotte de Manrèse* », aurait ajouté un commentateur du début du siècle passé ! Je n'ai pas trouvé de tels articles

dans la revue *Christus*. Je ne suis pourtant pas certain que la tentation ait été définitivement exorcisée lorsque je vois comment des accompagnateurs ou des accompagnatrices s'obstinent à soumettre leurs exercitants à la lettre des *Exercices* contre tout bon sens pédagogique. Lorsque l'attachement scolaire à la lettre tient lieu de fidélité à l'esprit ignatien, il y a fort à parier que l'accompagnateur est capable de voler à l'exercitant des occasions de rencontrer Dieu. Ce subterfuge de fidélité cache certainement un manque de maturité et de liberté, qualités essentielles sans lesquelles l'accompagnement devient une entreprise trop risquée pour l'exercitant comme pour son accompagnateur. Or, on le sait, Ignace ne voulait pas que l'exercitant ait le texte entre les mains, et les divers directoires des débuts, surtout ceux dictés oralement par lui-même, montrent bien qu'il faut toujours faire preuve d'une grande liberté en s'adaptant aux besoins de l'exercitant et en suivant l'« onction de l'Esprit ».

Pour utile qu'elle ait été, la recherche des historiens serait restée en partie stérile si elle n'avait pas été relayée par l'imagination et la créativité des praticiens. Il faut ici rendre hommage aux fondateurs de *Christus* et à leurs successeurs. En exploitant avec beaucoup de pertinence les travaux des historiens, ils ont contribué à faire connaître plus largement cet esprit ignatien, ce « *modus procedendi* », à travers la publication de textes anciens, d'études ignatiennes et de chroniques, au point que l'ensemble de la collection des deux cents numéros de *Christus* constitue une référence de choix pour l'étude et la pratique des Exercices et de leur évolution, surtout en France, au cours des cinquante dernières années.

Les Exercices dans la vie

Dans cette importante et riche carrière, un filon me semble plus particulièrement prometteur, celui ouvert par le Père Giuliani avec sa pratique des Exercices dans la vie. Ses contributions, appuyées sur une pratique à la fois fidèle et novatrice des Exercices, constituent, à mon avis, l'apport le plus original et le plus décisif de ces cinquante dernières années au renouvellement de la pratique des Exercices en France. Plus que tout autre, le Père Giuliani a contribué à l'approfondissement des Exercices et à la transformation de leur pratique. Certes, on trouve ailleurs des traits originaux et d'utiles ouvertures, mais je ne vois guère que lui qui ait présenté une conception globale, une vision synthétique des Exercices, à la fois renouvelée et solidement ancrée dans l'expérience originelle d'Ignace.

Pour être équitable, il faudrait mentionner ici toute une série d'initiatives qui prolongent en quelque sorte le travail initié dans les Exercices et dont le but est d'aider les hommes et les femmes de ce temps à trouver leur bon chemin, leur vraie place dans la société, à travers les aléas de leur existence. Elles sont innombrables : accompagnement spirituel, formation au discernement spirituel, parcours de croissance pour divers publics⁵, itinéraires pour le catéchuménat, formation à la vie dans l'Esprit, retraites et écoles de prière sur le Web, où les sites ignatiens se multiplient, témoignent de la fécondité de l'expérience spirituelle proposée par les Exercices et de son caractère actuel.

Au niveau théologique, les transformations sont tributaires de l'évolution de la pensée théologique que nous connaissons depuis le renouveau conciliaire, même si, bien avant le concile Vatican II, les recherches de la « nouvelle théologie » ont influencé la manière de comprendre certains aspects des Exercices. Il faut bien reconnaître que ce n'est pas la théologie qui caractérise le contenu des Exercices. L'expérience proposée par les Exercices suppose évidemment de la part de l'accompagnateur des convictions théologiques, et il se peut que, dans certains cas, des conversations préalables soient nécessaires pour clarifier quelques notions de base, avant d'entrer dans l'expérience elle-même, mais l'accompagnateur se gardera bien de transmettre sa propre théologie à l'exercitant au cours des Exercices. S'il faut trouver un contenu aux Exercices, celui-ci est essentiellement biblique : c'est la vie, l'enseignement, la passion et la mort du Seigneur rapportés par les Evangiles — un contenu jamais fermé, toujours ouvert.

Le Dieu des surprises

Deux notions ont retenu plus particulièrement mon attention : la conception de Dieu et la compréhension de l'Eglise. Si j'excepte quelques méditations trop dépendantes d'une théologie d'époque, depuis longtemps dépassée, la conception de Dieu et la notion d'Eglise professées par les Exercices sont si ouvertes qu'elles portent comme en germe les évolutions plus tardives, en particulier celles que nous connaissons depuis une cinquantaine d'années. En mettant l'homme au centre et en l'introduisant à l'expérience immédiate de Dieu, les Exercices l'ont éveillé à l'imprévu de Dieu. Le Dieu que ren-

5. Comme, par exemple, celui proposé à des chômeurs par le *Chemin ignatien* de Grenoble.

contre l'exercitant n'est pas un Dieu statique, il est un Dieu toujours en acte de création, qui ne cesse de confier à l'homme la maîtrise du monde et de sa propre vie. Dans leur lettre même, encore si marquée par le Moyen-Age, les Exercices font passer l'exercitant du Dieu des dogmes au Dieu de la Bible, c'est-à-dire au Dieu de l'histoire, le Dieu des surprises, dirait un commentateur original⁶. On peut faire le même constat au niveau de l'ecclésiologie. Dans la mesure où le Christ qui s'adresse à l'exercitant est le Christ qui porte sa croix et qui va devant, l'invitant à marcher à sa suite et à travailler à l'achèvement de son œuvre, l'Eglise n'est plus cette maison clef en mains, la forteresse immuable farouchement défendue par une certaine idéologie catholique ; elle est la construction jamais achevée, qui progresse par toutes sortes d'articulations, à travers la foi des baptisés, l'*agapè* et leur engagement pour la justice, le chantier où chacun doit trouver sa place et assumer sa tâche dont parle l'*Épître aux Ephésiens* (4,9-16). Je ne crois pas que Teilhard pourrait encore reprocher aux Exercices leur vision enfantine, statique et étrangère à une conception évolutive du monde et de l'Eglise⁷.

Parce que les Exercices introduisent à une autre vision d'Eglise, plus dynamique que celle véhiculée par l'institution essoufflée qui désespère tant de nos contemporains, ils bénéficient d'un regain d'intérêt impressionnant dans la période agitée que traversent actuellement les Eglises. En proposant à de nombreux hommes et femmes, toutes confessions confondues, de faire l'expérience immédiate de Dieu, au-delà de toute médiation, une expérience mystique, débarrassée des clivages qui défigurent le message de l'Evangile, ils leur permettent de garder une fidélité essentielle au Christ et à son œuvre, tout en restant libres au milieu des crises, salutaires ou non, qui déstabilisent l'institution ecclésiale. Telle est la chance et l'actualité des Exercices.

6. Cf Gerard W. Hughes, *Le Dieu des surprises*, Lumen Vita, 1987.

7. Cf Richard Bruchsel, « Teilhard et les Exercices », *Chosir*, n° 522, 2003, pp 9-13

Le charisme ignatien

Pour une formation spirituelle

Mark ROTSAERT s.j. *

S'il y a un fil rouge dans la vie d'Ignace de Loyola, c'est bien celui d'aider les âmes : « *Ayudar a las ánimas* », comme il aime à le répéter dans plusieurs de ses textes. A partir de Manrèse, tel est le fil conducteur du *Récit* d'Ignace. En effet, sa spiritualité va s'organiser, se structurer, à partir de cette donnée fondamentale. L'aide qu'apporte Ignace aux âmes est étroitement liée à l'œuvre de Dieu en lui. La façon dont Dieu a touché Ignace, aussi bien que la façon dont Ignace a pris conscience de Dieu à l'œuvre en lui, ne sont pas sans lien avec la façon dont Ignace, petit à petit, s'est mis à aider les âmes.

Ignace a vécu dans un temps où les repères éthiques n'étaient plus ce qu'ils avaient été au Moyen-Age. Les structures sociales avec leurs relations féodales se désagrégeaient et l'église était de moins en moins au centre de la cité de l'homme. Une nouvelle époque était en train de naître. Elle sera même appelée « Renaissance ». Ce large mouvement,

* Président de la Conférence des provinciaux européens, Bruxelles. A publié dans *Christus* « Maturation d'un charisme : Ignace de Loyola » (n° 131, juillet 1986), « L'écoute dans les Exercices spirituels » (n° 198HS, mai 2003) et « La conversation spirituelle » (n° 199, juillet 2003). Nous reproduisons ici la conférence que le Père Rotsaert a donnée, le 17 janvier 2004, en clôture du colloque consacré aux cinquante ans de la revue *Christus*.

parti de l'Italie pour envahir rapidement la France, l'Europe du Nord et l'Europe Centrale, n'arrive que tardivement en Espagne, c'est-à-dire vers la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle, époque où Ignace vécut en Espagne (1491-1522/1524-1527). L'homme devient le centre de sa propre réflexion. L'humanisme est né. C'est à l'homme de décider quelles décisions vont orienter sa vie. Et ce n'est qu'en mettant ses décisions en pratique qu'il trouvera le chemin qui est le sien. Rien ne peut remplacer l'expérience. Ne voyons-nous pas naître aussi à cette même époque les sciences modernes, les sciences « expérimentales » ?

Sentir et connaître ses mouvements intérieurs

Aux questions de son temps, un temps qui montre à la fois un déficit en repères éthiques nouveaux et une abondance de nouveaux choix possibles (pensons seulement à la découverte d'autres mondes et à la place de l'Espagne dans cette nouvelle mappemonde), Ignace trouve la réponse en lui-même. Nous le savons, l'originalité des Exercices spirituels ne se situe pas au niveau des manières de prier, de méditer ou de contempler. Ces méthodes, Ignace les puise dans des sources du Moyen-Age. Se mettre à l'écoute de la Parole de Dieu, selon des méthodes que la tradition spirituelle a affinées et approfondies, reste aussi pour Ignace le point de départ de sa quête d'une décision heureuse et bonne. Déjà, le psalmiste chantait : « La Parole de Dieu est une lumière sur ma route... »

L'originalité d'Ignace se situe dans un second mouvement, celui de « sentir et connaître ses propres mouvements intérieurs » (*Ex. sp.* 313). La relecture de la prière est un élément clé dans la dynamique des Exercices. Il s'agit de devenir sensible à ce que l'écoute de la Parole provoque en moi, ou, si l'on préfère, de devenir sensible aux traces qu'a laissées l'Esprit dans mon affectivité profonde : joie, paix, confiance, courage, etc. ; ou, au contraire, tristesse, malaise, méfiance, découragement, etc. « Le moteur dans les Exercices est l'affect » (Adrien Demoustier). La relecture de la prière est un exercice spirituel qui aide à découvrir la présence de Dieu dans ma propre prière. Discerner quelle parole de l'Écriture m'apporte joie et allégresse, et cela coup sur coup, aide à découvrir la voie qui est la mienne. Alors, un bon guide, capable d'aider à y voir clair, n'est pas un luxe, nous dit saint Ignace, c'est une nécessité.

La relecture est un élément important dans la spiritualité ignatienne. Mais il n'y a pas que la relecture de la prière, il y a — plus impor-

tant encore pour Ignace — la relecture de la journée, l'examen de conscience, la prière d'alliance. La relecture n'est pas avant tout un moyen pour se perfectionner, pour faire mieux — que ce soit ma prière ou la vie de tous les jours. Même si elle aide à progresser dans la prière ou dans ma manière de vivre la vie qui m'est donnée, la relecture spirituelle n'est jamais centrée uniquement sur moi-même, mais bien davantage sur cet Inconnu qui marche avec nous. Quand Ignace raconte sa vie, il s'agit encore d'une relecture spirituelle. En racontant son long pèlerinage de façon très concrète et parfois même pittoresque, Ignace veut nous faire saisir comment Dieu l'a guidé à travers la vie qui a été ce qu'elle fut.

Accompagner l'homme en quête de Dieu

L'homme en quête de Dieu aujourd'hui n'est plus celui du temps de saint Ignace. Cependant, les cinquante ans de la revue *Christus* montrent combien la spiritualité ignatienne est capable de répondre aux questions de sens que se posent beaucoup de nos contemporains. A la base du charisme ignatien, il y a toujours ce feu intérieur d'Ignace : « *Ayudar a las ánimas.* » L'expérience de Dieu, qu'Ignace a faite à Loyola en lisant et méditant la vie de Jésus, lui a donné comme une boussole intérieure, capable de le guider dans sa recherche humaine. La façon dont Dieu l'avait touché, ainsi que la façon dont Ignace s'était rendu compte de la présence de Dieu en lui, se sont révélées profitables pour d'autres personnes en recherche de sens et de bonheur.

Aider l'homme à vivre une expérience spirituelle, ne serait-ce pas une façon d'aider les âmes aujourd'hui ? Non seulement notre temps manque de repères éthiques, mais il manque de repères spirituels sûrs. Il faut aider l'homme d'aujourd'hui à découvrir qu'il y a plus que lui-même en lui-même. Notre culture est chargée de réflexion psychologique et psychosociale, mais cette réflexion aide-t-elle non seulement à nous comprendre, mais aussi à sortir de nous-mêmes, à nous ouvrir à un Autre qui nous aime et nous appelle ?

L'apprentissage de la relecture peut être un pas vers une vie spirituelle. Bien sûr, il faut qu'il y ait quelque chose à relire. Ignace nous apprend combien un cadre extérieur et intérieur peuvent aider à rendre possible, sans la fabriquer, une expérience spirituelle. Inviter l'homme moderne à faire l'expérience du silence peut paraître un défi. Souvent, il s'agit d'une découverte. Faire le vide d'un trop-plein d'informations (informations qui souvent augmentent la solitude et l'im-

puissance de l'homme moderne) pour retrouver ses racines. Apprendre à respecter et à vivre son corps, sans lequel aucune expérience spirituelle n'est possible... Ce sont des attitudes qu'Ignace formule dans un certain nombre d'« additions » tout au long du livret des *Exercices*, tout en y ajoutant que l'attitude intérieure est toujours plus importante que les moyens extérieurs qui sont à la disposition de celui qui veut se mettre au travail d'une vie spirituelle.

Cependant, dans le spirituel, il n'y a pas de « prêt-à-porter ». Toujours il faudra adapter à chacun, toujours il faudra trouver le juste équilibre. Ignace est un maître spirituel plein de sagesse. Ce qui importe avant tout, ce n'est pas de lire le dernier livre sur la prière, c'est de se mettre à la prière, à l'écoute de l'Autre. Rien ne remplace cette expérience, aussi imparfaite soit-elle. Et, à partir de cette expérience, le travail de la relecture devient possible. Ici aussi, un guide spirituel, expérimenté et plein de bon sens, n'est pas un luxe.

L'autre qui m'appelle

Ce serait une erreur de croire que le charisme ignatien se situe uniquement sur le plan directement spirituel. La spiritualité ignatienne est une spiritualité de l'incarnation. Le charisme ignatien est apostolique ou il n'est pas. Les *Exercices spirituels* se terminent sur ce désir d'« aimer et de servir sa Divine Majesté en tout ». Ils préparent à une manière particulière de vivre : ce qui a été le fil conducteur de la vie de Jésus (« aimer et servir ») devient le fil conducteur de celui qui est appelé à être disciple de Jésus.

Si les Exercices veulent familiariser celui qui les fait avec l'intimité de Jésus (sa familiarité avec le Père), ils font contempler à celui qui les fait, heure après heure, comment Jésus vit et proclame l'amour de son Père pour tout homme — jusqu'au bout. Ils éveillent à cette attitude d'amour et de service. Faire les Exercices, aux yeux d'Ignace, n'est pas une aventure de sanctification personnelle, mais bien davantage une préparation à une vie au service des autres. Ignace voulait que les Exercices complets soient donnés soit à des jeunes gens n'ayant pas encore fait un choix de vie définitif (peut-être seraient-ils de bons candidats à la Compagnie), soit à des personnes ayant déjà fait un choix de vie, mais capables de devenir, grâce à l'expérience des Exercices, des multiplicateurs apostoliques, capables d'aimer et de servir à la suite du Christ pauvre et humble.

Le service rendu aux pauvres est présent tout au long de la vie d'Ignace, de Manrèse jusqu'à Rome. A Rome, il dicte en 1547 une lettre à son secrétaire, Juan de Polanco, adressée à la communauté jésuite de Padoue. Il y parle des pauvres et de la pauvreté. Une phrase est devenue célèbre : « L'amitié des pauvres fait devenir ami du Roi éternel. » Ignace nous offre ici une piste qui correspond bien à ce que beaucoup de contemporains pressentent. L'appel qui me vient de l'autre peut être tellement fort que la réponse à cet appel devient une voie d'humanisation. Cette voie d'humanisation n'est-elle pas aussi une voie de divinisation ?

Dieu déjà à l'œuvre

A travers les grands textes de la dernière Congrégation générale de la Compagnie de Jésus en 1995 (« Serviteurs de la mission du Christ », « Notre mission et la justice », « Notre mission et la culture », « Notre mission et le dialogue interreligieux »), il y a comme un fil rouge : avant de vouloir dire Dieu ou d'annoncer Jésus-Christ au monde, essayons de découvrir la présence de Dieu dans ce monde qui est le nôtre. Dieu y est déjà à l'œuvre, bien avant nous. En rédigeant ces textes de la sorte, les jésuites restent fidèles à ce que saint Ignace leur a légué. La spiritualité ignatienne est encore toujours une spiritualité de l'incarnation.

Aider nos contemporains à relire leur être-au-monde, leur être-dans-le-monde, aider nos contemporains à relire le service rendu aux autres — aux pauvres spécialement — fait aujourd'hui partie d'une formation spirituelle. La relecture de notre engagement aura pour but d'entrevoir le mystère caché dans les autres et dans notre monde. Cette relecture aidera à améliorer la qualité de l'engagement dans le monde et pourra aboutir à la découverte d'un Dieu caché qui se révèle. C'est bien accompagner l'homme en quête de Dieu.

Accompagner l'homme d'aujourd'hui à découvrir Dieu à l'œuvre dans les autres, dans la culture, dans ce monde qui semble pouvoir se passer de Dieu, aider l'homme à discerner l'Esprit à l'œuvre dans ses propres profondeurs, voilà une dynamique qui semble rencontrer la recherche de beaucoup de nos contemporains. Prendre au sérieux ce qui se passe en notre for intérieur et ce qui se joue dans le monde qui nous entoure, invite à un au-delà, un toujours plus grand. C'est en allant au plus profond de ce que nous vivons que nous créons un espace où nous pouvons nous laisser embrasser (ou embraser ?) par l'Invisible. L'Invisible que lentement nous apprenons à reconnaître

dans l'autre qui devient alors mon frère. Mais la formation spirituelle, selon le charisme ignatien, ne s'arrête pas là.

Pour une plus grande communion en Eglise

Discerner Dieu dans sa vie et dans le monde ne peut se faire en vérité qu'en lien avec l'Eglise. Pour Ignace, cela est fondamental. Pour notre temps, cela peut paraître un obstacle majeur. Mais, dans la formation spirituelle, il ne s'agit pas de rallier tout le monde aux vues et aux pratiques de l'Eglise. La formation spirituelle selon le charisme ignatien n'a rien d'un prosélytisme malsain.

Une voie spirituelle reste à découvrir. En approfondissant ce que l'on vit intérieurement, en approfondissant notre engagement dans le monde et envers les autres, on fait la découverte d'être en communion avec d'autres. Je ne suis pas seul à vivre cette recherche de sens. Et suivre le Christ pauvre et humble est une affaire à la fois personnelle et communautaire. Suivre le Christ — être chrétien —, c'est se découvrir en communion avec d'autres, c'est faire l'expérience du mystère de l'Eglise. C'est le passage du « je » au « nous ». L'insistance d'Ignace, dans les *Exercices*, sur le rôle discret mais nécessaire de l'accompagnateur montre combien l'expérience personnelle des Exercices se fait en relation avec un autre, un autre auquel je donne autorité sur moi pendant le temps de cette expérience spirituelle. Cet autre représente — comme en filigrane — la communion ecclésiale.

Le passage du « je » au « nous » ouvre au mystère de l'Eglise. Ce sera souvent le chemin à parcourir après les Exercices : comment vivre l'élection — à la suite du Christ pauvre et humble — dans le monde qui est le nôtre et dans l'Eglise de Jésus, le Christ. C'est aller jusqu'au bout d'une spiritualité de l'incarnation. Vivre une spiritualité de l'incarnation, c'est accepter qu'il y ait des tensions à vivre entre l'expérience de l'Esprit qui me pousse à agir et la loyauté envers l'Eglise. Ignace a vécu cette tension à plusieurs reprises dans sa vie. Jamais il n'a cessé de chercher activement comment l'Esprit qui le guidait intérieurement pouvait être le même Esprit qui guidait l'Eglise. Sa familiarité avec Dieu l'a aidé à vivre cette recherche dans une paix intérieure. N'est-ce pas, en effet, la force de la spiritualité ignatienne que de rendre capable de vivre dans la paix cette tension entre l'Esprit qui me pousse à suivre Jésus et l'Esprit qui me fait vivre en communion avec l'Eglise de Jésus ? Se maintenir dans la paix au milieu des tensions qui sont celles de notre époque, voilà qui est très ignatien.

Le point de départ d'une formation spirituelle sera de provoquer une expérience spirituelle. Il s'agira de voir alors comment cette expérience, aussi imparfaite soit-elle, pourra être le début d'une vie spirituelle. Il n'y a que l'expérience spirituelle qui peut générer une vraie vie spirituelle. Trop de mots aujourd'hui risquent de rendre une formation spirituelle difficile : des mots usés ou des mots chargés d'une spiritualité qui ne colle plus à ce que vit l'homme du début du troisième millénaire.

Cependant, à chaque étape de cette formation, il faudra trouver un langage capable de rendre intelligible l'expérience spirituelle que fait l'homme en recherche de sens, en quête de Dieu. Sans cette consécration par une réflexion intellectuelle, l'expérience spirituelle risquera toujours de dévier vers un spiritualisme qui n'a plus rien à voir avec le charisme ignatien.

Chroniques

4

L'art de l'hymne

En souvenir de Didier Rimaud

Didier RIMAUD s.j.
(1922-2003)

Le Père Rimaud nous a quittés le 24 décembre dernier. Il avait confié à un proche : « Je me prépare à aller chanter avec mes amis Jacques Berthier, Christian Villeneuve et Patrice de La Tour du Pin. » Mais l'écho de son chant continue de porter le nôtre, à travers ses compositions dont plusieurs sont aujourd'hui des « classiques » de nos célébrations. Jusqu'au bout, il servit le chant liturgique en mêlant poésie et mystique, et participa à la traduction de tous les rituels issus de la réforme de Vatican II. Nous remercions la revue Catéchèse de nous avoir autorisés à reproduire ici une partie de l'article que Didier Rimaud avait lui-même écrit dans le numéro 167 (février 2002) de cette revue, consacré à « Art et foi : la création comme expérience de foi ».

Comment écrire une hymne ? Y a-t-il un art spécifique d'écrire le texte d'un chant destiné à la prière du peuple chrétien, si telle est bien la définition que l'on peut donner de l'hymne liturgique ? Puisque le texte de l'hymne est un poème, sans doute va-t-il naître comme tout autre poème ? Y aurait-il une spécificité de l'art de l'hymne ? Avec cette question, je suis allé un long moment marcher dans une belle oliveraie en terrasse, comme pour interroger les oliviers dans la lumière d'un crépuscule du soir : comment

faites-vous pour avoir ce feuillage ? Et comment se fait-il que vous donniez des olives ? Evidemment, ils ne m'ont rien répondu. Mais j'ai entendu bouger dans ma mémoire ce qu'écrivait Patrice de La Tour du Pin à la fin d'un de ses *Psaumes* : « ... Je fais mon poème comme un frêne ses feuilles : / Pas la lumière, un frêne n'en fait pas »¹. Et le poète m'a dicté ma prière : « Je t'en supplie, Seigneur, joue sur mes feuilles, Avant de me reprendre tout entier chez toi. »

Qui saurait dire comment naît le poème ? Je peux avoir vu mille fois des fleurs de nénuphars sur des étangs sans qu'elles me disent rien ; et un jour, dans un jardin botanique d'Extrême-Orient, un lotus m'étonne et me fait écrire :

« La fleur de lotus
Est si belle
Au ras de l'eau
Qu'un bouclier
La protège
De son reflet. »

Je peux avoir perçu mille fois le cri nocturne de la chouette, comme s'il ne m'était pas adressé ; et un soir de Provence, en fermant les volets, son hululement me blesse :

« A l'orée de la nuit,
La chouette,
Solitaire,
Interpelle une étoile
Qui ne lui répond pas. »

Je peux avoir des milliers de fois tendu les mains avec respect, main gauche posée sur main droite, comme pour former un trône royal, et avoir autant de fois répondu « *Amen* » à qui me donnait à manger le corps du Christ ; mais un jour, cet *Amen* routinier germe en moi, s'enracine et devient :

« Ne goûter qu'au seul corps qui ait le goût du pain,
Ne boire qu'à la coupe où l'on boit le seul sang,
Se greffer au seul cœur que la lance ait blessé. »

1. *Psaumes de tous mes temps*, Gallimard, 1974, p. 42

Des mots en attente

Ainsi peut naître l'hymne, quand se dépose quelque part en moi une semence verbale. J'accueille, je cueille, je recueille. Je ramasse, j'amasse. Je pose ensemble (je com-pose ?) les mots, tout comme des coquillages, des pierres, des bouts de bois ou des racines. En redescendant de l'oliveraie, l'autre soir, j'ai rencontré deux morceaux de genévrier dont j'ai su tout de suite qu'ils deviendraient un jour une image du Christ en croix et du serpent d'airain, comme une traduction d'« Ils contempleront celui qu'ils ont transpercé ». Quelque part, ils attendent. Ainsi les mots que je découvre et que je mets en réserve, en attente, dans le silence.

Oui, ainsi de l'hymne. Quelque chose m'est arrivé, qui m'a surpris. Qui m'a invité au détour, comme un buisson qui brûlerait sans faire de cendres. Par là, Dieu m'est advenu. Ou bien par là, je suis allé vers lui. J'ai crié, de douleur ou de joie, de honte ou de bonheur. Un cri d'abord sans voix. Peut-être un rugissement. Ensuite, il me faudra écrire le cri.

Et pourquoi l'écrire ? D'abord pour rien, pour personne, pour moi. Pour garder en moi le souvenir de ce qui me faisait crier. J'écris pour chercher le sens de ce qui m'est arrivé. Me dire, si possible, dans quel sens je suis mis en mouvement, ému ; à quel endroit j'ai été touché, blessé. Il y a une cicatrice. Toute écriture est une cicatrice, le souvenir d'une blessure, sa trace. A la fois pouvoir nommer cela, le saisir en lui donnant une forme, et puis m'en dessaisir en le projetant hors de moi, hors de ma portée, hors de mes prises : que je puisse donner ce qui m'a été donné.

J'écris aussi pour retrouver, et c'est parfois bien plus tard, celui qui est venu à moi à travers ce qui me faisait crier. Car il s'agit de traduire une rencontre. Je la traduis avec des mots. Mieux : je me traduis. Je traduis aussi l'autre de cette rencontre. Je nous traduis en poésie, comme on traduit en justice. Parce que je crois moi aussi (c'est une belle formule des éditeurs du *Livre de la pauvreté et de la mort* de Rainer Maria Rilke) que « l'écriture et la poésie [sont] seules capables de contraindre Dieu à la révélation »². C'est comme s'il fallait écrire pour provoquer Dieu à sortir de son silence. Ou pour ouvrir mes oreilles à son message « sans voix qui s'entende » (Ps 18,4).

Mais je ne peux me contenter d'écrire l'hymne pour moi seul. Mon hymne est pour le chant. Ecrire pour donner à chanter, pour mettre en musique, c'est autre chose qu'écrire pour mettre en mémoire. C'est écrire pour un acte vocal ou l'écrit va disparaître. L'écrit disparaissant, le chant va prendre le relais du cri. Le chanteur va pouvoir rejoindre l'intérieur de celui qui a crié avant l'écriture de son cri. Celui qui chante « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Ps 21) revêt les sentiments du Christ en croix criant vers son Père. Il rejoint les sentiments de celui qui, bien au-delà dans l'histoire, a crié avant Jésus. Jésus reprend les mots de quelqu'un pour en faire son propre cri devant la mort, et interroger son Dieu. Désormais, tout homme a le droit, par lui, avec lui et en lui, de prier ainsi.

Ecrire pour le chant, c'est écrire pour d'autres, mais non pas prétendre écrire le chant d'un autre. C'est offrir à l'autre l'écriture de mon cri pour qu'il puisse lui-même s'en saisir, en faire son chant et entendre par là, en lui, le cri qui a suscité en moi la nécessité d'écrire.

Ecrire pour quelqu'un, comme écrire à quelqu'un, ce n'est pas d'abord me situer devant lui, comme en sa présence, pour savoir quoi lui dire et comment. C'est me situer devant le mystère qui m'habite, devant le mystère qui m'interroge avant que je sache quoi en dire. Me tenir, parfois longtemps, dans le silence, tant que ce mystère ne me parle pas. Audace des audaces. Le modèle ici serait saint Jean, l'auteur de l'*Apocalypse* : « Ce que tu as vu, écris-le » (1,11). Oui, il faudrait n'écrire que ce que Dieu a donné de voir. Et d'entendre.

Une réponse d'homme à la parole de Dieu

L'hymne ne devrait jamais être qu'une réponse d'homme à une parole de Dieu qui se fait entendre d'abord. Et Dieu se fait entendre en liturgie, « car, dans la liturgie, Dieu parle à son peuple, le Christ annonce encore l'Evangile. Et le peuple répond à Dieu par les chants et la prière »³. Il faut alors avoir l'audace et l'humilité de tenter une réponse qui ne soit pas trop indigne de la Parole première. Mon hymne doit voisiner et tenir debout avec les plus célèbres poèmes de l'humanité, comme sont, par exemple, ceux d'Isaïe, de Job, de David, de Jérémie, de la Vierge Marie, de Jean et de Paul. N'est-ce pas auprès de ceux-là qu'il faut apprendre l'art de l'hymne ? Dieu qui, si souvent dans la Bible, aussi bien dans le Nouveau Testament que dans

3 Constitution *Sacrum Concilium* sur la liturgie n° 33

l'Ancien, a parlé par la voix de ses poètes, montre aux poètes d'aujourd'hui où trouver et comment donner au peuple les mots de sa prière.

Bien sûr, les mots de la prière chrétienne, ceux qui viennent de Dieu et que nous lui retournons (ce sont les psaumes avec les hymnes et cantiques de l'un et l'autre Testament) ont la première place. Comment mieux parler de Dieu, ou à Dieu, qu'avec les mots que lui-même nous donne ? Et les chrétiens d'aujourd'hui, avec *Le Psautier*⁴, ont heureusement retrouvé dans leur langue ces beaux chemins de prière. Mais, à côté de ces mots de Dieu, comme en écho, il y a place pour des mots d'hommes d'aujourd'hui. La *Présentation générale de la liturgie des Heures* disait, à propos des hymnes latines : « Les hymnes sont, dans l'Office, comme le plus important élément poétique de création ecclésiastique [c'est-à-dire non biblique] » (n° 173). Et le même document ajoutait : « En ce qui concerne la célébration en langue vivante, les Conférences épiscopales ont la faculté d'adapter les hymnes latines au génie de leur propre langue⁵, ainsi que d'introduire de nouvelles créations hymnodiques, pourvu qu'elles s'accordent exactement à l'esprit de l'heure, du temps ou de la fête » (n° 178). Déjà le Concile avait dit : « Dans la célébration de la liturgie, la Sainte Ecriture a une importance extrême. C'est d'elle que sont tirés les textes qu'on lit et que l'homélie explique, ainsi que les psaumes que l'on chante ; c'est sous son inspiration et dans son élan que les prières, les oraisons et les hymnes liturgiques ont jailli »⁶. Certes, le Concile parlait des hymnes latines. Mais on peut en déduire que les « créations hymnodiques » en langues modernes doivent, elles aussi, « jaillir » de l'Ecriture.

4. Version œcuménique, texte liturgique, Cerf, 1977

5. C'est ce qui a été fait dans l'édition bilingue (*Les Hymnes de Liturgia Horarum*, Desclée-Mame, 1990)

6. *Sacrum Concilium*, n° 24

Lanza del Vasto et la prophétie

Claude-Henri ROCQUET *

« **P**ère Noé, qui plantastes la vigne... » Ce vers de Villon me revient à l'esprit au moment d'évoquer la grande et paternelle figure de Lanza del Vasto, que j'ai connu quand je n'avais pas vingt ans, et dont je fus proche jusqu'à son départ de ce monde, à l'Epiphanie 1981, — ce jour où la liturgie de l'Eglise d'Orient, fêtant la Théophanie, commémore Noé, l'Arche et la traversée du déluge, le baptême du Christ et Jean le Précurseur ; tandis qu'en Occident l'Eglise fête l'adoration des mages d'Orient, ces rois dont Lanza avait le visage et la stature, la majesté, en même temps que ce manteau invisible et rayonnant que pose, sur les épaules d'un homme, d'un voyageur et d'un nomade, d'un pèlerin, l'expérience des lointains.

* Ecrivain, Paris A publié en 2000 *Vincent van Gogh jusqu'au dernier soleil* (Mame), et en 2003 *Lanza del Vasto (1901-1981) pèlerin, patriarche, poète* (avec A Fougère, Desclée de Brouwer) et *Elie ou la conversion de Dieu* (Lethielleux) Cet article reprend en grande partie une conférence que C.-H. Rocquet a donnée à Brive-la-Gaillarde le 8 novembre 2003, à l'occasion de la Foire du Livre

LE FONDATEUR DE L'ARCHE

« Père Noé, qui plantastes la vigne » : cette sorte d'exergue convient à celui qui raconta une partie de sa vie — après le retour de l'Inde, après le Pèlerinage aux sources, sous ce titre : « L'arche avait pour voilure une vigne », — l'Arche étant l'Ordre et la communauté qu'il avait fondés, dans la fidélité à Gandhi, dont il avait reçu le nom qu'il porta désormais : Shantidas, « Serviteur de Paix ». Et ceux qui ont lu ce livre, ou seulement l'ont vu, se souviennent de la vignette dessinée pour sa couverture par Lanza — qui était aussi ciseleur, dessinateur : une arche de Noé dont en effet naissait une vigne généreuse en rameaux et en grappes, — une vigne telle que celle où fut cueillie sur la Terre promise la grappe que deux hommes portaient à grand-peine sur une perche entre leurs épaules... Et l'Arche vinifère en somme préfigurant la Croix, mais signifiant aussi l'arc-en-ciel, alliance et lien de la terre et du ciel, de l'homme et de Dieu, du visible et de l'invisible dans la lumière et la paix ; signifiant le Salut, la délivrance du mal et le passage à travers la mort. L'arc-en-ciel, — pacte entre l'homme et Dieu, promesse de paix accordée aux hommes de bonne volonté, déjà ! s'ils veulent ensemble cette paix, et travaillent à la faire. Arche d'un monde à l'autre.

Un maître de vie

Il arrivait à Lanza lui-même de citer Villon, poète dont sa poésie à maints égards est proche, mais ce vers m'est revenu parce que, voici quelques jours, un ami qui évoquait mon propre chemin et ce qu'il discernait à travers mes livres, et en particulier dans mes pièces de théâtre, mettait en évidence l'importance de la figure du père — par conséquent, du fils, en regard du père. Et certainement Lanza me fut — non lui seul — un père spirituel ; et non seulement spirituel, mais intellectuel, un maître de pensée et d'écriture, un maître de vie. Un père : celui qu'on révere et qui vous forme, vous conduit, — comme Virgile conduit Dante ; mais celui aussi qu'on refuse et contre qui l'on se révolte : c'est aussi le don et la grâce qu'il vous fait ; et celui à qui on revient : le père de la Parabole. Et comment reviendrait celui qui n'est jamais parti ? Comment connaîtrait-il ce qu'il retrouve, s'il ne l'avait perdu, — s'il ne s'était perdu. Le fils aîné n'est pas le plus heureux des deux fils : le festin préparé pour le retour de son frère n'a guère pour lui qu'un goût assez ordinaire, — assaisonné, il est vrai, d'un peu d'amertume, et de jalousie : c'est là, pour lui, la chance d'un retour et d'un retournement.

Et certes, Lanza fut un père

Mais il fut d'abord un fils devant son père comme en témoigne, dans *Le chiffre des choses*¹, ce très beau poème, et ce portrait de son père, « Portrait de Don Matthias », dans une lumière et un ton, une lumière d'outre monde, qui rappellent ceux de la *Divine Comédie*, et Dante : autre père, pour Lanza, — père en poésie et en vision théologique, trinitaire. Dante, qui passa de Virgile à soi-même et du latin au toscan, comme Lanza, de langue natale italienne, devint ce haut poète en langue française (mais aussi italienne).

Il fut un père : le père de cette sorte de peuple que fut, et que demeure en son principe, l'Arche, ordre et communauté, alliance et famille d'amitiés. Le père d'une famille de familles, peuple de frères et de sœurs : compagnes et compagnons, alliés, amis. La paternité implique fraternité et peut-être trouve-t-elle en cela son essence.

Mais lui-même, Lanza, d'abord fut un fils — je ne parle plus ici de ce père selon la chair, trop faible, trop absent, lointain, tel qu'il apparaissait dans le poème que j'évoquais, mais de celui que tout un peuple nommait « Bapou », Père, « Bapou-dji », père chéri : Gandhi, « Gandhi-dji », le Mahatma, « la grande âme », — le père assassiné.

Et Lanza fut aussi, après sa conversion, au sortir de la jeunesse, un fils fidèle de l'Eglise catholique, un fils docile, humble, et cependant libre dans son esprit, — et que serait l'esprit sans liberté ? Sans la liberté de l'Esprit, et sans l'amour de la vérité qui rend libre ?

L'Eglise, figure maternelle majeure, fut sa mère au-delà de sa propre mère, qui lui fut si présente, jusqu'en son grand âge, au sein de l'Arche.

Et comme Villon, Lanza aurait pu, lui aussi, composer pour elle un poème « pour prier Notre Dame ». Mais, de la première pensée du livre à sa dernière ligne, à la dernière image, *Le Pèlerinage aux sources*² n'est-il pas en quelque manière ce poème filial ?

Celui qui en Inde, et pour chercher et trouver là-bas une issue à nos désordres et nos malheurs, fut un pèlerin — c'est le premier sens de ce mot dans *Pèlerinage aux sources*, un chercheur infatigable de vérité —, il lui arriva, parvenu aux pieds de Gandhi, père d'une nation, d'être un fils, et, fils, de devenir ce père dont il prit peu à peu le visage de patriarche. *Patriarche* : étrange mot, — ou plutôt magnifique ! pour nous, Français, qui contient à la fois le mot *père* et le mot *arche*, lui-même signifiant à la fois le coffre et l'arcane, l'ordre, le principe. — Deux fois l'image de Noé.

1. Laffont, 1942 (rééd. Denoël, 1972)

2. Denoël, 1943 (rééd. Le Rocher, 1993) Sur la rencontre avec Gandhi, lire pp 123-125

Un père

Lanza fut un père. Dans les années 50, et à travers le tumulte de 68, tout ce temps marqué par « la révolte contre le père », « le meurtre du père » — pour ne rien dire des « Non-dupes errent » —, ce que Lanza offrit au monde, à notre société — pèlerin pérégrinant, patriarche dans sa communauté —, ce fut, au plus haut degré, l'image du Père ; et, à quelques-uns, à qui voulait, une présence paternelle. L'image, et non seulement l'image : la réalité.

Mais que signifie « le père » ? Cela signifie : la loi, l'autorité, la tradition, la transmission, l'ordre. Mais aussi, et la Parabole nous le rappelle, la tendresse et la miséricorde, l'ouverture inconditionnelle des bras à chacun des fils, des filles, la même place gardée toujours à la table commune. — Et Claudel, à propos du roi Lear, je crois, dit que tout père sur la terre est une image de Dieu.

Mais qui nous révèle Dieu comme Père ? sinon son Fils, et notre frère, — notre frère en chaque homme, fût-il le frère ennemi, hostile. Celui qui, à ses disciples qui lui demandent comment prier, répond par cette parole, et priant : « Père », « Notre Père »...

Lanza, père, et patriarche, était aussi, comme tout chrétien, un rappel du Christ, et sa vie l'essai quotidien de vivre l'Évangile, de l'incarner. Biblique dans ses racines théologiques — je pense à sa méditation et sa pensée du Péché originel : origine mystérieuse de notre ignorance et cause de notre malheur, de nos méfaits, de nos malheurs et de leurs enchaînements —, biblique non moins qu'indienne, la non-violence de Lanza del Vasto était, dans son essence, d'*inspiration* — c'est le mot juste — chrétienne. Elle prenait sa source dans les Béatitudes, le Sermon sur la Montagne.

Et si Noé est l'image même du Père — il est en effet le père de l'espèce humaine, Abraham avant Abraham —, Noé, qui planta la vigne, est aussi, pour les chrétiens, préfigure du Christ. Ainsi Lanza unissait-il dans sa vie, et dans son œuvre, en lui-même, l'image intérieure du Père et du Fils : il les unissait dans l'Esprit, le souffle de l'Esprit, l'inspiration. Je dis ici, d'une seule phrase, le thème trinitaire, profond et actif en lui, et en son œuvre. Thème trinitaire qui n'est pas seulement d'ordre théologique, et chrétien, mais aussi bien philosophique, comme en témoigne son grand œuvre de philosophie : *La Trinité spirituelle*³.

3. Denoel, 1971 (rééd. Le Rocher, 1994).

La colombe que lâche et délègue Noé encore dans la nuit de l'arche et du déluge vers la terre nouvelle, promise ; cette colombe que certains virent s'éployer au-dessus de la tête du Christ, lors de son baptême dans le Jourdain, et planer comme au commencement du monde, avant le commencement même, l'Esprit de Dieu avait plané sur le tohu-bohu du monde encore à naître, cette colombe d'innocence et d'espérance est le signe de l'esprit en quoi les hommes se reconnaissent au-delà de toutes les différences et les séparations. L'Arche de Lanza accueillait dans son principe, elle accueille, la religion radicale de l'humanité, la racine religieuse : en quoi, lorsque la religion elle-même peut devenir la prédication et l'adoration du meurtre, ce sentiment religieux primordial — cette alliance selon Noé —, est une force de non-violence, un levain de paix.

UN PROPHÈTE ?

J'ai parlé de Lanza comme d'une figure paternelle. Et j'ai parlé de l'Esprit, et de l'inspiration.

Mais mon premier dessein était de parler de Lanza comme figure de prophète, et dans sa relation avec la prophétie. Et la colombe, fille de l'arche, figure de l'espérance humaine, nous a menés à ce thème.

Mais qu'est-ce qu'un prophète ?

Un prophète est le héraut de Dieu, son témoin. Un prophète est le héraut et le voyant de l'invisible, — cet invisible que l'homme ordinaire ne discerne pas, parce que les choses à venir ne sont pas encore advenues ; et cet invisible essentiel, caché dans le cœur de l'homme, toujours ici, toujours là, toujours en deçà et toujours au-delà, — l'Etre absolument présent. Un prophète est la parole — le porte-parole, de l'invisible.

Lanza avait l'allure et le visage d'un patriarche autant que d'un prophète, ou d'un roi du portail de Chartres. Il avait cette beauté-là, très rare ; et sa beauté, en elle-même, parce que rayonnant de l'intérieur, forme visible de l'âme, enseignait et saisissait.

Il avait la beauté du roi David, roi et prophète, poète, musicien, et dansant devant l'Arche, ivre de joie, dans une ivresse analogue à celle de Noé.

Un témoin de l'Être

Mais quel prophète fut-il, s'il le fut ?

Il fut un « prophète » en ce sens qu'il fut un témoin de l'Être, celui qui témoigne visiblement de l'Invisible, et, ici-même, de ce qui est au-delà de tout : *l'Un, Unique, et le Même*. En ce sens, il fut prophète comme Moïse témoin du Buisson ardent — « Je suis celui qui suis », et son porte-parole, — délivrant le peuple captif, sortant avec lui d'Égypte, et d'esclavage. Traversant la mer comme la lumière une vitre.

Il fut prophète comme celui qui se tient entre l'Ancien et le Nouveau Testament : Jean, Jean-Baptiste, qui, comme Isaïe, crie : « Convertissez-vous ! » C'est-à-dire : « Retournez-vous ! Changez de route ! »

Et ces deux intimations, ces deux appels, ces deux oburgations, ces deux prières, s'adressent à l'homme qui est dans le monde, — et donc au monde lui-même, pour que le monde change ; et à l'homme intérieur, l'homme en présence de Dieu, l'Être, la Personne, qui est en lui plus intime que lui-même.

Mais ces deux *avertissements* se joignent et n'en forment qu'un seul. On ne changera pas le monde, fût-ce un peu, sans d'abord se changer soi-même et seul le changement intérieur — la conversion — peut changer, un peu, le cours du monde, le cours de l'histoire. L'un des aspects de l'enseignement de Lanza s'énonçait comme « Résistance et retour » et l'autre comme « Conversion et contrôle », — mais le Dedans et le Dehors s'entrecroisent.

C'est ici l'un des points essentiels de l'enseignement de Lanza, et lui-même en avait une entière conscience. A séparer ces deux versants, — ce Yin et ce Yang —, on ne comprend rien à ce qu'il a enseigné et mis en pratique. Et il va de soi que cet enseignement ne peut-être transmis que de personne à personne, et que celui qui a charge de transmettre doit travailler à sa propre conversion, — ou pour le dire autrement : à son éveil, à son réveil. Je me souviens de cette exhortation de Lanza : « Réveillez-les ! Et d'abord, réveillez-vous ! »

Oui, nous dormons, le plus souvent : inattentifs, distraits, ignorants de nous-même, inconscients, esclaves d'automatismes et de réflexes, de préjugés, de propagandes et de mensonges, automates, machinaux, et réagissant plus que nous agissons, ou bien mûs comme une bille qu'une autre heurte et propulse, — ainsi va le monde, somnambule...

Et le monde accumule catastrophes et malheurs, crimes... Cette distraction perpétuelle, personnelle, est semence de la destruction colossale, universelle. Babel tourne sur soi-même, comme une meule, et broie l'homme vivant, — cette Babel faite d'hommes, cette chaîne enchaînée, cette Chute.

Prophète, Lanza l'était en ce sens qu'il rompait ce sommeil, cet engourdissement, de chacun et de tous. — Qu'il tendait à le rompre. Mais il ne s'attaquait pas au colosse de la société, à la muraille de l'Histoire : il s'adressait, par la faille et la brèche de la conscience, à chacun, *en personne*. Le grain ne germe qu'en bonne terre — et ne produit du grain que s'il meurt. Ce ne sont pas des béliers et des canons qui jettent à bas la muraille et les remparts de Jéricho, notre cité, notre bague, mais le cri divin de la trompette, réveillant en chacun, en chaque pierre opaque, l'âme libre, délivrée. Changeant les pierres aveugles et mortes en pierres vivantes, et la terre en temple.

Dans ces années-là, les années cinquante, qui, autre que lui, mettait en cause le Progrès ? Pas grand monde. On croyait aux bienfaits infinis de la Science et de la Technique. On révérait la Bagnole et l'Autoroute. On voyait dans l'arme atomique l'assurance de la paix. Et ainsi de suite... Hypnose.

Et puis les choses ont commencé à changer chez nous en 1968, le décor s'est effondré. Le Bloc soviétique, et le sacro-saint Parti, s'est écroulé... Et le Mur de Berlin. Si nous nous retournons aujourd'hui vers l'enseignement de Lanza, son insurrection, sa solitude, — l'Ecologie ayant émergé et pris la place que l'on voit dans le champ politique, il apparaît à l'évidence que cet enseignement « prophétisait » — dans le désert ! les désastres et toutes les pathologies du Progrès : non comme peut le faire un « prophète », un inspiré, un voyant, un extralucide, mais simplement comme un homme lucide et prévoyant.

Lanza n'a pas manqué de s'interroger lui-même sur la dimension « prophétique » de sa parole. Il se comparait à Jonas, prophète bien singulier, et paradoxal. Jonas, à Ninive, annonce le renversement de la ville, sa destruction : il l'espère, il s'en réjouit à l'avance. Et quand Dieu revient sur sa promesse de malheur, sa menace — la ville s'étant tout entière, jusqu'à son prince, convertie, retournée —, l'amer Jonas est déçu et trouve que Dieu lui a fait jouer un rôle ridicule : Dieu n'a pas tenu parole ! et, pire, son porte-parole est disqualifié ! Et Lanza disait qu'il annonçait, comme Jonas, des malheurs et des catastrophes — très logiques —, *pour qu'ils n'arrivent pas*.

La « non-violence »

En plusieurs sens, Lanza fut donc un « prophète » : je crois l'avoir montré. Mais, aujourd'hui, son enseignement — et la non-violence — sont-ils prophétiques ?

Lanza del Vasto est mort depuis plus de vingt ans. Le monde où nous vivons, et celui que nous pressentons, et que nous pressentons pire encore, est devenu un monde bien différent du monde contemporain de Lanza, celui du temps de la guerre de 14, du nazisme et d'Hiroshima, de la guerre froide, de la guerre d'Indochine et de la guerre d'Algérie. Et le progrès et la technique, si contestés par Lanza, ne sont plus les mêmes... Mais la violence n'a en rien décréu. Elle s'est diversifiée, sans doute. Et le terrorisme biologique n'est pas moins terrifiant et mortel que la bombe atomique.

Que penser ? Que faire ?

Quelle réponse nouvelle apporter aux défis nouveaux de la violence de notre siècle, nouveau ?

L'erreur serait d'imiter « du dehors » Lanza del Vasto, de l'imiter dans ses dehors et ses apparences, voire, dans son personnage. Mais serions-nous à l'égard de son exemple et de son enseignement moins libres qu'il le fut, malgré sa piété, à l'égard de Gandhi ?

« Dans des chemins que nul n'avait foulés risque des pas
Dans des pensées que nul n'avait pensées risque ta tête. »

C'est l'un des préceptes de *Principes et préceptes du retour à l'évidence*⁴, manuel de vie intérieure et libre que Lanza s'adressa d'abord à soi-même. Et je l'ai lu, un jour de Mai 68, anonyme, écrit sur un mur de la Sorbonne.

Sa non-violence fut inventive, créatrice. A moins de cela, la non-violence est un sel affadi.

Pour ma part, je pense que ce n'est plus le temps d'une non-violence héroïque, sacrificielle, — sauf en de certains cas, extrêmes.

Je crois qu'il vaut mieux que « la non-violence » s'avance aujourd'hui, et œuvre, sans bannières, sans mythologie, sans mise en scène, voire, sans héros ni « figures charismatiques ».

Et qu'elle rejoigne jusqu'à s'y confondre la cause des droits de l'homme, l'exercice de la démocratie, l'action qu'on nomme « humanitaire ».

Si j'avais à dire ce qu'est pour moi la « non-violence », pour l'essentiel, je la définirais comme firent Gandhi, et Lanza del Vasto : « la

4. Denoel, 1973

force de la vérité ». Il me semble d'autre part que Gandhi passa de l'affirmation « Dieu est la Vérité » à « La Vérité est Dieu ». Et certes, pour un chrétien, Dieu est vérité, mais il est amour, charité. Et la vérité de la vérité, pour l'homme, pour tout homme, est l'amour : ce qui est bon, ce qui est tourné vers la vie, ce qui fait vivre. Chacun le sait, de tout son être, par le besoin qu'il en éprouve, et par la joie qu'il connaît quand il constate qu'il est aimé. Et même celui qui se reconnaît pauvre en amour, peu doué pour le don de soi, il le regrette, il le déplore, il sait par là, par ce défaut, cette faute, qu'il n'est pas ce qu'il serait bon qu'il fût, qu'il soit.

DE NOÉ À ELIE

Il se trouve qu'en même temps que je publiais avec Anne Fougère notre *Lanza del Vasto, pèlerin, patriarche, poète*, je faisais paraître un autre livre : *Elie ou la conversion de Dieu*. Et je n'ai pas manqué de m'interroger sur le lien que peuvent avoir entre elles ces deux figures de prophète, Noé, en qui Lanza a pu se reconnaître, et Elie.

Y a-t-il davantage entre elles que le rapprochement de l'arche, pour Noé, et du char de feu, celui qui emporte Elie, sans qu'il eût à connaître la mort ? Ou que l'analogie, entre Jonas et Noé, de la profonde Baleine et de l'Arche profonde — mais qui se posera sur la cime de la montagne du monde ?

Il est quelques liens subtils, en effet. Une tradition voit en l'enfant qu'Elie ressuscite, à Sarepta, le jeune serviteur qui l'accompagnera et deviendra le prophète Jonas. Et l'Evangile dit que Jean-Baptiste est revenu dans l'esprit et la puissance d'Elie. Or, non moins que Noé, c'est de Jean-Baptiste que Lanza fit le patron de l'Ordre de l'Arche. Jean le Précurseur, à la jonction de l'Ancienne Ecriture et de la Nouvelle ; et de sa fête l'une des fêtes cardinales de l'Arche. Jean, le prophète qui crie : « Convertissez-vous ! » En quoi il porte, si l'on peut dire, ou rappelle, le nom d'Elie — *le Tisbite*, l'homme de « Tisbé » : ce mot, les rabbins nous l'ont appris, qui a même racine que « *Techouva* », ce qui veut dire : « Retour », « Retournement », « Conversion »... Or, ce Retournement, cette Conversion, du Dehors vers le Dedans, de la mort vers la vie, des ténèbres extérieures à la lumière intérieure, ce retour et cette remontée, — cette « Montée des âmes vivantes », c'est bien là l'essentiel de l'enseignement et du témoignage de Lanza del Vasto.

Ces liens, ces analogies, poétiques, symboliques, il me plaît de les voir, de les méditer. Mais on peut les négliger, aussi.

Un lien plus fort me semble résider en ceci que méditant la figure d'Elie je me suis trouvé en face de la violence, non seulement physique, mais spirituelle. Non devant la seule violence d'Achab et de Jézabel, contre le peuple, et Naboth, le vigneron assassiné ; non cette violence des Staline et des Ceausescu, — aux *Livres des Rois* ; mais d'Elie lui-même, pour l'amour et l'honneur de Dieu ! La violence spirituelle, la violence religieuse, — celle-là même qui aujourd'hui, à l'instant même où nous parlons, ici et là, opprime et tue. Elie qui fait mourir de soif et de faim, de sécheresse, tout son peuple, qui l'assiège, comme un homme de guerre, pour qu'il se convertisse ! et qui massacre cent prêtres de Baal comme on égorge des poulets, — certain de plaire à Dieu, en tout cela, et d'être son serviteur fidèle et son prophète... Et puis le sens de la vie d'Elie, grâce à Dieu, est qu'il découvre la miséricorde et la douceur. Dieu n'est pas dans le tremblement de terre et l'orage, le feu des incendies, l'ouragan, mais dans la douceur infime et infinie d'un souffle qui passe, et le convertit, enfin ! Un souffle léger comme celui d'un enfant qui dort, le plus désarmé des êtres. Un souffle comme celui de cet enfant que les rois, — mages ou prophètes, à Bethléem vont adorer cependant que les soldats de César ou d'Hérode bouclent leur ceinturon, sifflent les chiens, pour la chasse aux innocents, la mort de Dieu.

Ce prophète terrible, et qui voulait convertir l'infidèle, l'impie, c'est lui-même d'abord qu'il doit éclairer et convertir.

Et nous c'est bien aussi à la violence spirituelle que nous avons à faire face, aujourd'hui, et pas seulement à toutes les violences militaires et économiques, industrielles, matérielles, et à leurs enchaînements de causes et d'effets, leur système... Face à tous ceux qui puisent dans l'idole qu'ils se forment de Dieu le devoir et la gloire, qu'ils se font, de tuer et de persécuter ceux qui ne prient pas et ne croient pas comme eux. Les assassins de Dieu en l'homme.

C'est peut-être dans la semence de vie intérieure, et de retournement, de conversion, et face au délire religieux, que le témoignage de Lanza est le plus actuel, — prophétique.

Il n'est aucune guerre que légitime la cause de Dieu. Il n'est aucune guerre sainte. Il n'est d'autre « terre sainte » que l'homme, à commencer par le plus pauvre et le plus souffrant. Et s'il est une « guerre sainte », c'est la guerre que chacun se livre à soi-même, le combat spirituel, intérieur, grâce à Dieu.

ÉTUDES

revue de culture contemporaine

Articles parus

Le devenir de l'humanité (*mars*)

HENRI MADELIN

Méfiez-vous des faux-prophètes (*mars*)

ANDRÉ WÉNIN

Le retour de l'antisémitisme (*avril*)

RÉGINE AZRIA

Enfants et adolescents : la douleur du vide (*avril*)

JACQUES ARÈNES

L'Église de France prend des couleurs (*avril*)

ÉTIENNE GRIEU

Figures libres : Ta nuit brûle de joie (*avr.*)

DIDIER RIMAUD, JEAN-LOUIS CHRÉTIEN, JEAN GROSJEAN, CLAUDE FLIPO

Les Carnets d'Études : Théâtre, Cinéma, Télévision, Expositions, Musique
Notes de lecture, Revue des livres

RÉDACTEUR EN CHEF : HENRI MADELIN S.J.

MENSUEL (144 PAGES) . 10 €

ABONNEMENT (11 N^{os} PAR AN) . 89 € ABONNEMENT DÉCOUVERTE : 64 €

Renseignements, vente au numéro :

ETUDES - 14, rue d'Assas - 75006 Paris

Tél. 01 44 39 48 48 - e-mail : isabel.broussot@ser-sa.com

COLLECTION «CHRISTUS»

MAURICE GIULIANI

L'expérience des
Exercices spirituels
dans la vie

ih̄s

IGNACE
DE LOYOLA
Écrits

DESCLEE DE BROUWER

XAVIER FON DUFOUR

Saint François Xavier
Itinéraire mystique de l'apôtre

ih̄s

DESCLEE DE BROUWER
BRUXELLES

DDDB
Desclée de Brouwer
www.descleedebrouwer.com

© Public Image Factory



3 260050 426442